LA VIE SPIRITUELLE

★

Apostolat et sanctification

J.-M. PERRIN . . . Sainteté et apostolat.
P.-R. RÉGAMEY. Les moments de l'apostolat.

Foi et témoignages

S FUMET. . . . . Journal de Léon Bloy.
P. BLANCHARD. . Journal de Ch. Du Bos.
L. BOUYER . . . Journal de Julien Green.

M.-H. LELONG . . . . . Parole de Dieu et radiodiffusion.

ALMA COLLEGE
P
LIBRARY
VS
Los Gatos, Calif.

ÉDITIONS DU CERF

JUILLET 1959

52173

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois

COMITÉ DE DIRECTION :
A. PLÉ, A.-M. HENRY, B. BRO, O. P.

V. 101
1959:2

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

	La Vie Spirituelle seule	Avec Supplément (trimestriel)	Supplément seul
Un an.	1.300 fr.	2.100 fr.	1.000 fr.
Six mois	650 fr.		
Étranger	1.500 fr.	2.400 fr.	1.100 fr.
Belgique, 40, av. de la Renaissance, Bruxelles.	165 F. B.	265 F. B.	120 F. B.
Suisse, Éd. du Cerf, C.C.C.F. 2311, Genève . .	17 F. S.	28 F. S.	12,50 F. S.

LE NUMÉRO (FRANCE ET ÉTRANGER) : 180 FR. PLUS LE PORT

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

VOUS DONT L'ABONNEMENT EST TERMINÉ,
POUR VOUS ÉVITER LA FORMULE CONTRE REMBOURSEMENT
(VÉRIFIEZ LA BANDE D'ENVOI),
VEUILLEZ VOUS RÉABONNER IMMÉDIATEMENT.
MERCI.

Abonnement spécial
pour les religieuses contemplatives :
600 fr.

★

Adresser la correspondance à :
ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53
PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IXe
TÉL. TAItbout 82-74, 52-39.

41e ANNÉE N° 452 T. CI JUILLET 1959

LA VIE SPIRITUELLE

CI

Juillet 1959
N° 452

Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'avez pas peiné ; d'autres ont peiné et vous, vous héritez du fruit de leurs peines.

Jn 4, 38.

SOMMAIRE

APOSTOLAT ET SANCTIFICATION

J.-M. PERRIN, O. P. — SAINTETÉ ET APOSTOLAT 5

P.-R. RÉGAMEY, O. P. — LES CINQ MOMENTS DE TOUTE VIE APOSTOLIQUE 24

Nous avons vite fait de baptiser « bonnes œuvres » ce qui n'est que désir, plus ou moins pur, de s'extérioriser, de se faire valoir. Il est si facile de se rechercher — et de se retrouver — sous prétexte d'apostolat.

Mais par ailleurs la tentation n'est pas moins grande de se décourager et, tant les conditions de l'apostolat sont rudes et « distrayantes », d'essayer de sauver une vie « spirituelle » malgré et en dehors de la tâche apostolique.

Et pas plus que notre vie de prière, notre activité n'échappe à la Rédemption. Entre l'activisme et la démission, le P. Perrin et le P. Régamey nous rappellent le merveilleux partage de la charité du Christ qu'est notre apostolat, et quelles en sont les infrangibles lois.

FOI ET TÉMOIGNAGES

S. FUMET. — LE JOURNAL DE LÉON BLOY 40

P. BLANCHARD. — LE JOURNAL DE CHARLES DU BOS 51

L. BOUYER. — LE JOURNAL DE JULIEN GREEN 63

JULIEN GREEN. — LE BEL AUJOURD'HUI (EXTRAITS) 68

N'accusons pas trop vite de réaction morbide ou d'auscultation maladive le fait de « tenir un journal ».

Il n'est aucun maître spirituel qui, à la suite de l'Évangile, n'ait, comme point de départ d'une vraie vie selon la grâce, proposé la « connaissance de soi ». Certes, prendre ce recul sur sa vie peut être occasion de retour inutile. Trois exemples, si différents, nous en montrent le risque et la grandeur : il y va d'une loi première de toute sainteté, apprendre à se connaître selon Dieu, à se voir soi-même parce qu'on regarde Dieu qui nous voit. Le Magnificat *nous en a laissé le plus insigne témoignage : « Mon âme loue le Seigneur parce qu'il a regardé sa servante... » Apprendre avec Dieu le sens divin des signes, apprendre dans son propre passé « le Christ manifesté dans le souvenir », et finalement, se refuser à se connaître en dehors de Dieu, c'est bien là démarche de notre foi.*

LA PAROLE DE DIEU

M.-H. LELONG, O. P. LA PAROLE DE DIEU A LA MESSE RADIODIFFUSÉE 73

L'apostolat actuel oblige à prendre en charge des moyens d'évangélisation apparemment « riches ». On se tromperait en y voyant un appel à la facilité. Partout le service de la Rédemption amènera au même renoncement : être les serviteurs d'un message qui nous dépasse. L'un des premiers à être chargé de la prédication à la radio, le P. Lelong, met très bien en évidence que l'exigence de vérité et l'école de dépouillement sont encore plus réelles — et bienfaisantes quand il s'agit de la radio. On n'en retiendra pour preuve que les excellents volumes parus, avec les sermons du P. Avril, dans la collection « Homélies et Catéchèses ».

Merci aux nombreux amis qui ont bien voulu répondre à notre appel pour les numéros spécimens qui ont été ou seront envoyés.

SAINTETÉ ET APOSTOLAT

Donnez et il vous sera donné.
Lc 6, 38.

La plupart des vies données à l'apostolat sont déchirées et oscillent entre une contemplation ardente et une activité débordante ; tour à tour, elles se dépensent dans une action qui n'est jamais finie ou se rejettent dans une prière d'autant plus passionnée qu'elles ont plus conscience de leurs impuissances et de leurs échecs ; ou bien, elles s'épuisent peu à peu comme la lampe qui manque d'huile. Leurs gestes apostoliques et leurs grands propos font penser aux arbres qui ne se soutiennent plus que par leur écorce. Une fois de plus, après et avec tant d'autres, il peut être bon de réfléchir à ce problème ; la vraie solution tend non à une opposition qui supprime l'un des termes, ni à des proportions qui les laissent au niveau de leur dualité, mais dans un exhaussement par un effort d'unification.

Action et contemplation.

Appliquant une formule de Thibon, je voudrais essayer de dire qu'ici encore, il n'y a pas de solution au pied de la montagne et qu'il n'y a plus de problème au sommet. Il

n'y a pas de solution pour qui veut juxtaposer et faire coexister action et contemplation en passant de l'une à l'autre ; ce sont les malaises, les défaillances, les conflits et l'instabilité.

Pour qui vit dans la charité, le problème est résolu ; tout lui est chemin, tout lui est union à Dieu et marche vers lui. « La flamme qui dévore le berger éclaire le troupeau », dirait saint Grégoire. Pour nous qui sommes dans l'entre-deux, la solution ne peut être que de tendre hardiment, inlassablement et persévéramment vers le sommet.

Ces réflexions qui ne s'attachent qu'à l'essentiel du problème, sans descendre jusqu'au détail de ses phases concrètes ou de ses étapes de réalisation, s'adressent aussi bien aux prêtres qu'aux militants laïques appelés à se sanctifier par leur action ; ils n'ont pas le choix de leur route, puisque l'action s'impose à eux comme une nécessité.

Quatre aspects nous retiendront : L'apostolat, valeur de sainteté. — Les dangers de l'action. — La vérité de l'apostolat. — Les conditions de réalisation.

Il se pourrait que de telles recherches soient plus actuelles que jamais. Nombreux sont ceux, dans la génération des moins de trente ans, qui se posent avec netteté la question d'une vraie sainteté apostolique ; ils prennent du recul vis-à-vis des idées que leurs aînés ont agitées avec passion. Les échecs des uns, l'inadaptation des autres, les défections de plusieurs et l'accablement de beaucoup sont une question qu'ils regardent avec cette lucidité et cette sincérité qui les tourmentent.

L'apostolat, valeur de sainteté.

Saint Paul en identifiant le ministère de l'évangile et « l'œuvre du Seigneur » (1 Co 16, 10) nous donne à penser que l'apostolat n'est autre chose que la sainteté en acte. N'y a-t-il pas identification entre l'œuvre apostolique et l'intention du mystère de l'Incarnation ?

Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique (Jn 3, 16); le même amour anime et traverse la vie de quiconque coopère à la rédemption. Envoyé dans le monde comme le Christ y fut, l'apôtre est, en quelque sorte, saisi par cette force invisible et branchée sur les profondeurs de Dieu. On peut parler d'un homme, rameau du Christ; les fruits et la sève sont du Christ, le Père en est glorifié.

Quand on entend le Seigneur lui-même résumer toutes ses exigences dans le « Pierre m'aimes-tu? », on ne peut pas avoir de doute sur l'identification profonde entre l'amour du Christ qui est la sainteté et l'accomplissement de toute la loi, et les dévouements de la sollicitude pastorale. Être berger et en accomplir les devoirs, c'est une manière d'aimer le Bon Pasteur.

Quelques exemples.

Prendrons-nous quelques exemples? Prier pour un frère dans le besoin, pour un frère « éloigné » de Dieu, c'est vraiment offrir cette prière toute-puissante puisqu'elle est « au nom du Christ »; ainsi, on s'identifie en son âme, on entre dans ses intentions; car le nom du Christ ne désigne pas une simple formalité, mais une transformation intérieure qui donne à la prière d'être vraiment celle du Christ demeurant en nous.

Une réunion? Voici le Christ qui vient pour être parmi les siens, car il ne peut voir deux ou trois des siens sans se placer au milieu d'eux pour animer leur rencontre et apporter tout bien avec sa Présence.

Une prédication, un catéchisme, un cercle qui, chacun selon sa forme propre, est une manière de redire la Parole de Dieu, comment ne serait-ce pas sanctifiant? Dire les paroles de Dieu, redire ses secrets, construire son Corps Mystique sont une communion aux pensées et aux sentiments mêmes du Christ; lui-même n'a pas hésité à comparer à sa propre mère et à ses plus proches ceux qui écou-

tent sa parole et la gardent. Si la parole de Dieu opère la sainteté par la vérité, si elle est créatrice et porteuse du salut, si elle est assez puissante pour construire l'Église et donner part aux biens personnels de Dieu que désigne le mot d'héritage, comment supposer un instant de vie placée sous le signe de l'Évangile, qui ne serait pas divinisé par sa vertu ? Encore une fois, comment douter que des termes comme sainteté et apostolat, accroissement de la grâce et progrès de l'Église ne soient pas identiques et ne désignent ce « beaucoup de fruit » dont parlait le Seigneur à ses apôtres, sans leur préciser qu'il s'agissait d'une fécondité apostolique ou d'une sainteté personnelle. Accomplir la mission du Christ, c'est le rendre présent, c'est donc rendre toujours plus étroite l'union avec lui. Cela est si vrai que l'Église contemporaine n'a pas hésité à reconnaître comme « état de perfection », c'est-à-dire comme route vers la sainteté, une forme de vie placée sous ce signe. C'est à propos des Instituts séculiers, et pour les caractériser, que Pie XII a écrit : *L'exercice de cet apostolat dans la constance et la sainteté doit naître d'une telle pureté d'intention, d'une telle intimité avec Dieu, d'une telle force de générosité dans l'oubli de soi et l'abnégation, d'un tel amour, qu'il soit capable de révéler l'esprit intérieur qui est son âme, tout autant que de le nourrir et de le renouveler sans cesse* (*Primo Feliciter*, art. 2). Cette doctrine n'est pas une hypothèse encore sujette à caution, une exception discutable, mais une pensée d'Église, valable pour tous les baptisés ; cette forme de vie, en tant même qu'institution, est proposée tout autant aux prêtres qu'aux laïques.

Dangers de l'action.

Se laisser aller à proclamer de tels principes sur la sainteté apostolique, n'est-ce pas manquer de bon sens et méconnaître les faits les plus évidents et les plus quotidiens ? Comment se ferait-il que tant d'êtres dévoués et jadis pas-

sionnés par le salut du monde soient devenus des fonctionnaires du sacré ? Tant de réunions, dites de prières, paraissent vides ; tant de militants, qui couraient de cercle en cercle, de réunion en réunion, deviennent susceptibles, soucieux de paraître ou de dominer, préoccupés de leurs intérêts, de leur action, au point de n'être différents qu'en parole ou en façade des hommes occupés d'action humaine ou même de commerce.

Saint Paul envisageait l'hypothèse de chrétiens qui, ayant reçu un don miraculeux pour énoncer en langue humaine et même angélique la parole de Dieu, ne seraient pourtant qu'un airain sonore et une cymbale retentissante. L'Ancien Testament parlait de ces prétendus prophètes à qui Dieu n'avait pas parlé.

Comme toute intention, l'intention apostolique peut fléchir et glisser insensiblement au point qu'ayant commencé par l'Esprit on achève par la chair (cf. Ga 3, 3). L'homme est un être qui se fait, mais aussi qui se défait. On a mis de son moi dans une action, dans sa volonté de réussir ; puis peu à peu, les succès et les dangers d'enflure, les insuccès et leur danger d'amertume, d'excuse en accusant les autres, sont venus. Au lieu d'agir pour mener au Christ, on agit pour attirer à soi. L'Évangile devient prétexte à sa propre éloquence ; on s'écoute parler au lieu d'écouter pour redire la parole du Seigneur. Comme la mère des fils de Zébédée, on veut bien travailler au règne du Christ et à l'établissement de son royaume, à condition d'y avoir son trône à soi.

Saint Paul, l'apôtre par excellence, sentait si bien la distance qu'il y a entre l'Évangile qu'on annonce et la manière dont on en vit soi-même, qu'il craignait de n'y avoir pas de part et d'être mis hors du jeu.

Ce n'est pas l'apostolat en tant qu'œuvre accomplie au-dehors qui sanctifie, mais l'apostolat que l'on vit. Ici encore, ce n'est pas ce qu'on paraît, ce qu'on fait, qui a du prix, mais ce que l'on est.

Pourtant, il est nécessaire de bien s'entendre sur ces dangers. Certains les dénoncent en montrant dans l'action

un envahissement progressif et fatal : il y a tant à faire qu'on ne peut en venir à bout. Mettre le doigt dans l'engrenage est s'exposer à y passer tout entier. Ce n'est pas raisonner juste que de s'exprimer ainsi : si agir est bon, agir beaucoup sera très bon et une vie dépensée en action sera de haute valeur aux yeux de Dieu lui-même. Ce n'est pas non plus voir les choses en vérité que d'insister sur la complexité des moyens et des préparations requis par toute action. Si l'action est bonne et sanctifiante, les moyens qu'elle requiert seront eux aussi bons et sanctifiants. Dans l'ordre moral tout se rapporte à la fin. Le problème n'est donc pas une question de quantité et de complexité, mais d'intention. Aux yeux de Dieu et de la conscience chrétienne le problème est là et ne peut être que là. Ceci nous amène à la question essentielle qui doit nous retenir.

La vérité de l'apostolat.

Toutes les déformations humaines, toutes les trahisons de l'idéal évangélique ne peuvent rien contre l'affirmation divine formulée par l'apôtre Jean : « Dieu est amour et qui *demeure* dans la charité demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (Jn 4, 16). La question n'est pas de se demander si l'action est éclatante ou obscure, démesurée ou équilibrée, utilisant des moyens riches ou des moyens pauvres, mais uniquement si elle demeure à l'intérieur de la charité. Si elle est « charité », jamais elle ne s'éloignera de Dieu, jamais elle n'appauvrira l'ouvrier évangélique. Disons tout de suite que si elle est vraie charité, l'action en sera nécessairement aussi prudente que zélée, aussi discrète que hardie. *Le problème est donc d'essayer de voir comment l'apostolat sera et restera charité.*

Une première analogie peut nous mener au cœur du problème. Saint Thomas, dans la question de la vie active, se demande si l'enseignement relève de la vie contemplative ou de la vie active ; ce n'est pas ce qui nous occupe maintenant

puisque la charité peut être tout aussi bien active que contemplative, mais les réflexions et l'argumentation du saint docteur vont nous éclairer. Il remarque que, dans l'enseignement, il y a deux éléments : l'essentiel qui est la conception intérieure elle-même et la formulation extérieure, dirigée vers les auditeurs : la première est contemplation, la seconde action (II^a II^{ae}, q. 181, art. 3). Nous pouvons appliquer ce principe à l'action apostolique : l'intention qui l'anime rejoint celle de Dieu, elle est communion à son amour et à son action rédemptrice voulant tout attirer ; les idées qui l'inspirent et qui seront exprimées ensuite sont communion aux pensées de Dieu et partage de ses secrets personnels. A ce niveau, l'action est charité et union contemplative à Dieu. Dans l'action apostolique, il y a aussi les méthodes, les formulations, il y a tous les moyens nécessaires et ici, cette action, qui est comme le corps de l'intention apostolique, peut se vider peu à peu de sa substance, se détacher de son âme et s'organiser selon d'autres principes. On pourra en venir à faire des choses en apparence excellentes, quelquefois efficaces sur le plan de l'action, qui auront cessé d'être charité.

L'essence de la charité.

Le principal et l'essentiel est que l'amour inspirant l'action soit vraiment charité. Ce corps qu'est l'action humaine ne peut être que ténèbre si l'œil est enténébré. La charité, comme tout ce qui est surnaturel, échappe à nos idées et à nos contrôles, mais éclairés par la révélation divine, nous savons quelque chose de cet amour et nous pouvons interroger notre vie. N'importe quel amour du Christ, même passionné, n'est pas nécessairement la charité ; n'importe quel amour du prochain, fût-il générosité au point de tout donner aux pauvres, peut n'être pas la charité.

Il arrive parfois qu'un novice s'émeuve à la pensée du Christ, qu'il concentre en quelque sorte toutes ses forces affectives pour les dépenser dans l'oraison ; il arrive aussi

que la misère humaine l'étreigne et lui inspire de grandes entreprises pour l'amélioration de ses frères malheureux. Ce n'est pas nécessairement de la charité.

La charité est l'amour qui répond à l'amour dont Dieu nous aime, ou, pour parler en rigueur de terme, à cause de la vérité de l'adoption qui nous a faits enfants de Dieu, qui répond à l'amour qui est Dieu même. Ni les élans de la sensibilité, ni les aspirations vers l'Absolu ne sont la charité; mais seulement ce mouvement d'âme, versé par le Saint-Esprit, qui nous fait aimer Dieu comme il s'aime lui-même. C'est en cette profondeur que nous sommes introduits et tout ce qui est moins n'est pas encore vraiment la charité explicite, en sa forme parfaite. Parce que le Christ a révélé aux siens le nom du Père, il entend que cet amour paternel, dont il est lui-même aimé, entre en nous. Et c'est bien de cela que saint Paul prenait conscience en sentant ce témoignage que l'Esprit rend à notre esprit, et en se laissant traverser par ses gémissements ineffables qui le nomment, ainsi que faisait le Christ, « Abba, Père ». Que cet amour resplendisse sur le visage du Christ Jésus ou que le Christ nous mène dans le sein du Père, la réalité est la même et c'est cela qui fait devenir charité comme Dieu est charité.

Les dévaluations de la charité.

Il faut dire la même chose de l'amour du prochain; d'autant plus qu'il y a un amour de l'homme qui nous est naturel, qu'il y a un amour de l'humanité qui déploie les richesses déposées dans la nature et les actualise avec une conscience de plus en plus claire, de plus en plus développée de la situation de l'humanité sur la terre. Il y a un amour des proches qui n'a rien du surnaturel, il y a certains dévouements, certaines solidarités qui subsistent au fond même du plus noir péché et deviendront une complicité d'où l'héroïsme pourra ne pas être absent.

La reconnaissance, la voix du sang, l'intérêt, l'esprit de

classe, le patriotisme et l'instinct du sens humain peuvent faire aimer tel ou tel homme et se sacrifier à lui, ce n'est pas la charité, même si la charité peut assumer tout ce qu'il y a de légitime dans ces diverses manières d'aimer l'homme. La charité le fait aimer à la manière du Christ ; c'est lui qui a inventé et réalisé cette manière d'aimer ses frères ; c'est de lui qu'on l'apprend, ou mieux, c'est lui qui la réalise en nous. Cet amour, quelle que soit sa forme, quelle que soit l'occasion où il s'exerce, fait être en Dieu et resserre l'union au Christ. Qu'il s'exprime dans un menu service ou une simple marque de politesse, qu'il inspire un sacrifice héroïque, qu'il se fasse missionnaire portant la parole de Dieu, ou hospitalier, continuant ses gestes de miséricorde près des petits et des souffrants, qu'il soit près de petits enfants dans une crèche ou près des vieillards dans un hospice, qu'il donne les joies les plus divines ou inspire les agonies les plus douloureuses, cet amour, parce qu'il est la charité, est présence même de Dieu en nous et communion de plus en plus étroite à sa vie.

C'est pourquoi on n'insistera jamais trop sur la vérité de la charité et sur la mise en garde contre toutes les contrefaçons. Les remontrances sont mal dirigées quand elles s'en prennent à telle ou telle activité, à telle forme de dévouement, à telle surcharge ; la question vraie est : « Est-ce le Christ qui aime en nous, qui aime en nous son Père, qui aime en nous ses frères ? »

Si c'est lui, que les règles cèdent, que les limitations s'effacent... Mais si ce n'était pas lui, si un autre, sous son nom, avait pris sa place ! Satan lui-même ne peut-il pas se changer en ange de lumière ?

C'est pourquoi il est indispensable de compléter ces remarques par deux autres, sur l'unité de la charité et le radicalisme de l'ascèse.

L'unité de la charité.

Une seule vertu de charité nous fait aimer Dieu pour lui-même et le prochain pour Dieu ; à plus forte raison une seule vertu de charité nous fait aimer dans le prochain son corps et son âme. De plus, si c'est dans la lumière de Dieu que nous l'aimons, quel qu'il soit, ami ou ennemi, supérieur ou collaborateur, il entrera dans cette optique nouvelle.

En vraie sagesse chrétienne, il n'y a pas une vertu qui faisant « aimer les âmes » serait « zèle apostolique », et une autre qui serait patience, miséricorde et support mutuel. Parce qu'en Dieu nous aimons notre frère à la manière du Christ, nous lui voulons ce bien essentiel qu'est son salut éternel et son progrès dans la sainteté et aussi ce bien qu'est la consolation de sa tristesse ou le soulagement de sa souffrance. Avec cela la charité n'est pas divisible ; toute vivisection l'expose à mourir ou au moins à s'étioler ; elle est nécessairement universelle si elle garde ce trait qu'elle a reçu de l'amour éternel où elle a pris naissance. Entretenir une antipathie, critiquer son frère et médire sur lui, devenir habituellement hostile à l'égard d'un supérieur, d'un concurrent, d'un voisin, qui a d'autres méthodes que nous, sont autant de travers qui endommagent la charité. Ici on voit le péril. Tel apôtre très généreux va, quelquefois emporté par ce qu'il croit son zèle, s'opposer à celui-ci, écarter cet autre, et ainsi de suite. Ces tendances ne tueront peut-être pas la charité du moment qu'elles restent vénielles, mais elles vont la paralyser, diminuer son emprise sur la conscience et sur l'action. Il faut voir les choses bien en face : seul un péché mortel tue la charité et les péchés véniels ne la diminuent pas dans son essence. Pourtant, ils contrarient son influence, arrêtent ses progrès et son emprise : on comparerait ce drame intérieur à un phare dont la puissance lumineuse reste intacte, mais dont la neige ou le sable voile l'éclat au point de le rendre inefficace.

Ainsi en sera-t-il dans ce cas. Les activités apostoliques continueront et les œuvres grandiront peut-être ; mais la

charité, obscurcie par tous ces manques, ne les animera plus que de loin. Ou bien, il faut être partout charitable, ce qui veut dire apostolique ; ou bien, très vite, on ne le sera plus nulle part, et les œuvres qui continuent exprimeront l'élan donné autrefois, participeront à l'efficacité des méthodes du mouvement auquel elles collaborent, ou encore la grâce du Seigneur donnée à l'Église traversera ce membre presque mort, mais ce ne sera plus de l'apostolat, au sens où l'apostolat est l'expression visible de la charité nous faisant vouloir à notre frère d'être en Dieu.

Problèmes de vie commune, oppositions de méthode, étroitesse et esprit de clocher qui isolent de l'ensemble, duretés et antipathies sont autant de dommages qui entravent la vigueur apostolique en appauvrissant la charité. Si j'aime comme Dieu, c'est partout et toujours que j'aimerai en Dieu. Ou l'amour des âmes est charité, ou il n'est rien que poussière et vanité ; ou la charité est universelle, ou elle n'est pas : exclure qui que ce soit, c'est exclure Dieu. Se faire centre, c'est tout décentrer et tout exposer aux pires désordres.

Le radicalisme de l'ascèse.

Pour recevoir de Dieu cet amour, qui n'est autre que son amour en nous, selon ses vraies dimensions, il faut être vide de soi. Il y a, si l'on peut dire, un envers de la charité qui est l'absence d'égoïsme. « *Perfecta caritas, nulla cupiditas* », redit saint Thomas après saint Augustin. On peut bien parler de se faire « tout à tous », tout à chacun, ce qui est la formule même de l'esprit apostolique ; mais pour être ainsi tout à autrui, il est indispensable de n'être plus rien pour soi. C'est ce que volontiers j'appelle ici le radicalisme de l'ascèse. Bien des vies apostoliques ne sont pas sanctifiantes bien qu'étant éreintantes parce qu'elles ne sont pas quittées. Certains efforts sont réels, mais tout n'est pas donné. Si l'on osait, en pensant à tous ces efforts où ne se trouve pas la totalité du don, on les comparerait à ces

fusées impuissantes à sortir de l'attraction terrestre, et qui finissent par y retomber parce qu'elles ont manqué de vitesse. Saint Paul, à propos de son Timothée qui ne fait qu'une âme avec lui, a cet aveu douloureux : « Tous cherchent ce qui les touche, non ce qui est de Jésus-Christ » (Ph 2, 21). Cette parole ouvre les profondeurs et les secrets essentiels de l'âme apostolique : ou bien on se cherche soi-même en se préoccupant de ses intérêts, de son influence, de ses vues et de ses idées, de ses goûts et de sa fatigue, de ses contrariétés et de ses limites : on fait son affaire à soi, pour soi, selon ses goûts et ses méthodes ; ou bien, on ne pense qu'à se donner, on se place en tout au point de vue de Jésus-Christ, ne se posant qu'une question : « Que puis-je faire pour son règne en ceci ? Que puis-je lui donner en cela ? Qu'est-ce qui peut être utile au salut de mes frères ? » La vraie pauvreté ne consiste pas à retrancher quelques détails secondaires, même quand de tels efforts ont une vraie utilité et une réelle fécondité libératrice ; elle consiste à tout donner et à ne rien garder à soi et pour soi ; elle consiste à signer en blanc la page ou le Maître écrira ses ordres. Il est certain qu'on doit tenir compte de ses aptitudes et de ses possibilités et qu'en faire fi pourrait être une grave imprudence : ce sont des talents, au sens évangélique, dont il est nécessaire de tenir compte, mais comme les talents évangéliques, il s'agit de les faire fructifier au compte du Maître, sans recherche de soi.

A l'Apôtre auquel il venait de confier son troupeau, Jésus disait : « Que t'importe le reste ? Pour toi, suis-moi » (Jn 21-22). Une œuvre apostolique sera sanctifiante si elle est vécue comme une exigence qui oblige à suivre le Christ, à abandonner entre ses mains la direction des activités afin que lui seul inspire tout et que tout soit pour lui.

Deux signes de vérité.

De la vérité de ce radicalisme qui a arraché une vie d'homme à ses affaires terrestres, pour l'appliquer à l'œuvre

commune de la construction du Royaume, deux signes diront la vérité : l'attitude dans les échecs et les difficultés, l'obéissance au Christ et à ceux qui tiennent sa place.

L'échec, ou plus exactement, notre réaction devant l'échec, est ce qui peut nous révéler à nous-même la vérité de notre cœur. L'échec en effet dissocie le fruit d'une action de l'intention qui l'a animée. Privée de toute fécondité et de toute composante, l'intention reste devant la conscience « chimiquement pure ». Qu'est-ce qui m'afflige dans cet insuccès? Qu'est-ce qui m'y attriste? Est-ce moi et mon humiliation? Est-ce mon effort perdu? Est-ce le mal de mon frère? Est-ce l'obstacle au règne de Dieu?

Les difficultés et les déceptions rencontrées dans l'action me détournent-elles d'un effort qui intéresse l'annonce de l'Évangile? Si les échecs stimulent mon effort, attisent ma réflexion, me poussent à faire plus, il est clair que mon action est toute pour Dieu et que, dans le résultat obstinément poursuivi, rien ne compte pour moi que de plaire à Dieu. Nous sommes en pleine charité. L'usure dans l'effort, les amertumes dans les échecs montrent avec toute évidence que mon action est humaine et que le moi s'y cherche.

L'obéissance, par un autre aspect, devient un critère de l'intention intérieure. Le propre de l'obéissance est de faire entreprendre une tâche et d'y persévérer, non par goût personnel ou par désir de s'achever soi-même, mais au contraire en vertu d'une intention qui est extérieure et où se révèle la volonté de Dieu.

Les anciens insistaient beaucoup sur ce sujet, et ils avaient raison, car cette dépendance est l'expression manifeste des raisons d'agir. Si c'est à cause de Dieu, on mettra, à cause de lui, tout son cœur, toute son intelligence et toute son application dans la tâche confiée. Si c'est le moi qui cherche à se réaliser, les choix et les efforts se réfèreront à ce qui plaît, met en valeur, réalise les goûts et affirme la personnalité.

Qu'on n'aille pas croire que cette distinction, entre une activité apostolique vraie et sanctifiante, parce qu'elle est charité, et une autre qui ne serait ni vraiment apostolique,

ni sanctifiante, parce qu'elle n'est pas charité, aille nuire. Sans doute, la charité prendra bien des formes selon la vocation de chacun : elle inspirera la prière d'une Carmélite et stimulera les courses épuisantes d'un Louis Bertrand ou d'un François Xavier, mais, étant communion à cet amour dont Dieu aime le monde et qui lui donne le Christ, elle prendra au contraire un caractère de zèle universel et absolu. Il n'y aura pour elle aucun répit, aucune vacance, aucune limitation, aucune restriction. « Vous êtes la lumière du monde » (Mt 5, 13), la lumière brille partout et toujours; elle attend vigilante devant la fenêtre close, elle s'insinue par chaque fissure; cela lui est si naturel, si essentiel que personne ne la juge indiscrète... tel est l'amour que Dieu inspire et il ne peut en inspirer un autre parce qu'il est cet Amour total et absolu. La question ne sera donc pas de « faire de l'apostolat » et de chercher comment s'y sanctifier, mais comment être apôtre pour aimer son frère à la manière du Christ.

Les conditions de réalisation.

Il semble donc évident qu'il y a identification réelle entre union d'amour avec Dieu et effort apostolique, quelle que soit la forme concrète où se réalise cet effort: cette identification n'est pas à chercher au niveau de l'œuvre accomplie et de ses conditions matérielles, mais de l'intention apostolique elle-même, autrement dit de la charité qui en est l'âme. Le problème unique qu'aura à résoudre celui qui doit trouver l'union divine dans une vie apostolique sera d'arriver par cette route à la vérité de la charité, en éliminant les illusions et les contrefaçons qui dénaturent l'apostolat, non dans son accomplissement mais dans son âme même. Trois dispositions paraissent ici essentielles : le regard théologal, la fidélité au réel apostolique et la vérité des vertus évangéliques.

Le regard théologal d'abord.

On peut imaginer peut-être une mentalité de « fonctionaire » non au grand sens du mot qui désigne service et ésintéressement pour remplir une fonction au service des utres, mais au sens péjoratif et extérieur du mot. On se ontente d'avoir fait la chose dans sa matérialité sans se oucier de son âme et de son sens réel : par exemple, une rédication est soigneusement préparée, consciencieusement xécutée, sans qu'on ait très explicitement pensé au contenu rûlant qu'elle transmet ou au salut des auditeurs prévus u présents. Au contraire, il faut de plus en plus prendre onscience que l'intention est comparée par l'Évangile à n « regard » à « l'œil simple » qui éclaire tout (cf. Mt 6, 2) ; il ne faut pas oublier que l'amitié avec le Christ repose ur la communication de ses secrets, elle ne peut se développer et prendre ses dimensions qu'à cette profondeur. Il ut repenser, et il ne faudrait jamais perdre de vue, que impulsion apostolique a sa source et sa direction dans cet mmense amour qui a donné le Fils au monde. Un missionaire ne devrait pas pouvoir entreprendre une démarche ou uvrir la bouche sans cette intention, hors de laquelle rien a de sens. On sait la phrase du poète allemand : « Les fleuves prennent leur source dans la mer. » Une telle image rappellerait à l'apôtre que rien dans sa vie ne doit exister hors e cette communion à l'amour paternel de Dieu d'où tout rocède et où tout doit aboutir. Pour se nourrir des choses, ne faut pas rester à leur surface mais entrer dans cette profondeur où elles ont leur vrai sens : prêcher sera parler de ieu, devant lui et à sa place, prêtant ses pauvres mots à lui qui nous a remis ses intentions, et cela sera vrai de exhortation la plus privée, du conseil donné dans une union ou dans un entretien intime, du catéchisme à des nfants ou de la prédication dite de « circonstance » et, par tte apparence, plus référée au temps qu'à l'éternité. C'est ourquoi l'oraison, la méditation de l'Écriture, l'étude et la cture spirituelle, les moments de reprise au cours de l'ac-

tion auront une importance primordiale : elles permettent à l'apôtre de rester dans la face intérieure et réelle des choses qu'il a à faire. Il peut alors s'en nourrir ou plus exactement les dépasser afin de s'unir, à travers elles, à Dieu dont il accomplit l'œuvre et dont il sert l'amour.

La fidélité au réel apostolique.

Un danger qui égare est de suivre ses plans fabriqués par soi et qui risquent toujours d'être l'épanouissement du moi plus qu'un service, l'affirmation de soi plus que la réponse à un appel. Certes, la spécialisation est une nécessité de toute action efficace ; la prise en charge détermine les limites d'une responsabilité et le Seigneur, qui fait tout en tous, donne à chacun des talents particuliers pour que cette variété complémentaire compose l'unité de son Église. Pourtant, jamais cela ne doit limiter l'horizon, jamais cela ne doit aboutir à une limitation de la charité et à une mentalité d'irresponsabilité.

Le *réel apostolique* est cette occasion qui se présente comme un devoir ou comme une possibilité proche et normale. S'en désintéresser, s'en débarrasser parce qu'on n'y trouve pas de goût, l'esquiver comme un ennui ou un dérangement prouverait un manque de vérité apostolique. On ne peut pas tout faire et on risquerait de déserter son propre devoir pour entreprendre à la légère n'importe quoi ; c'est notre condition d'être limité et partiel ; mais on est disponible à tout ce que demande le Maître de la moisson ; la vérité de notre service est d'être ainsi à la disposition de celui qui fait de nous ses « tenant-lieu ». C'est la loi de toute action que de ne négliger aucun détail ; l'Esprit-Saint l'a formulée avec force : « Le matin sème ton grain, et le soir ne reste pas inactif » (Eccl 11, 6). C'est plus encore la nécessité essentielle de la charité de n'être limitée que par son pouvoir, car c'est à la manière et au compte de Dieu qu'elle a à aimer.

Cette fidélité au réel apostolique implique pour soi-même

e sérieux qui, par amour pour Dieu et ses enfants, exclut 'amateurisme dans leur service; libéré par la vérité, on se ait devenu esclave par la charité, selon la belle formule ugustinienne, on voudrait ne laisser échapper aucune par-elle de bien et pour cela on n'esquive rien de ce qui se résente comme l'application de cette charité apostolique. 'ourtant, il ne faut pas s'en tenir là : car ce « réel apos-olique » n'est pas limité à notre tâche mais embrasse toute a mission apostolique de l'Église; on sera donc porté à dmirer tout effort, à le comprendre, à l'aider au moins en 'y intéressant. Si l'apostolat entrepris dans un autre milieu, ans un autre pays ou selon des méthodes opposées aux ôtres, nous laisse indifférents et fermés dans notre égoïsme, ous pouvons bien craindre que toute notre action ne soit, lle aussi, égoïste, rapportée à nous et non donnée à Dieu. La anière dont un apôtre parle des autres, surtout de ceux qui ont proches et différents, pourrait bien être le signe le oins trompeur de l'esprit qui l'anime. Cette ouverture à 'universel, qui rend attentif au réel proche et parfois petit, st un sommet, mais on peut y tendre par la fidélité à toute ossibilité clairement perçue.

Vérité des vertus évangéliques.

Enfin, un mot s'impose au sujet des vertus évangéliques. Le Seigneur en a désigné deux comme liées à sa volonté 'attirer à lui les âmes accablées : la douceur et l'humilité de œur. Si nous cherchons pourquoi ce sont celles-là dont il ait mention parmi une infinité, peut-être est-ce parce u'elles accréditent le maître et rassurent ceux qui s'appro-hent de lui. La douceur du Christ bannit autant les vio-ences que les fausses douceurs qui sont faiblesse égoïste u ressentiment dissimulé, elle est adhésion vigoureuse à Dieu et à son plan, au point de mettre au service de ce plan outes les forces vives d'un être unifié dans son amour. L'humilité de cœur n'est pas repliement sur soi et occu-ation de sa misère, mais désoccupation totale de soi-même

qui rend réceptif à Dieu et aux autres. Il faudrait insister longuement sur le lien entre ces vertus et sur le caractère réaliste qu'elles donneraient à l'amour apostolique au point de rendre toute illusion impossible et sanctifiant l'effort qu'elles imprègnent ; mais ce serait trop long et il est temps de conclure et de repenser à la formule devenue familière et qui reste si riche de promesses :

" Se sanctifier par l'apostolat "

Elle prend un sens nouveau : il est impossible qu'un apostolat ne soit pas sanctifiant s'il n'est pas une apparence, une contrefaçon d'apostolat, s'il n'est pas une de ces activités qui usurpent un grand nombre auquel elles n'ont pas droit comme saint Paul le disait des Juifs : « Ils ont le zèle de Dieu, mais un zèle mal éclairé » (Rm 10, 2).

Ceux-ci paraissent faire de l'apostolat mais ne sont pas apôtres, ils manquent de cette charité qui fait aimer à la manière de Dieu et communier à ses intentions. Comment l'effort apostolique ne plairait-il pas à Dieu dont il sert les intentions les plus chères ? « Donnez et il vous sera donné. » Saint Paul en avait une conscience si vive qu'il se sentait déjà couronné de cette couronne de justice préparée par le juste Juge. Ce qu'on appelle « être couronné » ou récompensé là-haut, c'est cela qui est « sanctifiant » ici-bas, car c'est ici comme là qui a valeur devant Dieu. Pourtant qu'on ne s'y trompe pas, *il ne s'agit pas de réintroduire une « justice des œuvres »*. Ce n'est pas l'œuvre apostolique qui sanctifie mais l'union à Dieu qu'elle opère ; c'est Dieu qui, en aimant à travers l'apôtre, s'unit plus étroitement celui-ci. Dieu seul est saint et sanctifiant ; l'apostolat, au sens véritable, sanctifie parce qu'il est cette charité grandissante que le Saint-Esprit verse dans le cœur des siens. La seule question, pour celui qui travaille d'une manière ou d'une autre au Règne de Dieu, se réduira finalement à celle-ci : comment aimer à la manière du Christ ? Comment

cet amour va prendre corps, s'exprimer et réaliser les intentions divines à travers œuvres et paroles?

La vie de sainte Catherine de Sienne est riche d'enseignement à ce sujet et c'est à bon droit qu'on a pu la regarder comme la mystique de l'apostolat, celle qui a trouvé la plus haute union d'amour avec Dieu dans une vie dépensée pour le prochain. Au début, quand elle hésite à abandonner sa vie de recluse volontaire pour reprendre sa place en famille, le Maître lui explique que, bien loin de la séparer de lui, cette vie au service du prochain ne fera que resserrer cette union à lui.

A la fin, toute la signification de ses efforts et tout l'élan de sa vie se résument dans cette offrande pour l'Église qui devient sa raison d'être. S'offrir ainsi à Dieu place dans la vérité de l'amour; dans sa pureté puisqu'on se donne à Dieu non pour le rapporter à soi, mais au contraire en se donnant à lui, pour lui; dans les dimensions de l'amour, puisqu'on entre ainsi en communion avec tout ce que Dieu aime. Dans une telle lumière, la vie la plus surchargée sera sainte et sanctifiante; elle est devenue pur et grand amour.

Quand on vit ce que saint Paul rapporte de lui-même « comme si Dieu exhortait par sa bouche » (cf. 2 Co 5, 20), cet apostolat, quelle que soit sa forme, exprime et nourrit la charité; il fait être un avec le Christ, ou mieux, il fait vivre le Christ en nous, en tant qu'il est le Dieu qui sauve.

J.-M. Perrin, O.P.

LES CINQ MOMENTS DE TOUTE VIE APOSTOLIQUE

Après les Apôtres eux-mêmes, tels que nous les font connaître leurs écrits et leurs *Actes*, qui donc nous révélera mieux que le Père des Prêcheurs les lois de la vie apostolique ? De fait, saint Dominique nous rend flagrantes certaines réalités qui sont les plus essentielles dans cette vie. Elles s'organisent en une loi que l'on pourrait appeler « des cinq moments ». Plus on la méditera, plus on pensera, nous semble-t-il, qu'elle mérite de devenir classique.

On s'apercevra que toutes ces réalités primordiales sont nécessaires à la genèse et au développement d'un héraut de l'Évangile. Elles auront à se combiner en lui de façons imprévues, mais pour qu'il atteigne à quelque plénitude et quelque efficacité selon l'Esprit, il lui faudra les accomplir toutes. Il les transposera beaucoup selon sa grâce et les circonstances, mais il devra en assurer l'intégralité, en respecter la nature essentielle. Qu'il manque à l'une ou l'autre de leurs exigences, il défaillera d'autant, en la prise que le Seigneur veut qu'il ait sur le monde à sauver. Nous les noterons ici dans l'ordre où les présente l'insigne cas de saint Dominique.

I. LA VIE CACHÉE EN DIEU AVEC JÉSUS-CHRIST

Aujourd'hui, le premier « moment » ne semble pas être, dans l'ordre des temps, pour la plupart des apôtres, le retrait

ntemplatif en Dieu. Ils sont dans le monde, ils en ont elque expérience, et la grâce les presse de lui annoncer Évangile. Ils commencent par ce qui fut pour saint Domique le second et le quatrième « moments », ils peuvent y re déjà l'expérience du combat pour la foi. C'est alors 'en général ils ressentent le besoin de l'intimité secrète ec le Christ ; celle-ci n'est pas pour eux première en date. nose remarquable, saint Dominique a bien reçu lui-même, ant l'accomplissement de sa vocation canoniale, des appels salut des hommes, mais ce fut dans la ligne de la misérorde corporelle. Le jeune homme, à l'université, ne peut us « étudier sur des peaux mortes, tandis que des hommes eurent de faim » ; il vend ses livres, ses irremplaçables maıscrits, pour leur donner du pain.

Saint Dominique vit dans une *chrétienté* et à une époque l'idéal est bien la « vie apostolique », mais où ce que on nomme ainsi n'est pas la vie consacrée à l'annonce de Évangile aux hommes qui ne l'ont pas encore entendu, st celle qui imite la première communauté chrétienne : Église de Jérusalem au temps des Apôtres, telle que la crivent les *Actes* : « La multitude des croyants n'avait 'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui partenait, mais entre eux tout était commun » (Ac 4, 32 ; 2, 42-47). Les moines entendent perpétuer cette vie fraterlle et pauvre[1], et les chapitres réguliers de chanoines, qui issent ou se réforment à l'époque de saint Dominique, en nouvellent la grâce.

Voilà donc le futur apôtre dans une « vie apostolique » i n'est pas organisée pour l'apostolat ! Elle offre quatre ractères marquants qui devront toujours être accusés dans s milieux où s'élaborera une parole évangélique : elle est uminée par la Vérité, elle est fraternelle, elle est pauvre et le est priante (spécifiquement eucharistique et liturgique). La communauté est d'abord un foyer où se concentre éclat de la Vérité qui sauve. Saint Luc commence par là :

1. Cf. Dom Morin, *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers rs.*

les premiers chrétiens « se montrent fidèles à l'enseigne ment des Apôtres » (Ac 2, 42). Les monastères sont les lieu de l'assimilation à la Parole divine, les centres de la *lect divina*. Plus tard saint Dominique, réunissant des homme qui devront enseigner les autres, fera de ses couvents d véritables écoles et de « l'étude assidue de la Vérité Sacrée un des éléments les plus essentiels de l'observance rel gieuse.

La « communion fraternelle », dans les *Actes*, est corr lative à la « doctrine des Apôtres » (Ac 2, 42). Forcémen puisque celle-ci met en relief le commandement par exce lence, qui est d'aimer nos frères comme le Christ nous aim (Jn 13, 34; 15, 12).

La pauvreté n'est pas moins nécessaire. Le plus vénérab de tous les textes chrétiens en dehors du Nouveau Test ment[2], la *Didachè*, sorte de manuel des hommes chargés l'apostolat par l'Église primitive, ne se contente pas, comm les *Actes* (4, 32), de juxtaposer la fraternité et le dépouill ment, elle en explicite le lien : « Tu mettras toutes chos en commun avec ton frère et tu ne déclareras pas qu'ell sont à toi, *car* si vous partagez les biens de l'immortalit *à combien plus forte raison* devez-vous le faire pour l biens corruptibles[3]. » Toute la vie des chanoines régulier embrassée par saint Dominique dans le cloître de la cath drale d'Osma, est construite sur cette intuition. Son inst gateur, Grégoire VII, l'a caractérisée par cette formule « la vie apostolique, c'est-à-dire la vie commune », — l'e tendant de cette pauvreté commune.

La fonction de la communauté, qui elle-même comman fraternité et pauvreté, est de rendre à Dieu le culte. La co munauté primitive, « jour après jour, d'un seul cœur, fr quentait assidûment le Temple » (Ac 2, 46) et les diacr ne furent pas institués seulement afin de libérer les Apôtr pour « le service de la parole », mais aussi pour leur pe mettre de « rester assidus à la prière » (Ac 6, 4).

2. Le R. P. Audet a montré que la *Didachè* remonte aux années 50-70.
3. *Didachè*, IV, 8.

Cette vie épanouie en Dieu et dans l'amour mutuel respire « la joie et la simplicité de cœur » (Ac 2, 46). Ce rayonnement, sa séduction sont un *apostolat* merveilleux, indépendamment de toute activité apostolique : ils « accroissent le nombre des sauvés » (Ac 2, 47). Ainsi la « vie apostolique », comprise à la façon du grand âge monastique et canonial ne mérite pas son nom seulement par la source dont elle veut procéder, mais aussi par son effet, pour autant du moins qu'elle ne se durcit pas trop en son appareil institutionnel.

Or c'est déjà au sens propre que, pour saint Dominique, cette vie est *apostolique*. Elle ne peut guère l'être encore dans l'action extérieure : le ministère des chanoines d'Osma est sans doute fort limité autour de la cathédrale. Leur vie est concentrée sur l'autel. La vie de saint Dominique, c'est sa prière, or celle-ci est déjà apostolique. Son biographe le mieux renseigné, le bienheureux Jourdain de Saxe, rapporte : « Dieu lui avait donné une grâce spéciale de prière pour les pécheurs, les pauvres, les affligés. Il en portait les malheurs dans *un sanctuaire intérieur de compassion*... L'une de ses demandes fréquentes et singulières à Dieu était qu'il lui donnât une charité véritable et efficace pour s'attacher à *procurer le salut des hommes, car il pensait qu'il ne serait vraiment membre du Christ que le jour où il pourrait se donner tout entier avec toutes ses forces à gagner des âmes, comme le Seigneur Jésus Sauveur de tous les hommes se consacra tout entier à notre salut*[4]. » Voilà bien la prière de l'apôtre. Il n'y aura pas d'opposition entre son union à Dieu et son activité parmi les hommes : en Dieu il ne s'abstrait pas du destin des hommes et quand il aura affaire à eux, ils ne le distrairont pas de Dieu : il les insérera dans le Mystère du salut où il les aura vus en Dieu.

La médiation, en laquelle consiste la fonction apostolique, exigera toujours le retour à la vie cachée avec le Sauveur. Elle l'exigera d'autant plus profonde et secrète que plus étendue et extérieure sera l'action. Sur les routes, saint Do-

4. Cité Vicaire, *Histoire de saint Dominique*, t. I, p. 109.

minique souvent s'isolera de ses compagnons. Dans la grande bagarre albigeoise, il se ménagera Prouille, le lieu du repos et du recueillement ; lorsqu'il établira les institutions de son Ordre, il apportera une remarquable attention aux plus humbles comportements favorables au recueillement, à l'austérité, à la concentration[5]. Il donnera cette règle de la médiation apostolique : « Ne parler qu'avec Dieu ou de Dieu », *aut cum Deo, aut de Deo*. Sa conversation avec Dieu l'aura jeté parmi les hommes pour leur parler de Dieu ; cette obligation de leur parler de Dieu le rejettera sans cesse en Dieu pour lui parler des hommes et s'unir toujours plus intimement à lui.

II. LA GRANDE ÉPREUVE

Saint Dominique accompagne son évêque, Diègue d'Acébès, envoyé en ambassade par le roi au Danemark. Ils passent les Pyrénées : ils passent d'un pays de chrétienté dans une terre infestée par l'hérésie. Ils font l'expérience personnelle de ce catharisme dont ils ont seulement entendu parler en Castille. Cheminant vers Toulouse, ils voient de nombreuses églises abandonnées ; ils perçoivent l'hostilité populaire ; ils conversent certainement avec des prêtres et des évêques, dont les uns sont durcis par la haine et la peur dans le refus de comprendre, dont d'autres sont opportunistes, d'autres encore gagnés plus ou moins par les idées qu'on respire partout dans ce pays. Ce qui est terrible et décisif en de telles expériences, c'est de découvrir la force et la séduction de l'erreur, l'égarement des meilleurs, c'est de constater les impuissances de l'Église, les scandales éprouvés à son sujet, la déception qu'elle cause.

Nous serions naïfs si nous prétendions nous faire une idée juste de ce que fut cette épreuve pour ce jeune clerc castillan des années 1200. Plus nous nous enrichirons d'informations historiques, plus nous nous rendrons compte de la témérité

5. VICAIRE, t. II, pp. 40-44.

qu'il y aurait à imaginer sa mentalité et le milieu nouveau dont il reçut le choc. Peu importe, car précisément cette épreuve est si douloureuse du fait que l'on y prend vive conscience de l'impossibilité d'en démêler sérieusement les données, alors qu'elles sont si vitales pour l'Église et pour les âmes, auxquelles on est voué. Diagnostiquer exactement les maux, distinguer le point où une exigence nécessaire de l'esprit, un élan généreux du cœur deviennent hérésies, et en quoi, et pourquoi, essayer de reconnaître les causes réelles des maux, s'interroger sur les remèdes à y apporter... désormais ces problèmes jettent dans une aventure qui sera toute la vie, qui sera une agonie incessante, *continuus dolor* (Rm 9, 2). Ce n'est pas peu déjà de *voir ce que l'on voit*, en ce sens que l'on réforme ses préjugés. Mais en *voir* assez pour que la passion de l'Église et des âmes oblige à s'engager jusqu'au risque d'être pour l'une et pour les autres « anathème », et cependant en *voir* assez pour comprendre qu'on *voit* très mal... L'épreuve est de tous les temps, car elle assaille quiconque découvre les grands drames de l'humanité et de l'Église en ayant quelque sens des réalités et d'abord du mystère des cœurs. Elle est devenue plus complexe et plus aiguë pour nous qui sommes avertis de tant de choses... Mais ç'a toujours été effroyable pour un membre très vivant de l'Église de prendre quelque conscience *réelle* du *drame profond* de l'Église.

Ah, certes ! un membre vivant de l'Église est prévenu à ce sujet, il sait bien que ce drame n'est rien de moins que la Passion du Christ continuée dans son Corps mystique. Il en est plus que prévenu, il en souffre déjà une agonie. Saint Dominique en rugissait la nuit des appels à la miséricorde de Dieu. Il pâtissait personnellement le drame de l'Église dans les profondeurs de son âme parce que celles-ci ouvraient, dans l'amour, sur les abîmes de l'Église. Mais autre chose est de prier, de souffrir, dans le mystère, hors du temps en n'incarnant ce drame, dans le temps, que par un un service amical de ceux qu'on approche, autre chose d'apercevoir quelques-unes des grandes données du destin des hommes telles qu'elles se réalisent au

temps où l'on vit. Déchiffrer quelques-uns des signes du temps, c'est devenir prophète. L'intelligence qu'on en prend change la Passion du salut en l'action efficace de ce salut, et l'on surgit *apôtre*.

Aujourd'hui les hommes dont le Christ fait ses apôtres ne sont pas nés en chrétienté ou les chrétientés dont ils viennent ne sont que des îlots. Ils n'ont pas à découvrir en quel inextricable mélange du pire et du meilleur il faut que l'Église opère ses discernements. Mais en général leur regard n'est pas assez celui de la foi, il est troublé par les passions du temps et il ne va pas assez profond. Il faut bien que le Christ les saisisse dans l'état où il les trouve. Mais comme il faudra que leurs agitations se décantent! Combien grand est le risque qu'ils prennent leurs engouements et leurs ressentiments trop humains pour des intuitions prophétiques! La grande épreuve ne trempe l'apôtre que s'il la souffre d'un cœur pur, si l'écho qu'elle éveille en lui n'est pas un tumulte de revendications et de griefs partisans, mais la participation aux souffrances du Christ, si sa lucidité lui apporte plus de douceur encore que de douleur.

Pas de témérité! Mais le monde, tel qu'il est, se chargera bien de soumettre à son épreuve tous ceux que le Christ appelle. On verra qui en sortira apôtre. Sans elle, l'action qui prétend être apostolique n'a pas de mordant. Sans elle, cette action est anodine si son inspiration est surnaturelle, et elle n'est qu'une agitation nocive si elle procède des tendances spontanées. Il faut que la foi ait triomphé dans l'apôtre radicalement de ce qui la met en péril pour qu'il fasse vivre de foi les hommes que ces forces de mort désagrègent. Il faut que l'apôtre ait touché les points profonds où jouent en son temps les éléments du destin, qu'il les ait *réellement* discernés et *réellement* illuminés en lui d'un éclat de la gloire du Christ (cf 2 Co 3, 18; 4, 4, 6) pour que ses contemporains y reçoivent aussi la « puissance de cette gloire » (Ep 1, 19; Ph 3, 10). L'apôtre ne sera efficace que dans la mesure où il aura résolu en sa propre vie le drame profond du monde en le drame profond de l'Église. Il va de soi que cette épreuve ne fera que se renouveler et croître.

III. LE COMBAT DE LA FOI

À mesure qu'il surmonte son épreuve, l'apôtre est mis par Seigneur dans les rencontres où doit passer par lui la âce qui éveille la foi. Pour entrée de jeu, saint Dominique, soir de son arrivée à Toulouse, se trouve en présence un Cathare convaincu, son hôte. Que fut en fait ce combat ur la foi ? Nous ne pouvons pas le savoir, mais il nous t permis de symboliser par lui le troisième « moment » la vie apostolique, celui-là même pour lequel l'apôtre est t, où le Seigneur l'attend (où le démon l'attend aussi). Voici un homme qui est dans sa conviction d'homme. apôtre doit le rejoindre, lui, réellement lui, tel qu'il est, ns ses problèmes et ses solutions. Il oblige l'apôtre à pen-, à sentir les réalités surnaturelles dont cet apôtre vit, selon qu'il y a de légitime dans cette conscience-là. Cet homme it reconnaître dans l'apôtre sa meilleure conscience ; en sa ix, sa propre voix, plus pure. L'apôtre est requis d'entrer ns les raisons de cet esprit, de ce cœur, de ces viscères, raisons si vertigineusement plausibles qu'il a de penser mme il pense. Ces raisons qui blessent l'Église, qui cru-ient le Christ. En réfutant ce qu'elles ont de faux, l'apo- doit s'ingénier à ne pas le blesser du dépit de ses erreurs, leur substituer la vérité sous un mode qui soit encore us le *sien* que ne l'était le mode si personnel de ses mau-ises raisons. Il doit *retourner* les convictions dont cet mme vit, les dépasser, approfondir, ouvrir, plutôt que nier : les faire déboucher dans la pleine Vérité qui déli-e. Identification avec le prétendu ennemi, si réellement atrocement ennemi, plus épuisante que la coïncidence du ophète et de l'enfant auquel il va rendre le souffle (1 R , 21 ; 2 R 4, 32-25). *Lutte pour la victoire de l'ennemi!* our qu'il soit réaccordé avec la Vérité, rendu à lui-même nt l'hérésie l'aliénait, à la communion des saints. Lutte ec l'ange, ou plutôt, devenu à force d'intelligence et d'a-our surnaturels, l'homme qui se débat contre son ange, apôtre souffre plus que lui des traits de lumière qu'il lui

jette. Il n'use que de ces armes de lumière, dont saint P
a pris grand soin d'éliminer la « vengeance », « l'ardeur
louse », « la colère inexorable », qu'il trouvait dans les li
des armes spirituelles[6]. « Je ne te lâcherai pas, dit l'apô
que tu ne m'aies béni ! » (Gn 22, 27). L'humiliante déro
sous une simple supériorité d'arguments ne serait pas la
toire de la foi dans cette âme. Cette âme est infiniment p
cieuse, du fait qu'elle est l'image de Dieu : *libre !* Il faut q
délivrée, elle s'accomplisse, avec toute la spontanéité de
forces vives, dans la lumière du Christ, dans la paix p
fonde de l'Église, joyeusement reconnue, et qu'elle béni
son libérateur. Au matin, l'hôte cathare du soir est cat
lique.

D'une telle nuit, l'apôtre demeure définitivement bles
comme Jacob sous le toucher de l'Ange. Il a fait plei
ment la décisive *expérience apostolique*.

IV. LA CONNAISSANCE SYMPATHIQUE DU MONDE

L'évêque et saint Dominique poursuivent leur route j
qu'au Danemark, en reviennent jusqu'à la Castille, y reto
nent, et vont en pèlerinage à Rome. Se représente-t-
pour des hommes qui cheminent à cheval, en ce début
XIII[e] siècle, ce qu'un tel voyage comporte de découvert
Compagnon d'un évêque, et qui est ambassadeur du
de Castille, saint Dominique s'entretient évidemment a
les personnalités qui lui révèlent l'étonnante effervesce
de l'esprit à cette époque. En ce temps, l'esprit des h
mes, qui toujours pousse de nouvelles pointes, affran
les communes, développe les échanges commerciaux, ou
les universités, lance dans le ciel les grandes cathédra
Tant de pays différents, tant de misères et de scanda
tant de sainteté ! « Tout ce qu'il y a de vrai, de noble,

6. On devrait faire remarquer cela ! Saint Paul combine, en 1 Th
et Ep 6, 10, 14-17, les listes des armes spirituelles qu'il trouve en Is 59
et Sg 5, 17, et il fait cette élimination tellement caractéristique !

juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaine », si tout cela « doit préoccuper » le chrétien (Ph 4, 8), l'apôtre, bien davantage, l'accueille en lui. En son cœur croît l'amour des hommes, la joie de ce qu'ils soient si différents, le besoin d'instaurer dans le Christ toutes ces différences. Amour déchiré par leurs divisions. Amour inextricablement douloureux, enthousiaste, découragé et plein d'espoir, brûlant de zèle, et, à certains jours, d'une lucidité si cruelle qu'il n'y a plus qu'à chercher comment mourir au plus vite pour le salut de tous ces gens. Si l'évêque d'Osma et Dominique se rendent à Rome, c'est pour se jeter aux pieds du pape, l'entretenant de ce qu'ils ont vu et lui demandant la mission d'aller porter la foi chez un peuple païen de l'est de l'Europe, d'une férocité légendaire. Tout le reste de sa vie, un mirage entraînera saint Dominique au-delà de ses tâches, qui pourtant le mèneront si loin : le martyre chez ces « Cumans ».

Plus nous irons, plus le progrès nécessaire de l'apôtre dans la reconnaissance sympathique du monde sera son épreuve, le mettra à la question. Épreuve de sa foi, épreuve de son amour. Il sait en ce XX^e^ siècle que les expériences immédiates ne suffisent pas, que les relations entre les hommes telles qu'on les perçoit mentent aux rapports réels, autant que le ciel d'une belle nuit ment au grouillement des galaxies et l'anodine matière dont les choses semblent faites à l'énergie formidable de ses atomes. L'homme est de toutes parts débordé, et il sait qu'il l'est, que les forces effectives se déguisent sous leurs manifestations de surface : forces psychiques, économiques, sociales, politiques, culturelles... Tels sont les destins. L'esprit de l'apôtre, en son désarroi, risque de se désagréger dans une inconsistance d'adolescent ou de réagir en se durcissant dans quelque système abusif.

Il ne saurait être question de résoudre en peu de mots un pareil problème comme il convient. Caractérisons simplement l'esprit de la solution. Ce que l'apôtre peut apprendre du monde au-delà de ses expériences personnelles doit être à ses idées, à ses options, à ses démarches ce que les hypo-

thèses sont aux recherches des savants. Elles exigent le continuel va-et-vient entre elles et l'expérience. Sans les grandes vues que donnent la science et l'information modernes, l'expérience est désormais courte et trompeuse ; elles l'ouvrent, lui donnent sa signification et sa portée, mais elles ne prennent valeur pour le vivant qu'à la rencontre de ses connaissances personnelles. Du reste, on ne peut plus aujourd'hui tenter un effort réaliste pour répondre aux exigences d'une situation particulière sans être obligé de remonter de proche en proche jusqu'à d'énormes causes, dont d'abord on ne se doutait aucunement[7]. Si l'apôtre ose voir et entendre, il est mené « où il ne veut pas aller » (Jn 21, 18). Jusque sur des positions qui lui feraient horreur au départ, s'il se doutait de ce qu'elles sont. Mais les grandes vues sur l'époque où l'on vit sont toujours sujettes à caution. Encore une fois, qu'elles ne soient rien de plus qu'hypothèses! Que la réflexion sur les expériences personnelles, sur les informations certaines, les révisent tout le temps! Les situations où l'apôtre est mis doivent faire prendre consistance à ses vues générales, dans ses jugements sur l'action. En ceux-ci la connaissance du monde rencontrera le sens chrétien, le sens d'Église. L'une donne, si l'on peut dire, la dimension de largeur à la plus modeste action, l'autre lui confère sa dimension verticale, dans la hauteur infinie du mystère divin et dans la profondeur sans mesure du drame humain. Alors l'apôtre ne dira, ne fera, que le *peu* dont il pourra modestement penser qu'il est sûr. Il repartira de très peu, mais il aura l'âme grande. Il retissera maille à maille d'humbles étoffes, mais elles auront chance d'être celles dont l'Épouse se montrera parée au dernier jour (Ap 19, 8).

7. C'est ainsi que le R. P. Lebret, cherchant à comprendre la situation d'un groupe de pêcheurs de Saint-Malo, s'est aperçu qu'elle dépendait du régime d'ensemble des pêcheries, du Cap Nord à Gibraltar, et puis a dû mettre en cause toute l'économie. D'où est né *Economie et Humanisme*.

V. LA PRISE EN CHARGE D'UN SECTEUR DE MISÈRE

Le pape renvoie l'évêque et saint Dominique en Languedoc. Là est le tissu qu'il les charge de refaire. L'âme grande qui s'applique à sa mission, si petite que soit cette dernière, en est prodigieusement grandie. Et jusqu'où Dieu, parfois, n'agrandira-t-il pas la mission ? Certes, la mission que reçoit saint Dominique est grande, mais elle est désespérée. Il s'y consume durant dix ans, mais c'est en l'un des points où se joue le destin de l'homme et celui de l'Église ; il y fait rejaillir avec sa violence originelle et sa parfaite fraîcheur la source évangélique ; il concentre en ce point la lumière, la ferveur et la puissance qu'il ne cesse de trouver aux sources du Sauveur, l'expérience qu'il a acquise du monde, son sens profond du drame de son temps. Qu'importe alors l'échec apparent ! Il renouvelle tout l'apostolat. Et bientôt ce n'est pas d'une province qu'il est chargé, c'est la fonction apostolique de l'Église entière et pour l'avenir qu'il organise en un Ordre régulier.

« Prendre en charge un secteur de misère », saisissante expression du Père Lebret. L'apôtre doit en avoir la hantise et se demander si elle est devenue la formule de sa vie. C'est toujours un élan orienté qui fait une grande vie, une vie féconde. L'élan qui répond à l'appel. « Vouloir établir le Royaume de Dieu dans un secteur », dit le P. Suavet, le prêtre ne peut pas vouloir faire autre chose[8], et il doit trancher en tout ce qui n'est pas cette œuvre. « Ce qui fait l'homme, c'est qu'il est capable de choisir, et qu'il choisit, en effet[9]. »

Le « secteur de misère » peut prendre bien des formes. Il peut être territorial, cela va de soi. Mais « on peut vouloir établir le Royaume de Dieu dans le monde ouvrier, dans le monde ingénieur, dans le monde des diplomates,

8. *Construire l'Église aujourd'hui*, p. 213.
9. *Ibid.*, p. 217.

dans le monde des auditeurs de la radio... L'œuvre que l'on doit accomplir peut être simplement l'introduction d'éléments valables qui aideront les autres à instaurer le royaume de Dieu dans un secteur ; l'œuvre de ces derniers sera plus visible, mais l'œuvre de celui qui met au point l'instrument n'en est pas moins réelle : un éditeur des manuscrits de la mer Morte ou de la *Somme* de saint Thomas, un professeur de théologie, ont chacun leur œuvre à accomplir [10] ». Le « secteur de misère » peut être une zone défectueuse que l'on voit s'étendre dans le Royaume de Dieu : par exemple quand un moine sort de sa solitude ou quand il écrit, sa tâche est normalement de remédier au manque de cette intimité profonde avec Dieu à laquelle il est spécialement appelé et dont tout chrétien doit connaître quelque chose [11].

On l'entend, notre souci est à la fois de mettre en valeur l'exigence majeure, qui est d'assurer l'œuvre du salut, purement et simplement, en son urgence la plus vitale, et de reconnaître que d'innombrables ouvriers apostoliques sont appelés à des tâches secondaires, qui souvent ne sont apostoliques que très indirectement ou dans un sens très dégradé. Qu'ils vérifient l'authenticité de leur mission et si Dieu par son Église ne les appelle pas à quelque activité qui importe plus essentiellement à son Règne, qui remédie d'une façon plus efficace à une plus grave misère ! Ne doivent-ils vraiment pas pousser la pointe évangélique plus profond dans le monde, soit en l'un de ses centres nerveux, soit en un milieu d'incroyance où l'Évangile est inconnu, soit sur des points où la foi est en grave péril ? Quelle pitié de voir s'égarer en des tâches de routine tant de forces vives, quand la vie manque là où font le plus intensément

10. *Ibid.*, pp. 213-214.

11. Évidemment, nous entendons *l'apostolat* en des sens plus ou moins larges. Nous pensons qu'il faut le faire, du moment qu'on le sait et que l'on tient au sens propre du mot (la transmission de la Vérité qui sauve) — de préférence à ceux qui ne l'ont pas encore reçue — et qu'on ne l'emploie pas à tort et à travers. Nous avons expliqué (*La Vie Spirituelle*, mars 1958, pp. 328-331) comment se justifiait l'extension du terme.

leur œuvre les forces de mort ! Mais l'ouvrier apostolique à qui, tout bien considéré, échoit un secteur qu'il juge dérisoire, ah ! qu'il le prenne intensément en charge, qu'il se charge de cette croix ! « Où manque l'amour, qu'il mette l'amour » ! Ce qui paraît si petit, qu'il le fasse « comme grand » ! Nous avons précisé ce que cela veut dire et l'effet le plus décisif d'une réflexion sur les « cinq moments » de la vie apostolique, c'est de faire retentir dans les moindres existences tout le mystère du salut.

L'apôtre risque toujours de s'aliéner dans les moyens qu'il emploie pour libérer les autres. Il lui arrive même de ne pas comprendre sa tâche comme libératrice. Qu'il pratique les moyens d'une façon ancienne ou qu'il s'ingénie à renouveler ses techniques, rien ne vaut de ce qu'il fait si ses actes ne procèdent de son renouvellement selon l'Esprit. L'exercice de la liberté est effectif dans la mesure où l'esprit est présent à ce qu'il fait et pour autant qu'il s'ouvre pendant qu'il agit. Cette ouverture est en principe infinie et l'infini est dans l'esprit par la grâce, mais il demeure trop théorique dans l'activité et dans l'expérience que celle-ci comporte. Il faut qu'il soit vie pour l'apôtre, ainsi qu'il l'est en lui-même qui est le Dieu Vivant. Il met l'apôtre à *haute tension*. Comprenons-le d'une tension spirituelle et théologale, dont un bel effet, du reste, est d'apaiser les tensions passionnelles et même nerveuses[12]. La vie apostolique exige des rythmes qui permettent aux tensions libératrices de renouveler leur valeur et leur intensité. Leur valeur théologale et leur valeur humaine, ce qui est corrélatif pour l'apôtre, celui-ci étant essentiellement un *média-*

12. Forcément, vivre spirituellement à haute tension peut éprouver le système nerveux et le psychisme. On le voit chez bien des mystiques soit de la contemplation, soit de l'action. Dieu leur demande « trop » ! L'épuisement et les troubles dont ils peuvent payer une tension de leur générosité spirituelle, excessive pour leur tempérament, sont des accidents qui ne doivent pas faire méconnaître la norme : l'esprit est énergie, même pour le corps, et procure réfection, détente.

teur entre Dieu et les hommes. Et non seulement des rythmes, mais les actes d'une présence simultanée aux extrêmes : la grande épreuve et la connaissance sympathique du monde n'ont leur valeur et leur intensité qu'autant que l'apôtre touche les misères profondes et les réalités les plus divergentes par la vertu d'un regard et d'un amour jaillissant immédiatement du Cœur de Dieu. Aussi bien, les « combats » en lesquels se détaillera sa prise en charge d'un secteur humain consisteront-ils à appliquer avec précision aux objectifs extrêmes cette connaissance, cet amour et ces forces divines. Néanmoins il faut aussi des rythmes de pure alternance, cela est conforme à la nature de l'homme. Seuls l'épreuve et le « combat » sont gravement téméraires, ne sont ni l'épreuve ni le combat pour la victoire, mais la perdition, si l'apôtre y oublie de réveiller en soi le sens aimant de son Sauveur et de son Église. Mais la connaissance réelle du monde exige de longs temps d'une étude où l'esprit, armé de toutes les techniques qu'il faut, respecte la pure et simple spécificité des choses et des hommes. Et à l'autre extrême, la vie cachée en Dieu n'est une assimilation au Mystère du Salut que s'il lui arrive d'aller jusqu'au suprême « seul avec le Seul ».

On voit donc dans la vie apostolique, non seulement se succéder dans les ordres les plus variés les « cinq moments », mais tantôt ils s'y distinguent et tantôt ils s'y mêlent. L'analyse a l'avantage de mettre en relief les données majeures de l'apostolat et dans l'ordre de développement le plus normal, dût-il ne pas être le plus fréquent. Et, en commençant par la vie cachée d'où tout doit venir, elle en rappelle la forme privilégiée et la plus efficace. Comme le Verbe venu du Père dans le monde (Jn 1, 9) retourne au Père après avoir accompli sa mission (Jn 16, 28), l'apôtre doit tout faire pour que l'office fécondant du Verbe (Is 55, 10), qu'il remplit dans le monde, s'élabore et se renouvelle dans un foyer de vie divine, dans le milieu de la vie la plus évangélique, foyer d'amour fraternel, de prière, de pauvreté et d'étude. On peut dire que la loi de toutes les

lois de la vie apostolique est celle-ci : Faites ensemble du milieu spirituel que vous constituez le Royaume de Dieu et puis, allez ! portez la Parole au monde : par surcroît, dans une mesure mystérieuse mais certaine, vous ferez de ce malheureux monde le Royaume de Dieu.

PIE-RAYMOND RÉGAMEY, O.P.

Le Journal de Léon Bloy

Nous avons connu l'existence du *Journal de Léon Bloy*[1] proprement dit par la publication du *Mendiant ingrat* en 1898. Il le rédigeait depuis 1892. L'auteur ne nous expose pas ses raisons de présenter ainsi tout à coup sa vie par tranches. Jusqu'alors le lecteur du « pamphlétaire », du « consignataire de la Vengeance de Dieu », ne se figurait Léon Bloy qu'à travers le personnage de Marchenoir qu'il avait créé à son image et ressemblance, pourrait-on dire. Et il est vrai que Léon Bloy, révélé sans masque par *Le Mendiant ingrat* d'abord, puis par *Mon Journal,* et ensuite, jusqu'à sa mort en 1917, par *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne, L'Invendable, Le Vieux de la Montagne, Le Pèlerin de l'Absolu, Au seuil de l'Apocalypse* et, posthume, *La Porte des humbles,* est bien toujours l'ancien Marchenoir, tant ce « grandiloque » pathétique était Léon Bloy qui le démoule

1. Joseph Bollery, l'historien si consciencieux de Léon Bloy, a été chargé par le Mercure de France de la nouvelle édition du *Journal de Léon Bloy.* Deux volumes ont déjà paru, qui comprennent *Le Mendiant ingrat, Mon Journal,* 1 vol.; *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et *L'Invendable,* 1 vol. On lui est reconnaissant de préciser chaque fois qu'il le peut, à la fin des volumes, la qualité des personnes nommées.

à notre intention. Et ce qui fait l'originalité de ce Journal d'un pauvre, c'est bien qu'il est écrit avec le même soin que les pseudo-romans, ces gigantesques poèmes en proses que sont *Le Désespéré* et *La Femme pauvre*, ou les contes et apologues, et ces prophéties d'historien visionnaire : *Le Salut par les Juifs* ou *L'Ame de Napoléon*.

Un long martyre avec ce chant d'espérance...

J'entends que le Léon Bloy qui se confie au papier, si l'on est en droit de supposer qu'un Journal est par définition une œuvre que l'on rédige pour soi-même, avec le sentiment qu'elle pourra tomber sous les yeux de la famille, ou des intimes, peut-être des étrangers, et, si l'on est un écrivain de métier, de lecteurs éventuels, — ce Léon Bloy, lui, en soigne la forme et les contours avec une extrême vigilance. Pour raconter les souffrances et les déchirements que lui a réservés une existence menée volontairement, il est vrai, en marge de son siècle (*non conformari huic saeculo*), il fait appel à toutes les ressources de l'expression artistique. C'est Chopin au clavier, c'est Beethoven devant ses masses orchestrales. Et pourtant, ce *Journal*, il a eu besoin de le rédiger comme si son dessein était de laisser derrière lui le sillage d'un long martyre sur la terre, avec ce chant d'espérance qui l'accompagne — ou le provoque.

L'espérance de Léon Bloy, effectivement, ne concernait qu'une étrange mission *personnelle* qui devait l'amener à jouer un rôle indéfinissable, mais certain, dans l'économie de la Rédemption ; s'il avait été Russe orthodoxe, et non catholique romain, je préciserais : dans l'histoire de la transfiguration du monde. Car son règne du Saint-Esprit, c'était cela, mais l'avocat ébloui fut gêné, pour « défendre » sa cause insolite, par le vocabulaire technique des théologiens latins qui semaient des obstacles sous ses pieds et le condamnaient à se réfugier comme un orphelin blessé dans le voile des larmes de Marie. Ce « rectiligne », il ne faut pas l'oublier, était avant tout un timide, qui ne trouvait d'assurance, ou d'assiette, que dans la « substance des choses à espérer ». Sa foi restait toujours splendide et il aima infiniment

la charité, encore qu'il la jugeât *apparemment* peu praticable, sinon envers soi-même, ce qui faisait tout l'art du pseudo-désespéré et qui le fixait solidement en Dieu, son Amour.

Dieu et moi.

Je ne pense pas avoir manqué plus à la justice qu'à la justesse en écrivant, dans ma *Mission de Léon Bloy,* sans aucun reproche à l'égard de ce chrétien magnanime, que « Dieu et Léon Bloy furent sa contemplation exclusive ». Mais pourquoi ne pas l'accepter? Bloy était un écrivain de génie, pourvu d'une mission que Maritain et ceux qui ont subi les bienfaits de son influence religieuse ont eu à cœur de proclamer : il nous a invités à sentir dans le mystère de toutes choses le halo de la présence de Dieu. C'est à lui que nous devons cette grâce inestimable. Quand nous lisons dans son *Journal* (9 septembre 1897) : « Le visible est la trace des pas de l'Invisible », nous comprenons qu'il faut regarder sous une autre lumière les spectacles de la Création. Fidèle à l'Évangile, il donne la primauté à l'âme dans l'univers. *Qu'importe à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?* Tant pis si le *Mendiant ingrat* nous bouscule et nous moleste sans indulgence : ne nous console-t-il pas avec autant d'efficacité qu'il était consolé lui-même?

> Je ne sais pas qui t'a enseigné, ma pauvre petite, mais je sais trop ce qu'on a certainement omis de t'apprendre. On t'a dit que tu avais une âme immortelle qu'il s'agissait de sauver, etc. Mais nul ne t'a dit que cette âme est un abîme où tous les mondes pourraient s'engloutir, où le Fils de Dieu lui-même, Créateur de tous les mondes, s'est englouti; que cette âme est, en vérité, le Tombeau du Christ pour la délivrance duquel, autrefois, des multitudes ont donné leur vie (*Le Pèlerin de l'Absolu,* 15 novembre 1912).

J'ai l'air de dire que Léon Bloy, s'il voit l'âme, ne songe finalement qu'à la sienne, et il est incontestable qu'il a peu *vu* les *autres,* ou du moins sans les déformer, c'est-à-dire qu'il ne se donnait pas la peine ou qu'il n'était pas en son pouvoir de les considérer ailleurs ou autrement qu'*en lui-même,* et dans la pen-

sée qu'il se faisait de leur être par rapport à son Dieu. Mais il n'eût pas dit, comme Newman, car il était le contraire d'un existentialiste : « Moi et Dieu. » Non, pour Bloy, c'est : « Dieu et moi. » Si l'on ne comprend pas cette nuance, il est impossible de ne point se récrier devant telle observation, par exemple, qu'il note au sujet de Huysmans : « Encouragé par des misérables prêtres qui ne l'avertissent pas de son danger, il a choisi, dans ses tristes livres et dans sa vie, de ne regarder que lui-même » (*Quatre ans de captivité,* 11 mars 1901). — La paille et la poutre ?

Celui qui se souvient de l'avenir.

Eh bien, non encore. C'était en face de Dieu que se plaçait Léon Bloy quand il jetait les yeux sur Léon Bloy, sur son cher entourage indistinct de lui, sur les bêtes féroces qui composaient le « monde » extérieur à lui, — et à Dieu, — sur le lion de saint Pierre qui rôde en rugissant, toujours prêt à dévorer : c'était dans sa vision très partiale mais authentique de ce Dieu d'amour et de haine (oui, de haine, haine de ce qui *n'est pas,* de ce qui se refuse à surgir dans l'amour et s'avère essentiellement exécrable) que *Le Pèlerin de l'Absolu* situait tout être, soi et autrui, le présent comme le passé et comme l'avenir, c'est-à-dire l'Histoire, qui l'intéressait beaucoup plus que la philosophie. (Il ne nomme guère celle-ci que pour excuser son *Désespéré* : Marchenoir était *philosophiquement désespéré,* dit-il, il ne l'était pas *théologiquement.*) Or, l'Histoire, pour lui, c'est toujours la même chose, le même Absolu projeté dans le temps, la même nécessité accomplie librement par les créatures capables d'agir ; c'est ce que voit Dieu seul, — comme la vision de la justice, pour Rimbaud, est « le plaisir de Dieu seul », — et Bloy ne demande qu'à emprunter l'œil divin pour apparaître comme le prophète de l'Histoire dont il rêve :

> Lorsque s'accomplit un événement quelconque, si on pouvait envelopper d'un regard unique la multitude infinie des gestes concomitants de la Providence et si on voyait, comme dans un rai de foudre, avec quelle intelligence, quelle docilité merveilleuse

tous les faits correspondent et se précipitent les uns sur les autres, *on comprendrait tout* et l'éblouissement de l'esprit serait peu différent de l'extase béatifique (*Quatre ans de captivité,* 5 janvier 1902).

Tel est le regard de Léon Bloy sur tout ce qui n'est pas de Dieu, mais que Dieu regarde, et qui n'est incompréhensible que parce qu'on ne dispose pas soi-même de ce regard de Dieu. Le prophète est celui qui cherche à ajuster son regard sur le regard divin. C'est dans cette mesure que Léon Bloy peut écrire du prophète qu'il est « celui qui se souvient de l'avenir ».

★

Léon Bloy aurait bien voulu écrire le *Journal* d'un prophète. Son œuvre finissait par se borner à cette ambition. Il avait dû se contraindre pour affabuler son *Désespéré,* pour donner à ce composé d'âme et de chair la forme d'un roman mal bâti : plusieurs, pour son bien, pour sa réussite plus rapide, l'y engageaient. Quelle que soit l'architecture de ce livre baroque et prodigieux, Léon Bloy, contenu déjà dans une centaine de pages de ce *Symbolisme de l'Apparition* (de la Salette) qu'il ne comptait pas publier, y a mis tout ce qu'il savait, tout ce qu'il saura jusqu'à la fin. Avec *La Femme pauvre,* il récidive et, cette fois, il pourrait avoir plus de chance. Attaquant moins directement ses confrères, ou ne les attaquant pas en si grand nombre, il est mieux accueilli par le public lettré. Mais enfin les deux livres ne diffèrent pas tellement de son *Journal.* Le *Journal* de Léon Bloy, c'est l'épine dorsale de ses œuvres complètes.

Un Journal travaillé.

Aussi ne nous leurrons pas. Nous avons affaire à un Journal travaillé. Travaillé comme l'est aussi bien la Correspondance de l'écrivain, qui, le jour où elle aura été réunie en son entier, ainsi que le souhaitait Albert Béguin, constituera un monument littéraire sans analogue. Elle entre pour une très grande part, au reste, dans le *Journal.* Mais celui-ci, tel qu'il est publié, n'est

qu'une sélection, arrangée, des notes prises quotidiennement dans les vingt-trois registres dont parle Joseph Bollery. Ce ne sont donc point des confidences spontanées comme on le pourrait croire : c'est déjà une version réfléchie des émotions, des réactions notées au jour le jour. Le mémorandum de premier jet ne nous est pas connu. L'art est un choix, Bloy n'en disconvenait pas, et il était assez artiste pour prétendre que la vérité devait toujours donner l'impression du « Beau » : « Il est indispensable que la Vérité soit dans la Gloire » (*Le Mendiant ingrat,* 19 août 1894.

Les vingt-trois registres de Léon Bloy, à raison de un par année, précise Bollery (« l'année 1896, consécutive aux catastrophes matérielles et sentimentales de 1895, manque complètement, et les années 1900 et 1901 sont réunies en un seul cahier formé de feuillets cousus par l'auteur lui-même »), me font penser à cet autre *Journal*, inédit, de Paul Claudel, où le poète, sinon le diplomate, faisait entrer tout ce qui lui était venu à l'esprit, avec des découpures de presse, à l'occasion, quand un bout d'article, une image, l'avaient intéressé. Moins « fourre-tout » que celui de Claudel, parce que Bloy, si peu extraverti, ne retenait que ce qui le touchait ou s'adressait à lui, le *Journal* de Léon Bloy reste une promenade exclusive dans l'âme de Marchenoir, ce domaine fermé d'un solitaire qui n'appréciait pourtant pas l'isolement, car la mélancolie, l'ennui l'y guettaient à tous les coins, et il était hospitalier, Léon Bloy, on le sait. Devrons-nous l'accuser de schizophrénie? La vérité est qu'il est toujours prêt à ouvrir sa porte... à l'ange de Dieu, mais le plus souvent, lorsqu'il espère que c'est lui qui frappe, Léon Bloy se trouve nez à nez avec le tourmenteur.

Les périodes les plus sinistres sont celles où les amis n'abondent pas. Dans *Le Mendiant ingrat,* qui finit atrocement (le dernier bébé, Pierre, vient de mourir), il y a eu des heures non pas de répit mais de joie, il y a le peintre Henry de Groux et une certaine animation. *Mon Journal,* éclairé plus ou moins par la publication de *La Femme pauvre,* contient la « fuite en Danemark », les dix-sept mois que Léon Bloy passera hors de France, dans un pays au protestantisme nordique, astiqué et luisant, « un pays qui ne veut pas de Marie et qui n'a pas de fleurs en

mai ». Le génie de l'écrivain ne s'y échauffe pas au contact d'un pittoresque dont il ne prend aucun croquis. Bloy a beau y rencontrer Joannes Joergensen, dont l'accueil est si gentil, et l'étonnant Moïse Ballin, converti du judaïsme, que Bloy sans le vouloir devait blesser par une phrase pénible sur les Juifs ; il ne subsiste là moralement que grâce aux lettres qu'il reçoit de Paris. C'est au Danemark que Léon Bloy est le plus parisien.

Il ne cesse de gémir.

Mais, avec *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne,* on dirait qu'il n'y a plus personne pour Léon Bloy. Il ne cesse de gémir, de sangloter, de s'élever contre l'horrible injustice qu'il subit. On se rappelle les heures où ses affres atteignaient leur comble, en 1882, quand Anne-Marie, la Véronique du *Désespéré,* chancelait au bord de la démence : « J'aurais honte de traiter un chien galeux comme Dieu me traite... » Sans doute, à Cochons, ne blasphème-t-il plus, cet homme dolent, ce chrétien redevenu fidèle. Il a sa femme Jeanne, la petite Véronique leur reste, et un autre enfant va naître : Madeleine. Mais on est surpris de la monotonie de son aversion pour toutes les figures, même indifférentes, qui passent devant lui. Je me doute bien que ces négociants, ces employés, ces petits rentiers de Lagny-Thorigny-Pomponne, ces abbés Galette et autres concitoyens ont tout ce qu'il faut pour exaspérer le malheureux. Mais tout n'est pas exclusivement détestable dans les hommes, il n'y a pas en eux que de la fange et des émanations de Géhenne. Quand l'humour les transfigure dans une *Histoire désobligeante* ou dans *L'Exégèse des lieux communs,* l'enseignement général veut que le trait soit grossi, pour l'hyperbole énorme, que le pinceau de Rouault, ce disciple de Léon Bloy, intervienne, que le poète fasse jaillir du gouffre humain, oui, des bouffées d'enfer. Mais c'est un peu cruel quand la peinture est toute fraîche et il nous agace de constater que jamais l'artiste, le virtuose, car Bloy en était un, ne fait valoir de meilleurs côtés chez des gens dont il ignore à peu près tout. On dirait qu'à cette époque il ne sait plus être favorable. Que nous sommes loin de sa jeunesse héroïque, au temps de sa conversion, où il avait l'admiration si véhémente

Il se laisse apprivoiser lentement.

Grâce à Dieu, toutes les années ne sont pas aussi douloureuses que celles qu'évoque le *Journal* de 1900, 1902 et 1903. Nous verrons, dans la suite des volumes, apparaître enfin des visages lumineux qui lui offriront l'apaisement. Dans *L'Invendable,* ce vont être le géologue Pierre Termier et sa fille, le sculpteur Frédéric Brou ; ce seront Jacques et Raïssa Maritain et la sœur de cette dernière, Véra, leur conversion en 1901. Ce seront dans *Le Pèlerin de l'Absolu,* en 1911, Pierre et Christine Van der Meer de Walcheren, et ce sont enfin les amis des derniers temps, des prêtres, des musiciens, des « jeunes », et, si le succès n'est pas venu à Léon Bloy, si la renommée boude encore, si la pauvreté a remplacé la misère sans que la gloire arrive, Léon Bloy, encore qu'il ne renonce pas tout à fait à son introversion, se laisse apprivoiser lentement par le prochain. C'est ainsi qu'il parvient à cette lumière, dans *Au seuil de l'Apocalypse* : « Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé, au contraire, *ce que je voulais de Dieu,* et me voici, à soixante-huit ans, n'ayant dans les mains que du papier! »

★

Un alibi dans la douleur.

Le *Journal de Léon Bloy* n'est point que du papier. Il est du génie aussi. Et il souligne merveilleusement la sainteté que côtoie le lamentateur et le « crieur de Dieu », ou plutôt qu'il relègue à une certaine distance, la considérant sur l'autre versant de ce ravin de la douleur qui l'en sépare. Car on ne m'empêchera pas de croire que Léon Bloy a besoin de trouver un alibi dans la douleur ; il la cultive réellement avec trop d'attention pour ne pas y mettre quelque complaisance. Il nous avait dit, dans ses écrits de jeunesse, qu'il aimait la douleur pour elle-même, qu'il l'avait élue d'amour et qu'il avait la tentation de l'exacerber, d'appuyer sur le point sensible afin de mieux souffrir. Même cette volonté de ne rien faire pour sortir de l'état de misère où

il est plongé avec les siens et qui est presque l'unique sujet de son *Journal* et le leitmotiv de sa Correspondance, parce que c'est la vocation de Léon Bloy d'être privé de ce qui fait la vie et la mort des hommes, par sa présence ou son absence : l'argent, — cet argent sacré qui est le sang du pauvre et que ceux qui ne donnent pas crucifient, — cette résolution qu'il avait prise de ne pas agir, mais d'attendre tout de Dieu, comme il s'en est vanté, on a le sentiment que ce n'est pas seulement de l'imprudence, mais que chez Léon Bloy c'est surtout de la témérité.

Faut-il lui en faire grief? A quoi bon? En étant différent, il eût cessé d'être Léon Bloy. Nous savons bien qu'il n'a pas de jugement, tout prophète qu'il est, qu'il n'aurait même pas de stricte honnêteté au sens courant du mot, que le « bon » Huysmans, s'il ne lui avait pas tourné le dos un jour, fût resté un écrivain admirable, que Zola lui-même, s'il n'avait pas brutalement fermé sa porte à l'affamé Léon Bloy, n'eût pas été le « cochon de lettres » qu'il a traîné dans la boue au long des cent cinquante pages de *Je m'accuse* et si souvent injurié dans son *Journal*. Je cite ces deux « naturalistes » célèbres, mais tous les « lâcheurs » de Léon Bloy ont connu ce traitement de l'amour offensé. En revanche, il y a eu le cas de Verlaine vitupéré à contretemps dans les *Nouveaux propos d'un entrepreneur de démolition* (1884) et exalté comme on sait dans *Un Brelan d'excommunié*. Et même les Juifs qui étaient la « vermine du monde » sont appelés à rutiler comme les étoiles du Paraclet. Le jour où Léon Bloy connaît des Israélites personnellement, l'antisémitisme, sous sa plume tout à coup angélique, devient « le soufflet le plus horrible que Notre-Seigneur ait reçu dans sa Passion qui dure toujours,... le plus sanglant et le plus impardonnable parce qu'il le reçoit *sur la Face de sa Mère* et de la main des chrétiens » (*Le Vieux de la Montagne*, 1910). Ce qui compte en tout ceci, c'est le prophétisme issu de la douleur, tout le reste est déchet.

Ce qu'il rêvait de Dieu.

Mais cette douleur, que Bloy avait donc épousée volontairement, il ne la supportait pas dans sa rigueur, dans sa nudité.

Pour se la rendre tolérable, et pour s'interdire de la renier, il avait besoin de la parer royalement. C'est ainsi que je n'ai pas la conviction qu'il souffrait absolument autant dans la réalité que dans son rêve, ou dans *ce qu'il rêvait de Dieu*. Raconter ses peines comme il le faisait, avec tant d'art, n'est-ce pas un moyen d'échapper à leur atteinte dans une certaine mesure ? Ce Méridional ne se ralliait pas, on s'en souvient, à ce lieu commun que « les grandes douleurs sont muettes ». Mais on se demande par quel miracle, au plus fort de la souffrance, il a pu les décrire ainsi qu'il l'a fait en maints endroits de son *Journal*. Déjà, dans le *Désespéré*, il est inquiétant de le voir s'appesantir sur la déchéance de sa Véronique tombée dans la prostitution, avant que ne parvienne à l'en arracher son sauveur Marchenoir ? Et quoi de plus révélateur, dans le même roman, que d'attribuer à Marchenoir — toujours lui — cette mort effroyable par le tétanos à laquelle a succombé *en réalité* son autre maîtresse et sa douce « fiancée » Berthe Dumont ?

Le nom nouveau.

Le *Journal* de Léon Bloy, comme toute son œuvre, est une confidence extraordinaire parce qu'elle est romantique dans son langage et absolument sincère dans son fond. Le fond : *Dieu et moi*. Hors de cette dualité, un univers d'images, d'analogies brumeuses, où les identités ne sont pas définies, où chacun cherche sa vraie figure comme à tâtons, le nom inscrit sur le « caillou blanc » le nom de son âme, Bloy serait parfaitement incapable de les mettre en place et nous n'avons guère à tenir compte de ses « identifications » dont un de ses secrets est qu'elles étaient interchangeables. Si l'art n'existait pas, il garderait le silence. Mais Dieu l'a chargé d'une mission. Il doit se servir du verbe. Il en usera et en abusera. Il ne fallait pas que le ciel lui donnât cet instrument si l'on ne voulait pas qu'il en déployât tous les jeux. C'est mieux qu'un orgue, c'est tout un orchestre qui est mis à sa disposition par la langue française. Il y a la lamentation, la prière, la vociférération, l'extase. Dans son orchestre, chaque fois que Dieu et l'âme de Léon Bloy sont en cause, tout

devient d'une suavité incomparable. On sent bien que là Léon Bloy a touché la Vie, qu'il est en communion avec la Vérité, qu'il ne nous a pas trompés, que son ciel est fidèle : voilà que les « cordes » chantent un peu au-dessus de l'homme. Dans son *Journal,* la confidence, c'est cela, ce n'est que cela. D'autres s'interrogent : Pascal, Kierkegaard, Simone Weil. Léon Bloy affirme, et il affirme parce qu'il *se souvient*. De quoi se souvient-il ? Est-ce de l'avenir, comme il le croyait ? Albert Béguin, que l'eschatologie du poète de l'Impatience avait si profondément troublé, s'en était persuadé. Je pense plutôt, quant à moi, qu'il ne se souvenait que de l'éternité.

STANISLAS FUMET.

Le Journal de Charles Du Bos

Il en est sans doute qui s'impatientent en apercevant, à un rythme de parution fort inégal, à la vitrine des libraires, un tome nouveau de ce *Journal* interminable de Charles Du Bos. Voici le VIII qui court de janvier à décembre 1933[1]. Ce maître de l'introspection, pèlerin des profondeurs, est mort le 5 août 1939. Son message est donc encore loin d'être totalement libéré. Le voyage intérieur que font avec lui ceux qui l'aiment se poursuivra, nous l'espérons, et ils se réjouissent dans cette attente et cette espérance. L'expérience leur a appris qu'à cheminer avec cet homme on est en contact avec un esprit d'une rare pénétration, avec un ami d'une extrême délicatesse, avec un chrétien dont le rayonnement est très pur. Il nous entraîne irrésistiblement vers ce centre où il s'était fixé dans sa fidélité à la lumière, où par grâce il était établi, Dieu. C'est donc une étape de cette progression qui est dessinée. Nous retrouverons Charles Du Bos, toujours le même, dans les structures inchangées de sa personnalité profonde, mais dans une ascension ininterrompue[2].

1. La Colombe, 1959, 170 pp. Les textes soulignés dans l'article le sont dans le texte.

2. Nous nous permettons de signaler deux études que nous avons publiées

Ce qui n'est pas exprimé, en un certain sens n'est pas.

(2 avril 1933)

Que l'on puisse être déconcerté à s'enfoncer dans une œuvre que l'auteur lui-même caractérisait de « forêt », de « forêt obscure » (p. 17), nous le comprenons sans peine, si l'on ne fixe point, pour se guider, des bornes qui permettent de ne pas s'égarer.

Il importe d'avoir présentes à l'esprit les intentions qui l'animent en rédigeant ce *Journal,* que d'ailleurs il dictait. D'abord, « un besoin fondamental et quasi-tyrannique... d'exprimer le plus possible avant de mourir », besoin d'exprimer qui, chez lui, ne faisait qu'un avec « le devoir de la sincérité » (pp. 28-29). Il éprouvait aussi la nécessité de se tracer des programmes de travail, en notant des schémas de développements possibles dans l'analyse d'une œuvre, en repérant des perspectives que la mémoire n'aurait pas retenues, en établissant l'ordre d'urgence dans ces études qui s'offraient à son investigation infatigable : *Journal de clarification* (p. 17). Les projets de travail sont déjà pour lui un exercice littéraire, tant en lui l'expérience humaine et l'expérience esthétique s'identifient. Il poursuivait enfin un but plus élevé — sur l'opportunité duquel les maîtres spirituels peuvent discuter — qui était d'enregistrer les moments de la grâce pour en épuiser la substance. Il s'est expliqué avec précision au sujet de cette obligation morale qu'il ressentait si vivement :

> ... Il y a un tout autre motif et qui, lui, bien davantage m'importe encore, pour revenir au Journal. Dans le troisième de mes

sur lui : dans *Sainteté aujourd'hui,* 3e édition, IIe partie, ch. VI : *Le consentement à la sainteté,* pp. 161-175; *Dictionnaire de spiritualité,* article *Charles Du Bos,* fasc. XXIV, col. 1739-1742.

Plusieurs de ses amis intimes nous ont demandé si nous l'avions connu. Nous n'avons pas eu cette grâce, mais nous avons trouvé dans la lecture de son œuvre une joie intellectuelle et spirituelle telle que nous considérons comme un devoir de diffuser cette pensée toujours actuelle parce qu'elle est éternelle.

Aperçus sur Gœthe, j'écrivais : « Le Journal tout à fait complet, je veux dire tout à fait ressemblant, serait celui où l'équilibre serait obtenu — et obtenu dans sa vérité — entre ce qui manque à un être et ce qu'il possède, et, à ma connaissance, cet équilibre-là n'a jamais été réalisé : il ne pourrait l'être que le jour où, au sein d'une même âme, le Journal des dilatations de cette âme aurait autant d'importance que le Journal de ses resserrements. Qui nous donnera le Journal des dilatations de l'âme ? c'est de celui-là par-dessus tout que nous avons besoin. » Or, il n'existerait qu'un moyen vraiment valable pour aboutir à cela, et ce moyen ce serait le retour au Journal quotidien, car, quotidien, le Journal peut-être pourrait réaliser semblable équilibre; s'il n'est quotidien, il ne le pourra jamais, car alors, quand on recourt à lui, c'est presque toujours, sinon en fonction d'un resserrement, en tout cas pour faire le point d'une situation intérieure, et quasi jamais en fonction d'une dilatation de l'âme (pp. 29-30).

Ce texte, avouons-le, nous gêne, car que deviennent cet oubli de soi que suppose l'amour extatique de Dieu — l'extase étant la sortie de soi —, cette liberté intérieure qui consiste à vivre d'amour sans avoir à noter ni le rythme ni l'intensité de cette ferveur ? Un orgueil secret n'est-il pas décelable dans cette entreprise savante d'auto-révélation ? La vraie dilatation de l'âme n'est-elle pas incompatible avec cette perpétuelle et maladive auscultation ? Cependant, en formulant ces critiques, nous nous demandons si, en obéissant à cet appel impérieux, Charles Du Bos ne correspondait pas à la grâce, à *sa* grâce qui le sollicitait, et n'accomplissait pas une vocation qui lui était intimée par l'Esprit ? N'est-il pas nécessaire qu'il y ait des hommes qui témoignent que l'Esprit parle aux âmes, qu'il existe des profondeurs autres que celles de l'instinct de puissance ou de sexualité ?

Seul l'être religieux en moi est vivant...

(24 septembre 1933)

Cette œuvre qui a consisté exclusivement à analyser l'œuvre des autres, dans un effort admirable de lucidité, de patience,

d'admiration et de charité, n'était en définitive que la projection de sa riche personnalité et de son âme vibrante et toute en frémissements. Malade, Charles Du Bos demandait à Dieu de lui rendre « un corps possible » (p. 16), car il était contraint de « gagner sa vie » (p. 78), et par le travail le plus exténuant, le plus ingrat, le moins rentable, celui d'écrivain, de conférencier. Pour se livrer à ce labeur, il n'avait qu'à céder à son attrait le plus vif. Il était un homme de l'intelligence ayant l'horreur et la haine de toute banalité, de tout lieu commun. Ne se reconnaissait-il pas « un individualisme intellectuel radical » (p. 25) ? Il rendait visite à la demeure de sa pensée — *my house of thought* —, dressant le relevé de ses étages, voulant logiquement organiser et ordonner son activité, car il était devenu « amoureux de logique » (p. 36).

Intellectuel de race, si par intellectuel on entend intuitif, Charles Du Bos était l'homme de l'intimité, supportant difficilement « tout ce qui n'est pas le tête-à-tête » (p. 18). Ses relations avec les autres n'étaient qu'un aspect et qu'un moment dans cette intimité avec soi-même qui était l'essence même de sa vie. « Si l'on n'a jamais pu aller jusqu'à soi-même, tout choix est gratuit et d'avance vicié » (p. 41). Cette intimité avec soi-même était une recherche de la présence de Dieu qu'on atteint en rejoignant le centre.

> Il est rare que ceux que n'assiste pas la lumière de l'Esprit aillent au centre de quoi que ce soit...; on dirait presque qu'ils multiplient les précautions pour n'approcher point de ce centre...; c'est comme s'ils ne redoutaient rien tant que de se trouver face à face avec ce *buisson ardent* qui existe dans chaque être et dans chaque œuvre qui en valent vraiment la peine, et d'avoir alors à l'affronter (p. 127).

Cette « *anima naturaliter christiana* » (p. 35) n'avait qu'une volonté, et sur tous les plans, celle de la perfection. Ces deux textes de la Bible, le dernier surtout, chantaient dans son esprit : *Soyez saints parce que je suis saint — Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

> Tout croyant est appelé et, plus qu'appelé, sommé de *devenir* saint (p. 35). Cette liaison entre sainteté et perfection... m'est la

plus indiciblement chère (p. 101). *L'amour de la perfection,* oui, plus que jamais, là réside le centre de gravité de toute ma vie (p. 104).

Cette recherche de la perfection, il la poursuivrait dans l'alternance si éprouvante d'états psycho-spirituels de vide et de plénitude, de détresse et d'exultation. A la solitude il demandait la contemplation : cette connexion était pour lui le critère de la vérité intérieure.

> ... Je puis toujours mesurer où j'en suis par ce que me donne ou ne me donne plus la solitude : lorsque la contemplation m'habite, il me suffit de me retrouver seul, dans n'importe quelles conditions, et si peu de temps que ce soit, pour être empli d'un bonheur intérieur confinant à la béatitude, qui s'accompagne de tout petits indices comme le ralentissement de la marche, comme les longs arrêts, tous tributaires de la sensation de porter tout au fond de soi je ne sais quel liquide sans prix dont il s'agit de ne pas répandre et laisser se perdre une seule goutte (p. 48).

Il n'est d'ailleurs pas de solitude pour celui qui peuple son espace intérieur de présences aimées et qui dialogue incessamment avec les êtres de cet univers. Charles Du Bos fut cet homme-là. En une belle page, il évoque penseurs et artistes, il déclare : « ... j'étais comme simultanément uni à tous ces astres de mon monde, de mon univers » (p. 19). Silence apparent qui cache et facilite cette conversation comblante à côté de laquelle perdent leur intérêt les paroles insignifiantes de ceux qu'on appelle des vivants. Dialogue avec des hommes, des saints. Parmi eux, occupant la toute première place, saint Augustin :

> ... après les Évangiles et les Épîtres, saint Augustin a toujours été le cœur même de toute ma vie religieuse, de tous les livres humains, les *Confessions* sont le livre qui est descendu en moi à la plus grande profondeur, le livre auquel toute mon âme est accordée (p. 53).

Il fut plus long à s'adapter à saint Thomas d'Aquin et s'il ne devint jamais un lecteur passionné de la *Somme Théologique,* du moins découvrit-il dans les prières du Docteur angélique, sur-

tout dans : *Que votre bon plaisir soit mon plaisir...*, un modèle d'intercession. Par le balancement des propositions et la cadence de la phrase, les nuances de la pensée et l'équilibre des assertions, cette formule de prière le ravissait (pp. 150-153). De saint François de Sales — « celui peut-être de tous vos serviteurs qui peut le plus pour moi » (p. 101) — l'attiraient l'humanisme optimiste et confiant, le sublime désintéressement théocentrique tout autant que les conceptions magnanimes de l'*Introduction à la Vie Dévote*. « Ah! puisse chaque jour un chapitre de l'*Introduction* m'apprendre à marcher comme on apprend à l'enfant à marcher » (pp. 101-102). Un texte de sainte Angèle de Foligno — « Dieu ne demande à l'âme que l'amour; car lui-même aime sans mensonge, et *lui-même est l'amour de l'âme* » — le frappa avec une telle force qu'il nota :

> J'éprouvai comme un tournant mémorable de ma vie ou qui, du moins, peut devenir tel si votre prière, si votre intercession me maintiennent et assument ma faiblesse pour la rendre si peu que ce soit participante de votre force (pp. 110-111).

A quelques pages de là, et le même jour, Charles Du Bos commente ce texte de la Sainte qui l'a ébloui pour noter qu'à travers cette *imperatoria brevitas* se révèle « la fusion absolue de l'objet et du moteur » (p. 114), puisque, par un seul acte indivisible, le Saint-Esprit est le terme et le principe de cet amour. Si, enfin, il accordait au P. de Caussade la préférence parmi tous les autres *spirituels,* même les plus grands, c'est que sa doctrine si simple de l'abandon à la volonté de Dieu unifie et pacifie l'âme, est le *Sacrement du moment présent* (p. 95).

Le critère des progrès de l'âme dans la vie spirituelle est incontestablement la fréquence, l'intensité, le caractère filial de la prière. Ce tome VIII du *Journal,* si semblable aux autres, est comme rythmé par les cris d'intercession qui, loin de briser la continuité des analyses, les achèvent sur le mode de la plus pure intériorisation. La seule indication des pages dans lesquelles on les surprend prouve quelle place tient la supplication dans cette vie (pp. 9, 15-16, 28, 33, 56-57, 74-75, 84, 100, 102, 147). Tous les aspects de la prière y sont représentés, de la demande trop intéressée jusqu'à l'abandon le plus filial. Toujours domine la

note spécifiquement mystique. Qu'on en juge à travers ces quelques formules que nous relevons :

> — Vous savez que de demander me cause toujours un sourd malaise comme si en demandant j'offensais mystérieusement les décrets de Votre sainte Providence (p. 56). — Seigneur, je vous promets de supporter ma maladie, de l'accepter vraiment comme le Purgatoire que vous m'avez toujours destiné et qui m'est tout à la fois ma punition et mon épreuve (p. 75). — Seigneur, préservez-moi de me faire jamais une idole de mon esprit, préservez-moi de me mirer dans mes pensées (p. 28). — Seigneur, faites que je reste fidèle à votre présence d'aujourd'hui en moi (p. 9). — Mon Dieu, n'oubliez pas celui qui vous oublie (p. 33). — Seigneur, faites que je demeure vraiment votre enfant! (p. 102). — Je ne tends plus vers rien, Seigneur, je n'attends plus rien, sinon que Vous me rendiez meilleur (p. 75).

Prière solitaire plus que prière d'Église, pensera-t-on, prière personnelle plus que prière liturgique. Certes, non, Charles Du Bos allait chaque matin à la messe à Notre-Dame, malgré son état de santé si précaire, à sept heures, accompagné des siens. Il préparait sa participation aux saints Mystères par la lecture des textes bibliques dont il s'imprégnait ; il en était si pénétré qu'il lui échappait souvent « un flux de douces larmes » (p. 100). Savoureux sont ses commentaires des textes qui retiennent son attention. Purifié par le sacrement de Pénitence de « ses reliquats de complaisance », il communiait avec un recueillement intense dont il ne sortait qu'avec peine. Bien plus, sa piété si éclairée suivait les périodes de l'année liturgique dont le sommet est — était pour lui — la Pentecôte. Sa dévotion au Saint-Esprit était aussi ardente qu'intime. Il aspirait à demeurer sous son influence :

> ... puisse dorénavant le jour non moins que la nuit le *Veni Creator Spiritus* se murmurer au plus profond de mon être, car, si le Saint-Esprit vient quand vraiment on l'appelle, il faut l'appeler d'autant plus que déjà il est venu! de quelle autre action de grâces pourrions-nous disposer pour le remercier de sa venue même ? (p. 148).

La messe était devenue le grand événement de sa vie. Il s'appliquait à se maintenir dans cette union continue avec Jésus :

> Seigneur, chaque matin je voudrais être l'ingénieur capable de projeter ce pont invisible qui joindrait l'une à l'autre les deux messes, les deux communions, chaque matin, je ralentis ma sortie de votre demeure, et en même temps je me retourne de l'élan le plus éperdu, d'un élan dont je donnerais tout pour qu'il fût efficace, vers les êtres que j'aime : en même temps que je protège encore une zone de silence, je voudrais que ces êtres reçussent de moi les paroles mêmes qui pourraient prolonger l'union qui alors nous est commune. Ah! Seigneur, cette survie de votre vie dans notre vie, dans la vie au sens toujours le même du mot, votre grâce ici-bas un jour nous la concédera-t-elle ? (pp. 57-58).

Depuis la lecture des écrits de saint Louis de Montfort, Marie était entrée dans sa vie et il la considérait comme la médiatrice, sa médiatrice. En la fête du Rosaire, il note :

> Médiatrice, Marie l'est dans toutes les zones... O! que, médiatrice pour l'Eucharistie, Marie devienne pour moi médiatrice de vertu, et que, grâce à elle, ce soit chaque matin un peu meilleur que je puisse approcher la vie! (pp. 122-123).

Cette piété de Charles Du Bos, qui pourrait d'abord paraître comme un aspect de son inépuisable introspection, un reflet de ses tendances et structures de caractère, une manifestation de son esthétisme, est en réalité une vraie et profonde piété nourrie aux sources de la Parole de Dieu et des sacrements, alimentée par la réflexion religieuse et la contemplation mystique, suivant toutes les demeures successives des Mystères du Christ dans la liturgie de l'Église et prolongeant sa bienheureuse action dans toute la journée[3].

3. Voir notre étude, « Parole de Dieu et vie liturgique. Témoignage de Charles Du Bos », dans *Bible et Vie Chrétienne*, 27, mai-juin 1959, pp. 70-78.

Entre vie intérieure et œuvre, l'équation est absolue.

(12 octobre 1933)

Solitaire, Charles Du Bos s'est toujours compris et rendu *solidaire* des autres, surtout des incroyants dont sa conversion aurait pu l'éloigner et le séparer. Si des ruptures se sont produites et se sont consommées, il n'en prit jamais l'initiative et il n'en porte pas la responsabilité. Charles Du Bos, témoin de la foi, est l'apôtre et le modèle de la fidélité.

Cette présence aux autres dans des échanges exigeait de lui un double et rude effort qui l'épuisait. Il fallait d'abord sortir de lui-même, de cette retraite où il conversait avec ses amis les écrivains, et de son travail de réflexion et de composition qui le tyrannisait. Ensuite, et surtout, il devait se prêter à des entretiens qui lui étaient intolérables si les thèmes étaient trop éloignés de ses centres d'intérêt permanents.

> ... Quand je ne me donne pas tout entier dans n'importe quel entretien, l'entretien me pèse d'une façon démesurée et qui me demeure à moi-même mystérieuse (p. 130). C'est ma différence qui intensifie ma solitude... Je le constate à la disjonction de plus en plus forte entre ce qui intéresse les autres et ce qui m'intéresse moi... (p. 131).

Un terrain sur lequel la communication était facile et la communion devenait vite intime, c'était l'interprétation des œuvres littéraires, philosophiques ou spirituelles, quelle qu'en fût la signification intentionnelle : saint Augustin ou Nietzsche, Tchékhov ou sainte Angèle de Foligno, Gide ou Claudel. De ces œuvres il proposait, grâce à une intuition quasi charismatique, une critique compréhensive, originale et profonde qui cernait toutes les implications même les plus secrètes. Cette « fidélité à tous les passés », il l'explique ainsi :

> Dans mon cas la méditation sur le génie est au centre de la conversion elle-même, et... avec ma nature, renier, abandonner, ou simplement se désintéresser d'un des génies sur lesquels j'ai médité de la sorte, n'équivaudrait à rien de moins qu'à renier un des échelons de ma conversion elle-même (pp. 51-52).

Cette ligne de conduite aussi intelligente que charitable serait à rapprocher d'autres méthodes de comportement qui ont consisté en des ruptures solennelles qui étaient tout sauf des témoignages. N'avait-on pas vu tel penseur converti entreprendre, dans un livre à la lourde charpente scolastique, la réfutation d'un maître qui l'avait ramené au spiritualisme et qui s'acheminait lui-même vers la foi ? Charles Du Bos souffrait de ces maladresses commises par des hommes qu'il estimait et dont les intentions étaient élevées. Par contre, il se réjouissait de voir le P. Festugière parler avec sympathie de Marc-Aurèle (p. 127).

L'accès à la pensée des autres, quelle qu'en fût la tonalité, était l'effet tout naturel de son don de sympathie mais était aussi l'application d'une conception qui lui était chère, qu'il a appelée la spiritualité naturelle, la mystique profane. Il avait toujours envisagé d'écrire sur ce sujet difficile un ouvrage. Le temps lui manqua pour le finir — il le dit interrompu (p. 127) — : « Cette mystique profane qui pendant tant d'années fut le cœur même de ma vie » (p. 112). Cette remarque est jetée dans un paragraphe consacré à la comtesse de Noailles, chez laquelle, écrit-il ailleurs, « il y a sans cesse, à côté de la ménade ou de la bacchante, une Esther au bord de l'évanouissement » (p. 121). Il laisse entrevoir assez nettement sa position dans une page où il se réfère à l'ouvrage du P. Festugière sur Marc-Aurèle :

> ... songeant à ce grand chapitre sur la *spiritualité morale* chez Marc-Aurèle par lequel je souhaite conclure mon traité sur la spiritualité naturelle, et à la fin duquel interviendrait le diptyque Marc-Aurèle-saint Justin qui marquerait le passage de la spiritualité morale, envisagée comme un état déjà supérieur à la spiritualité naturelle, à la spiritualité surnaturelle et à mon futur livre sur saint Augustin (p. 127).

Bien que Charles Du Bos n'eût rien d'un théologien et que, sous l'influence de Bergson, sa référence préférentielle fût pour l'expérience, il était soucieux de distinguer le spirituel et le surnaturel, le moral et le mystique, l'activité de foi et la passivité. Cette mystique profane était ou un prélude inefficace à la mystique authentique, ou une déchéance de la vraie spiritualité, ou une suppléance de la vie religieuse. Ce n'est pas en vain qu'il évoquait Plotin dont le climat nostalgique d'évasion a enchanté

et continue d'ensorceler tous les spirituels : « ... avec Plotin je débouche dans le monde de la spiritualité naturelle où je suis encore plus chez moi » (p. 53). Il regrettait que la dogmatique insistât peu sur cette perfection divine qu'est la Beauté, à l'exception cependant de saint Augustin. Il croyait à la valeur de cette médiation dont il avait expérimenté la puissance dans son cas personnel :

> Si je consulte toute mon expérience antérieure, je constate que c'est *la méditation sur le génie,* non point à strictement parler *la méditation sur la beauté* qui en mon cas, sur le versant humain, constitue l'instrument par lequel Dieu me rappela à lui... (p. 136).

Dieu est présent dans l'activité du génie, dans l'exercice de l'intelligence : mentalité très proche de celle des Pères grecs qui aimaient à contempler, dans une vision toute johannique, l'action transcendante du Verbe dans le monde avant l'Incarnation.

Dans les perspectives que nous ouvrent ces développements, nous saisissons que cette spiritualité de Charles Du Bos est de résonance, je dirais même, de dominante toute dominicaine. Il ne conçoit pas un travail intérieur qui ne soit précédé, conditionné par une œuvre de clarification : voir pour agir et aimer dans la lumière. « ... Je ne sais ce que je serais devenu si jamais au cours de ma vie la lucidité m'avait quitté. C'est à elle, à elle seule, que je dois de toujours savoir quand je suis au-dessous de moi-même » (p. 129). L'expérience religieuse dans son essence même, par l'activité de foi qui la constitue, est œuvre de lumière. La sainteté de l'intelligence — dont saint Thomas est le type parfait, — Charles Du Bos la définit : « une lumière toute décantée, la lumière de l'esprit portée à son maximum par la participation à l'Esprit » (p. 126). Charles Du Bos est un penseur contemplatif, au sens le plus intégral du mot. Il admire Paul Claudel — « le seul exemple d'un génie chez qui contemplation cosmique et contemplation religieuse ne font qu'un » (p. 119). Il juge la valeur de son labeur intellectuel à ce critère — qu'il jaillisse d'une contemplation (p. 48).

***

Est-ce l'intellectuel qui sauve le spirituel, en ce sens qu'il le

conditionne, le prépare, l'alimente et le contrôle? Est-ce le spirituel qui sauve l'intellectuel, en ce sens qu'il le défend de ces tentations toujours possibles que sont l'orgueil, le rationalisme et l'aristocratisme? Charles Du Bos est venu au spirituel par l'intellectuel. Il a compris que ce fut un chemin qu'emprunta la grâce toujours libre du choix de ses moyens. Son affectivité puissante l'empêcha de rester fixé à un intellectualisme qui interdit au mysticisme de naître et de se développer. Comme saint Thomas, il eut le don des larmes, signe des visitations de la grâce.

Cette union indissoluble, chez Charles Du Bos, de l'intellectuel et du spirituel, ne limite-t-elle pas son influence et ne rend-elle pas sa spiritualité très aristocratique? Ceci est incontestable. Si les pauvres sont à évangéliser, les intellectuels *aussi* sont à sauver. Qui les atteindra, sinon celui qui s'intéresse à leurs problèmes, saisit leurs mentalités, se penche fraternellement sur leurs œuvres, comprend leurs expériences? C'est à eux qu'il importe de rappeler qu'il faut aller jusqu'au bout de la vérité et qu'à ce terme seul on trouve la liberté, mais aussi que les secrets du Royaume sont réservés aux pauvres et aux petits.

Charles Du Bos est, au sens éminent du mot, une âme catholique qui est allée à Dieu avec toutes les ressources de sa personnalité, à tous les moments de sa vie, dans tous les aspects de son expérience. C'est un écrivain catholique qui n'exclut personne de sa sympathie. S'il doit condamner — ce fut le cas pour André Gide — c'est dans le climat, après l'effort et avec toutes les délicatesses de la compréhension. Il veut révéler à des auteurs athées les dimensions spirituelles qu'ils ne soupçonnent pas et dégager de leurs œuvres une signification spirituelle dont ils n'ont pas conscience, mais qui est là, protestation de profondeurs refoulées. Apôtre de l'unité et de la fidélité, Charles Du Bos est le prophète, sur le plan littéraire, d'une réconciliation des hommes qui, tous, recherchent, dans leurs aspirations confuses et leurs postulations indistinctes, ce Dieu dont ils ne savent pas le nom, ce Dieu qui les recherche, même s'ils ne le recherchent pas..

PIERRE BLANCHARD.

Le Journal de Julien Green

Les réactions aux *Journaux* intimes sont bien différentes suivant les tempéraments, et elles le sont plus encore, je pense, suivant les différents âges de la vie. J'avoue que, bien qu'ayant tenu moi-même un *Journal* à différentes époques, je me suis trouvé longtemps en défiance devant ce genre littéraire, et je me suis surtout longtemps demandé si l'instinct qui vous pousse au *Journal* n'était pas morbide. A quoi bon vouloir ainsi retenir des bribes de ce qui n'est plus, ne peut plus être, ne doit plus être ?

Le Christ manifesté dans le souvenir.

Ma réaction a beaucoup changé, sans doute d'abord parce que j'ai vieilli, et que je suis maintenant de ceux qui savent que la plus grande part de leur existence, et vraisemblablement la plus décisive, est leur passé. Mais aussi une longue familiarité avec deux *Journaux* m'a fait revenir sur des craintes qui visaient, sans doute, ce que je risquais de faire moi-même quand je m'engageais dans la voie du *Journal* et de ses aveux facilement

ambigus. Ces deux *Journaux* sont celui de Newman et celui de Julien Green. Dans le premier, j'ai appris comment le *Journal* peut être un moyen de se libérer d'un passé douloureux, et par là d'y rendre fécond cela même qui y fut apparemment stérile. Le second me découvre de mieux en mieux la vérité d'une affirmation que Newman encore a faite dans un des plus impressionnants de ses sermons, et qui se lit en filigrane en d'innombrables pages de son œuvre, directement autobiographiques ou non. Et c'est que le contenu du passé, son contenu religieux en particulier, ne nous est peut-être totalement accessible que lorsqu'il est passé précisément. « Le Christ manifesté dans le souvenir » : c'est l'expérience des disciples d'Emmaüs, qui ne reconnaissent pas le Ressuscité lorsqu'il chemine avec eux, leur parle et les console. A la fraction du pain, il se révèle à eux, mais seulement pour disparaître. Alors ils se disent l'un à l'autre : « Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous lorsqu'il faisait route avec nous ? » Ils se le disent maintenant ; mais lorsqu'en fait il était là, ils n'en avaient pas conscience... Et la conclusion est saisissante : « Ils pensent, dit Newman, qu'ils regrettent le passé, mais c'est le futur qu'ils attendent. Ils ne voudraient pas être enfants de nouveau, mais ils voudraient être immortels... »

Le sens divin des signes.

Green, lui aussi, attache une importance, qui peut d'abord sembler étrange, aux impressions de l'enfance. Mais c'est que, lui aussi, il a découvert que ce que l'homme mûr peut faire de mieux, c'est probablement de dégager le sens divin des signes qu'il a reconnus au passage dans son enfance, qu'il ne peut plus voir maintenant, mais que, maintenant, il peut déchiffrer.

Plus généralement, et jusque dans ses notations qu'on croirait à première vue purement anecdotiques, le *Journal* de Green laisse toujours reposer le passé qu'il recueille, et même le passé immédiat. Il le décante, et, faisant retomber sa vase appesantie, il en dégage les précieuses gouttes du fluide d'or où le seul avenir qui compte est déjà là : celui de l'éternité.

Ceci était vrai de tous les tomes qui ont précédé *Le Bel*

aujourd'hui, et même de ceux où Dieu n'était pas nommé encore, sans pourtant jamais être absent. Mais ce dernier volume, à la fois parce que l'auteur a vieilli et parce qu'enfin il commence à oser s'avancer quelque peu hors de la pénombre où il se retenait encore, pour livrer explicitement un témoignage qu'il ne peut plus garder, — ce dernier volume ne se contente plus de le suggérer. Avec l'autorité quelque peu effrayante parfois de Lazare revenu du séjour des morts, il dit, en des mots si simples qu'on ne le remarque pas tout de suite, ce qu'il a vu, mais, les ayant lus jusqu'au bout sans y prendre garde, on est soudain saisi de ce qu'il vous ont imposé sans qu'on puisse plus l'écarter : c'est trop tard, il ne fallait pas le lire!

Les tristesses sérieuses.

Le péché tient une grande place dans ces pages. M. Claude Mauriac, qui est pourtant un des rares critiques doués de finesse et de sympathie que nous ayons, s'est un jour plaint assez comiquement de ce que Julien Green évoque, mais ne décrive pas les fautes dont il parle. Comme s'il s'agissait dans ce *Journal* de donner le film désolant de nos actes manqués, et non pas, selon le mot de saint Augustin, de retrouver ce fil mystérieux le long duquel Dieu nous guide à travers tout, et même justement nos fautes! Si l'on n'avait abusé déjà du mot de Léon Bloy sur la seule tristesse, qui est de ne pas être des saints, on pourrait dire que ce livre révèle avant tout que toutes les tristesses sérieuses, finalement, reviennent à celle-là; mais, en y revenant, elles s'y perdent, et la vraie sérénité s'atteint alors.

La Parole divine.

Car ce *Journal* n'est point de seule introspection. Le dialogue avec Dieu le domine, et, faut-il tout de suite ajouter, ce dialogue où Dieu a pris l'initiative par sa Parole.

La Parole divine, c'est, et de plus en plus, le centre, le foyer

d'où rayonnent ces ondes indéfiniment prolongées qui font que ce *Journal* résonne dans l'âme comme une conque où battrait sans fin une mer intérieure. C'est, me semble-t-il, un bon test du sérieux de ce retour à la Bible qu'on nous prône partout aujourd'hui que de le faire lire à un catholique. Combien peu, même de ceux qui donnent le plus dans la marotte biblique à la mode, avaient jamais réalisé que la Bible puisse être cela pour celui qui la lit. Green serait-il inconsciemment protestant à la lire ainsi ? Disons plus simplement qu'il n'est pas catholique à la manière dont on l'est trop souvent de nos jours, même quand on vous rebat les oreilles du « retour aux sources » et de tant d'autres belles choses *ejusdem farinae*. C'est-à-dire qu'il est un catholique pour qui la vie intérieure compte avant tout, et la Bible parce qu'elle est l'aliment de toute vie intérieure vraiment chrétienne.

Cet écrivain qui n'élève jamais la voix.

Comme c'est étrange! Il faut un laïc, un romancier, pour nous persuader doucement, sans grandes phrases, sans même jamais le dire, que c'est vraiment la religion qui devrait nous intéresser dans la religion. Même les prêtres, même les « religieux » professionnels (c'est le cas de le dire!) semblent tellement préoccupés de nous expliquer que la religion peut servir à tant de choses qu'on n'aurait pas cru pouvoir en sortir : la politique, la solution du problème social, un sens à donner aux techniques déboussolées, un sens également (et surtout des sens) au mariage, et quoi d'autre encore ? Qu'est-ce que c'est donc que cet homme, cet écrivain qui n'élève jamais la voix, ou qui ne le fait qu'en s'excusant d'un sourire, et qui vous redit à mi-voix les paroles divines les plus susceptibles de trancher au fond de nos moelles, en n'ayant même pas besoin d'ajouter : « Tu es cet homme-là! », car on l'a tout de suite compris à l'entendre ?

Les livres spirituels qu'on écrit aujourd'hui sont généralement faits plutôt pour être lus confortablement calé dans son fauteuil, pour préparer un cercle sur ceci, un carrefour sur cela... Ce

livre n'est pas, ne veut pas être un livre de spiritualité. On ne voit vraiment pas ce qu'on pourrait y trouver pour alimenter des parlotes à perte de vue sur la conversion du monde obtenue sans avoir à y porter l'Évangile... C'est simplement un homme qui essaie de voir clair dans son expérience, de voir le sens qu'y apporte la Parole divine : les choses qui faisaient de l'effet et qu'elle réduit à néant, et puis tout ce qu'elle tire du néant du péché, de la mort, de Satan, et ce qu'elle révèle qui se pressentait à peine dans l'enfance, dans la beauté déchirante de certains êtres, dans l'amour au-delà du désir, et puis même dans l'humour, la cocasserie irrésistible de la vie, de la vie qui prétend se prendre au sérieux en tournant le dos à Dieu...

*
* *

Que de livres nous produisons, religieux et pas religieux! Que restera-t-il de tout cela? Cette question que Green se pose souvent devant les rayons de sa bibliothèque, et, en la tournant à l'ironie, devant la pile de ses propres œuvres, on ne se la pose plus quand on a lu *Le Bel aujourd'hui*. Si, au XXI^e^ ou au XXX^e^ siècle, il y a des hommes qui soient curieux de lire ce que les hommes du XX^e^ siècle avaient à dire et qui puisse supporter d'être encore entendu après le lendemain ou le surlendemain, j'ai peur que le choix qui s'offrira à eux soit assez restreint. Ce livre pourrait bien ne plus trouver alors beaucoup de concurrents. J'en sais peu, en tout cas, qu'on lise aujourd'hui avec une aussi intime et immédiate conviction qu'on ne se lassera pas de les relire.

Louis Bouyer.

Le Bel aujourd'hui

(Extraits)

Duguet écrit ceci que je trouve beau : « Comme Dieu doit seul être écouté, il parle bas, et comme il lui plaît. Le moindre bruit étouffe sa voix » (Lettres, IX, p. 279).

Lecture de longs articles sur la catastrophe du *Titanic*. Cette catastrophe a toujours exercé sur moi un pouvoir de fascination extraordinaire. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être sommes-nous tous à bord du *Titanic* à partir du jour où nous venons au monde. Le monde est ce vaisseau qui coule. En vain, l'Église jette sur la mer ses canots : ils s'en vont à peu près vides. C'est qu'en effet, il fait encore si bon à bord, et la nuit et la mer sont si froides. L'orchestre joue encore et tout le monde sait que le *Titanic* ne peut couler. Les journaux l'ont dit à satiété. On a même eu l'insigne imprudence d'affirmer que Dieu lui-même ne pouvait couler le *Titanic*. Or, dans la nuit, il y a eu cet iceberg qui s'est glissé le long de la coque du navire géant. Il n'a fait qu'effleurer le navire et le navire coule, mais il y a eu dans la journée trois avertissements. On savait parfaitement qu'il y avait des icebergs dans les parages.

PASCAL a presque tout dit sur un aspect de Montaigne quand il a écrit : « Il inspire une nonchalance du salut. » De tous les reproches qu'on peut faire à cet homme que j'aime tant, voilà, selon moi, le plus grave. Il n'en reste pas moins vrai qu'il a fait les délices de saint François de Sales, qui le lisait avec d'autres yeux que les nôtres. On eût bien étonné M. de Genève en lui disant qu'un jour un de ses auteurs préférés serait à l'Index. Quoi qu'il en soit, c'est le propre d'une énorme partie de la littérature moderne d'inspirer cette nonchalance du salut.

LE message urgent, brûlant de l'Évangile est passé sous silence. On écrit comme s'il n'y avait jamais eu d'Évangile. L'Évangile ne parle pas dans les livres qu'on nous donne à lire, l'amour est muet. En littérature, tout ce qui ne porte pas à Dieu, détourne insensiblement de lui. Le grand scandale, c'est que la littérature pieuse détourne de Dieu avec plus de force que la littérature incroyante.

A propos de Benoît de Canfeld, il y a dans Bremond (*Histoire du sentiment religieux,* II, p. 159) une note critiquant le P. Poulain en ces termes : « Le Révérend Père se figure toujours que... pour Canfeld, il suffit d'attendre bouche bée les inspirations divines, comme si la volonté de Dieu ne nous était pas clairement et de cent façons notifiée presque à chacun de nos pas. » Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. A certains jours, je serais enclin à donner raison à Bremond, mais à d'autres, que d'incertitudes et comment pouvait-il trancher aussi vite? Si la volonté de Dieu était aussi claire pour nous tous (elle l'était peut-être pour Bremond), que de problèmes seraient résolus avant même qu'on eût le loisir de se les poser! Que fait-il des inspirations qui nous viennent de nous-mêmes et que nous attribuons à

Dieu quand cela nous convient (et vice-versa, hélas !). Que fait-il des inspirations qui nous viennent d'en-bas et qui prennent l'apparence d'inspirations divines ? (Comme d'en faire toujours un peu plus pour Dieu, de manière à engendrer une lassitude qui nous disposera au dégoût et nous mènera doucement au désespoir.) Nous ne savons que trop que l'ange des ténèbres sait se déguiser en ange de lumière. C'est alors, me dira-t-on, qu'intervient le bon directeur, oiseau rare.

BOSSUET cite ce mot de saint Augustin : « Dieu fait ce qu'il veut de ceux qui ne veulent pas faire ce qu'il veut. »

L'OCCIDENT n'a jamais produit un fondateur de religion. Il a reçu sa religion de l'Orient, et nous chrétiens comme les autres. C'est un fait que nous ne devons pas oublier. Nous sommes des Occidentaux devant une pensée orientale. De là le désarroi de certains d'entre nous.

PENDANT un sermon assez ennuyeux, je me suis ressouvenu du mot de Bloy : « Ils ont le toupet d'appeler ça la parole de Dieu. »

PRENDS ta croix et suis-moi, dit le Seigneur Dieu. Quelle croix ? Celle-là ? Non, j'en veux une autre. Non, pas la solitude, pas le froid, pas la fatigue, pas la maladie, pas la lutte perpétuelle contre la nature. Autre chose. Une belle croix. Quelque chose de décoratif et de pas trop lourd. Mais il n'y a pas de croix de ce genre. Peut-être au rayon des jouets...

(*Au sujet d'une version de la Bible établie par un seul traducteur.*) Il me semble que cette unité n'est pas souhaitable en ce qui concerne la Bible. Imaginons un livre fran-

çais dont le premier chapitre eût été écrit à l'époque de la cantilène de sainte Eulalie, un autre du temps de Jean de Meung, un autre de Villon, puis de Rabelais, de Voltaire, de Victor Hugo, de Proust, et tout ce livre traduit en anglais, par exemple, et unifié, uniformisé par un seul écrivain. C'est un peu ce qui se produit quand on donne une nouvelle version de la Bible. Joyce, qui écrivit *Ulysses* en variant le style de toutes les parties, eût bien compris ce que je veux dire. J'ai souvent songé à une Bible idéale, traduite en français par de grands écrivains qui se fussent partagé la tâche selon leurs aptitudes et le caractère particulier de leur génie. Claudel eût traduit les livres poétiques, Léon Bloy les prophètes, etc.

DANS *L'Histoire ecclésiastique* de Bède le Vénérable, il y a l'histoire d'un savant de race écossaise qui partageait son temps entre l'étude des livres saints et le vice. L'homme peut très bien en arriver là et se leurrer lui-même jusqu'à la fin. L'histoire est curieuse.

HIER soir, j'ai ouvert les gros volumes du chanoine Ribet sur la mystique. Il a l'honnêteté de nous apprendre, dès les premières pages, qu'il n'a jamais connu aucun des états mystiques qu'il va décrire. En somme, il se propose d'écrire un livre sur la Chine, où il n'a jamais mis les pieds, d'après les ouvrages qu'on a écrits sur ce pays. J'aime mieux reprendre sainte Thérèse qui, elle, a fait le voyage.

ON perd tout en perdant la grâce. J'ai entendu dire cela bien des fois, mais il est curieux de constater qu'un seul péché *désenchante* tout le monde spirituel et rend toute sa force au monde charnel. L'affreux chaos se *réorganise* immédiatement. Comment cela se fait-il ? Je n'en sais rien, mais il devient impossible de comprendre le livre qu'on goûtait la

veille, je ne veux pas dire qu'il soit impossible de le comprendre avec la tête, avec la raison, mais avec le cœur, avec l'âme, si l'on veut, cela ne se peut plus. Il y a un voile sur la page. Le livre est le même, l'âme du lecteur s'est obscurcie. Tout à coup, c'est le monde des sens qui a raison d'une manière indiscutable. Il faut céder à tous ses désirs, s'amuser le plus possible, posséder toutes sortes de choses. C'est la redoutable brèche par laquelle passe le démon, mais il suffit d'un seul acte de contrition pour que la triste fantasmagorie s'évanouisse et que revienne la merveilleuse présence de l'invisible. L'homme qui n'a pas éprouvé ces choses ne connaît pas un des plus grands bonheurs de ce monde.

Le monde dit que le Christ a été indulgent aux fautes charnelles parce qu'il a pardonné à la femme adultère, mais on oublie qu'il l'a renvoyée en lui disant : « Ne pèche plus. »

Je tourne le bouton de ma radio et j'entends une voix un peu canaille qui chante : « Avec celui qu'on aime, on irait n'importe où... » On accuse les mystiques de parler charnellement de l'amour divin. La faute en est à la pauvreté du langage humain, mais il est remarquable que la plus banale des ritournelles populaires décrit souvent des états mystiques sans qu'il y ait grand-chose à changer aux paroles, si triviales qu'elles nous paraissent. On n'a pas un cœur à l'usage des humains et un autre à l'usage de Dieu. C'est même là qu'est le drame.

LA PAROLE DE DIEU
à la messe radiodiffusée

Les exigences de la parole de Dieu sont peut-être trop absentes de nos examens de conscience, que nous soyons auditeurs ou prédicateurs. Ces pages nous rappellent qu'il n'y a aucune dispense à attendre d'un moyen technique mis en œuvre. Au contraire, les contraintes de temps et d'auditoire sont bénéfiques dans la mesure où elles s'ajoutent aux lois de toute prédication et obligent encore davantage à être « comme des enfants ». Finalement pour le prêcheur une question prévaut sur toute autre : A-t-il rejoint ce que le Christ attendait de lui ? S'est-il d'abord appuyé sur la prière du Christ : « Je prie... pour ceux-là aussi qui grâce à leur parole croiront en moi » Jn 17, 20.

Les débuts : Que devient l'atmosphère de silence ?

« Je me demande, écrivait le cardinal Verdier dans une lettre sur les devoirs des catholiques à l'égard du cinéma et de la radio, ce que devient avec toutes ces influences l'atmosphère de silence et de recueillement paisible du foyer familial. L'étude attentive, la lecture posée, les convictions chrétiennes, la culture profonde et réfléchie seront-elles désormais possibles ? Qu'on prenne garde. Les intérêts suprêmes de la famille, de la cité et de l'humanité sont en jeu. » Si j'ai bon souvenir, Mgr Gerlier avait posé comme condition que l'émission religieuse serait précédée et suivie de dix minutes de silence...

L'intrusion brutale de la musique la plus vaine et de ce flux de propos deux fois volages chez les amateurs de T.S.F. qui « cherchaient des postes » dans une ratatouille de bruits avait de quoi, certes, jeter l'alarme parmi les

autorités religieuses préposées à la garde des valeurs chrétiennes.

Comment devrait se solder un bilan, d'ailleurs aléatoire, de cette aventure ? Les quelque dix à douze millions de postes récepteurs français comptent une richesse culturelle certainement plus grande que ceux de tel pays plus saturé que le nôtre par la radiophonie. L'usage qui en est fait est d'ailleurs une autre affaire. Quoi qu'il en soit de cet obscur problème, dès le début il fut évident que l'Église ne pouvait laisser cette redoutable et merveilleuse invention à l'écart de ses moyens d'action apostolique.

La Semaine Religieuse de Paris du 8 janvier 1927 annonçait en ces termes l'événement :

« Nous inaugurons aujourd'hui, grâce aux préoccupations apostoliques de Son Éminence, une rubrique nouvelle, et nous sommes heureux de reproduire le premier sermon du R. P. Lhande, radiodiffusé par Radio-Paris le dimanche 2 janvier, à 12 h 1/4. C'est là un genre d'éloquence nouveau, et peu facile à manier, en raison de l'auditoire extrêmement varié aux besoins duquel il faut savoir adapter sa parole. Aussi le choix du premier prédicateur de cette nouvelle *station* était-il particulièrement délicat. On verra, par ce premier sermon — que, pour la nouveauté du fait, nous reproduisons intégralement — combien le choix de Son Éminence a été heureux, etc. » Il y aurait le dimanche suivant un sermon sur l'Épiphanie, ensuite le panégyrique de sainte Geneviève, patronne de Paris. On annonçait d'autres voix, celles du P. Gillet, O. P., du P. Dieux, de l'Oratoire, « une allocution en forme de carême pour les dimanches de cette période liturgique[1] ».

En attendant, on inaugurait les sermons par des vœux de nouvel an exprimés dans une effusion chaleureuse qui devait gagner au P. Lhande la sympathie d'un immense auditoire. Dès ces premières paroles le thème qui devait faire l'objet principal de la sollicitude de l'apôtre était abordé : « Vous souffrez...; vous ne me cacherez pas vos plaies, vous dont j'ai touché du doigt la détresse et écouté les colères, en parcourant, avec un mélange d'amour et d'horreur, ce séjour de fureur et d'angoisse qu'est la zone noire de la banlieue parisienne. Et vous m'entendez, je le sais — car j'ai vu sur vos lotissements perdus, à Genevilliers, à Stains, à Pierrefitte, à Blanc-Mesnil, à Villepinte, à Drancy, à Bobigny, au Plateau d'Avron, à Neuilly-Plaisance, à Savigny, à Athis-Mons, à Juvisy, aux abords encore des grandes villes de France (Bordeaux, Toulouse, Lyon, Le Havre, et j'en passe), j'ai vu, sur vos baraquements et vos bicoques, les rustiques antennes de T.S.F. qui portent dans vos pau-

1. Pour la vérité et pour la petite histoire, il convient de rappeler que le poste émetteur de Radio-Toulouse a précédé Paris en transmettant les sermons prêchés à la cathédrale. Depuis longtemps Daventry diffusait des sermons et des offices protestants le dimanche soir.

vres foyers les musiques berceuses du beau Paris, mais aussi, en ce moment, ma parole sincère, ma parole de toute l'âme! »

Voilà le ton. Nous avons tous plus ou moins parlé de la sorte, avec moins de bonheur. On encadrait généralement la « causerie » d'un peu de musique de conserve et cela composait l'émission religieuse de la semaine.

Tel pays voisin n'a pas abandonné cette formule qui n'est évidemment pas dénuée d'intérêt. La solution qui devait prévaloir sur les ondes françaises est d'une autre nature et répond très précisément à ce qu'on a appelé, dès les premiers temps de l'Église, du nom grec d'homélie qui est une conversation. Il s'agit d'un entretien familier que le prêtre, au cours de la liturgie eucharistique, adresse aux fidèles, pour les instruire de leur religion et les aider à participer aux saints mystères. Cette allocution trouve son point de départ le plus normal dans l'évangile du jour ou quelque texte biblique que présente la liturgie.

Après de longues années, l'homélie...

Il peut sembler paradoxal qu'on en soit revenu à ce genre d'éloquence sacrée pour apporter la Parole de Dieu à l'auditoire le plus mêlé et le moins confessionnel du monde. Aussi bien, n'est-ce pas du premier coup, mais après de longues années de discours, de conférences, de causeries et de causettes, qu'il fut évident que ce qu'attendait de nous le public indistinct de la radio, c'était tout simplement l'homélie.

La légitimité et l'intérêt d'autres manifestations religieuses dans les programmes de radio n'est pas en cause. L'on n'a plus à souligner l'importance des radio-messages pontificaux qui se sont succédé à l'occasion de Pâques et de Noël notamment, depuis que le pape Pie XI inaugurait Radio-Vatican, le 12 février 1931 à 16 h 49, par ces mots qui prenaient, de la part du Père commun des fidèles, une singulière gravité : « Nous nous adressons pour la première fois à tous les hommes... » Du P. Sanson au P. Carré, les conférences de Notre-Dame ne sont plus réservées à l'auditoire restreint d'une cathédrale, mais distribuées aux foyers les plus humbles et les plus lointains. Ceux qui ont entendu le P. Roguet raconter la Bible aux enfants, il y a plus de vingt ans, n'ont pas oublié que ces petits chefs-d'œuvre de mise en ondes captivaient aussi l'attention des grandes personnes. J'ai interrompu la rédaction de ces notes pour écouter le P. Liégé traiter d'un problème de la foi, entre un bulletin hippique et l'évocation des fantômes de l'Opéra que dissipera aussitôt « ma cuisinière et ses chansons ». Ce soir, sur la même antenne, on ouvrira une porte sur des questions de conscience et pour un débat sur la crise des voca-

tions religieuses. Ces émissions, et d'autres que j'oublie ou qui seront créées pour que la culture chrétienne rayonne aussi dans l'éther encombré de musiques idiotes, des reportages absurdes de ces demi-dieux de la route et du stade qui jouent des muscles sous les regards fascinés des plus grands troupeaux humains qu'on puisse réunir, d'un journal qui interprète les faits en fonction de la propagande du moment, ont leur place et leur rôle : elles sont d'une autre essence que celle de l'homélie à la messe radiodiffusée.

... *partie intégrante de la messe.*

La prédication n'est pas un intermède dans la liturgie eucharistique : elle en est une partie intégrante. Le poste émetteur d'un pays voisin, d'ailleurs d'expression française, qui retransmettait nos messes radiodiffusées en les amputant du sermon qu'on remplaçait par de la musique enregistrée, n'offensait pas seulement le savoir-vivre, il mutilait l'office divin.

Au reste, après avoir annoncé qu'on allait élever la voix au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, il est impossible de sortir d'une certaine zone baignée par la lumière évangélique et de se comporter comme un dialecticien habile qui veut forcer l'assentiment, un causeur brillant, satisfait quand il a charmé.

En cela, le sermon radiodiffusé ne se distingue pas de la prédication la plus courante, et l'expérience dont nous avons à rendre compte vaut pour la Parole de Dieu en général, que le prédicateur a mission de distribuer. Les conditions de la radio ont pu mettre dans une plus grande lumière les exigences d'une telle parole qui est à la fois la plus éminemment personnelle par le caractère de témoignage vécu qu'elle implique, et la plus impersonnelle par la vérité objective qu'elle propose au nom de l'Église. En fait, l'expérience du sermon de la messe radiodiffusée n'a fait que rappeler les prédicateurs à des devoirs qu'on avait trop souvent perdus de vue.

Les exigences de la parole.

On a cherché les causes du discrédit dans lequel est tombée une certaine forme prétendue classique de la prédication. On a cru pouvoir l'attribuer à la crise générale de l'éloquence, à l'inculture du jeune clergé, à un manque de formation dans le maniement du verbe... Et si elle était due avant tout à l'infidélité

des prédicateurs à leur mission propre!

Lorsqu'il préconisait naguère les messes sans sermon de sa chapelle bénédictine, M. François Mauriac ne faisait peut-être que dénoncer l'abus de ces exercices vocaux où il est question, entre l'évangile et le *Credo,* de quêtes, de colonies de vacances, du toit de la salle d'œuvres, de films, de moralité publique, du devoir de voter à l'occasion, de tout sauf de l'essentiel qui est l'amour de Dieu pour les hommes. Il nous avait rappelés à notre mission dans des termes si vifs qu'ils n'avaient pas été sans nous indisposer. Et pourtant... Il est vrai que l'illustre patient faisait nommément une exception pour le prédicateur de la messe radiodiffusée.

J'ai suivi de bout en bout une station de carême prêchée dans une église par un orateur de renom, au cours d'une messe dominicale du matin, sans qu'il ait été question une seule fois de Dieu, du Christ, de l'évangile, des sacrements. On voyait chaque semaine monter vers le ciel, en quarante-cinq minutes, un édifice cérébral, vertigineux, fait de poutrelles rigides, de boulons et de ciment. Pas un sourire, pas une détente, nul fait humain ayant gardé quelque saveur de la terre, rien qu'une construction hautaine et vide, quelque chose de calciné, impropre à aucun usage. Le couronnement de cette architecture verbale effrayante fut même demandée à Gheorghiu, dont la « Vingt-cinquième heure » venait de sonner un glas étrangement fêlé.

Il faut convenir que ce travers est le moins à craindre en prédication chrétienne et que l'excès contraire d'une parole aux contours mal définis, diluée dans un excipient douceâtre pour estomacs débiles est le plus répandu.

Des procédés variés mais toujours efficaces s'offrent aux prédicateurs pour énerver la parole de Dieu.

La véhémence ou le ronron.

L'un de ceux qui sont pratiqués sur une large échelle fait appel à l'irascible. Un homme de naturel placide s'installe d'emblée dans le ton courroucé dès qu'il doit annoncer que le Seigneur est bon. Cette véhémence artificielle, que personne ne confond avec la force, ne troublera aucune conscience. On se dit : « Ça se passera; tout à l'heure il redeviendra gentil. » En vérité, on ne se dit rien; on subit. Mais l'auditeur en pantoufles ne subit jamais longtemps : après le premier bâillement il cherche ailleurs.

La mélopée a ses adeptes. Ils s'en tiennent à une musiquette qui recommence à chaque phrase, comme les petits moulins sonores que tournaient les bébés d'antan, geignarde et toujours somnifère. Nous avons connu des ministres qui pratiquaient la ritournelle au microphone avec tant d'applica-

tion qu'il était impossible, quand ils avaient fini, de retrouver le chemin qu'ils étaient censés avoir parcouru, car je suppose qu'ils n'avaient pas tourné en rond, tellement les traces étaient bien effacées. L'inconvénient, en l'occurrence, est sans gravité. Quand il s'agit d'un message de la bonne nouvelle, ce ronron généralement conjugué de maniérisme, est un anesthésique souverain. Rien de tel pour désamorcer l'évangile. (Ce mot est à prendre dans le sens des artificiers quand ils réduisent à l'état de vieille ferraille les bombes qui n'ont pas éclaté.)

Cette mollesse et cette fadeur, qui ne manquent pas d'engendrer l'ennui et la torpeur quand elles tombent en nappes ouatées sur une assemblée résignée de ces fidèles dont parle Pascal, qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres, obtiennent à la radio un effet radical dont sont préservés les prédicateurs qui tiennent leur auditoire par des moyens étrangers à la parole : l'auditeur a toujours la faculté de tourner le bouton et de passer à un autre poste distributeur d'une nourriture spirituelle comestible qui n'ait pas le goût de pharmacie.

Il est certain que si tout prédicateur était menacé de voir son auditoire se dissoudre dès que son intérêt se relâche, il apporterait un peu plus de soin à le retenir.

Pour le « grand public » ?

Les pionniers ont d'abord cru qu'il suffirait, pour parer à cette catastrophe, de se cantonner dans des sujets réputés « grand public ». Ils faisaient toutes leurs incursions à travers l'immense domaine de la souffrance des hommes, et tout particulièrement de celle qui est la plus spectaculaire. Ils émaillaient leurs évocations de faits concrets, autant que possible ceux qui font la fortune de la presse à grand tirage. Ces sujets sont compris, certes, dans le cercle des préoccupations apostoliques, et il y a assez de malades et d'éclopés dans l'évangile pour que le porte-parole du Christ entraîne son auditoire parmi les sans-logis, les aveugles, les sourds-muets, les déshérités de ce monde et les victimes d'une société sans entrailles. Il semble que nous n'avons pas failli à cette mission! Nous sommes d'autant plus libre d'affirmer que tout n'est pas dit avec l'inépuisable morale individuelle, conjugale, familiale et sociale. Ces problèmes seront toujours l'objet direct de la prédication chrétienne, mais nous ne risquons pas d'être injuste en affirmant qu'ils l'ont été trop exclusivement. Sous couleur d'être « pratique », on a soigné trop souvent des maladies de peau sans s'aviser que le plus urgent serait d'aller au cœur. Non, nous ne sommes plus tellement convaincu que ce qui manque aux hommes de notre temps, ce soit d'abord des remèdes à ses plaies

morales. Il serait temps de l'exposer au rayonnement profond de la Vérité, celle dont il est question au prologue de saint Jean comme d'une personne. Cela passe pour être plus difficile, mais il n'est pas dit, contre les apparences et les préjugés, que le secours qu'on attend de l'homme de Dieu n'est pas mieux assuré par cette prédication apparemment désintéressée que par les efforts pour exercer une pression sur la volonté. Il y a des actes d'égoïsme et des capitulations qui deviendraient plus difficiles si des fenêtres étaient ouvertes sur un horizon moins étroit que celui qui est borné par un certain moralisme...

En tout cas, l'évolution de la prédication radiodiffusée a suivi la courbe dont nous venons de marquer le point de départ et l'aboutissement : les considérations morales ne sont le plus souvent qu'un corollaire de ce qui nous a été révélé de Dieu et de sa communication aux hommes.

Douze à treize minutes.

Nul doute que les rigueurs et les impératifs de la radiophonie ont été pour beaucoup dans cette rectification.

Le programme strictement chronométré imposait déjà une discipline et des renoncements qui ont reçu leur récompense.

Quand on ne dispose que de douze à treize minutes, il n'est guère permis de s'adonner à ces démonstrations d'autant plus triomphantes qu'elles pourfendent des adversaires absents ou réduits au mutisme.

Osons l'avouer, on s'est trop adonné dans les monologues de la chaire chrétienne, à une apologétique qui est surtout valable du dedans, pour des esprits convaincus d'avance, ou bien qui considèrent déjà l'objection comme une atteinte à l'intégrité de la foi, heureux quand on n'a pas étayé par des béquilles fragiles une vérité qui se tenait pourtant d'elle-même. Nous ne voyons pas que le Christ se soit attardé à prouver, à se justifier, sinon en affirmant et en posant des actes.

Quand on a reçu de l'Église une telle vérité, on devrait toujours prendre garde de ne point la desservir par de médiocres arguments et, plus encore, d'être pénétré de cette conviction que les meilleures raisons sont toujours inférieures à la densité surnaturelle de la vérité salutaire. Ce qui compte, c'est avant tout et essentiellement l'expression honnête de la Parole de Dieu, et cela n'exige pas tant de mots ni de détours. Le prédicateur doit proposer un aliment spirituel sans faire passer les convives à la cuisine et à l'arrière-cuisine, parmi les épluchures et les odeurs de marmite.

Le prédicateur qui n'a pas le temps de faire court s'épargne la disgrâce de tomber sous le coup du mot cruel de Montesquieu : « Ce qui manque aux orateurs en profondeur, ils vous le donnent en longueur. » Il arrive rarement que les auditeurs se plaignent de

la brièveté du discours. Si d'aventure on les a laissés sur leur faim au lieu de les avoir appesantis par une nourriture trop lourde, quelques-uns essaieront peut-être de ruminer ce qui leur a été proposé.

Il pourrait sembler paradoxal de trouver, dans les exigences restrictives de la parole radiodiffusée, des ressources inespérées si l'on ne savait que l'art, comme l'amour et la liberté, vit de contraintes.

L'auditoire.

L'une des conquêtes les plus certaines de cette prédication vient justement des conditions qui paraissaient en faire un problème de quadrature. Je veux parler de l'auditoire le plus vaste et le moins homogène auquel un homme ait à s'adresser.

Il est hasardeux d'avancer des chiffres. L'on sait du moins qu'il y a en France onze millions de postes récepteurs déclarés. On multiplie généralement par trois ou quatre le nombre moyen d'auditeurs que groupe le poste familial. Combien de personnes se branchent-elles en général sur les ondes de la messe radiodiffusée ?

Les réactions qui nous viennent par la voie de la poste sont heureusement sans proportion avec le nombre des individus à l'écoute. Ce n'est pas chez nous qu'un prédicateur pourrait annoncer, comme l'un de nous l'a entendu de Mgr Sheen à New York : « La semaine qui vient de s'écouler m'a valu 140.000 lettres. » Vingt-sept antennes ont distribué naguère les sermons du P. Coughlin, curé du sanctuaire de la Petite Fleur, une église du quartier populaire à Detroit. Une centaine de secrétaires furent bientôt nécessaires pour dépouiller un monstrueux courrier qui afflua de tout le pays, *from coast to coast*. Nous sommes de bien pauvres gens auprès de ces athlètes. Il est vrai que le jour où l'émission religieuse a été menacée, les lettres qui sont arrivées ont rempli je ne sais plus combien de sacs à pommes de terre. Ce fait exceptionnel ne rend pas compte, heureusement, des échanges épistolaires. Cette réserve doit signifier que nous avons affaire à un auditoire moins infantile que celui du pays de Billy Graham.

Les sondages de l'opinion qui ont été effectués jusqu'ici n'offrent pas de garantie bien sérieuse. J'ai entendu avancer le nombre d'un million comme un minimum qui doit être considéré comme largement dépassé. Si l'on s'en tient à cette estimation et si l'on envisage d'autre part le cas d'un prédicateur qui s'adresserait chaque dimanche à cinq cents personnes en moyenne du haut d'une chaire, un simple calcul montre qu'il devrait annoncer la bonne nouvelle pendant une quarantaine d'années pour atteindre un public égal à celui d'une seule émission!

Le présentateur de *Britannicus* à la télévision, qui est actuelle-

ment dix fois moins répandue que la radiophonie, alors que l'intérêt qu'une tragédie éveille dans la masse n'est pas évident, pouvait néanmoins affirmer non sans raison que la pièce de Racine allait avoir plus de spectateurs qu'elle n'en avait eu depuis le jour de sa création en 1669.

Quarante années de prédication dominicale d'un seul coup n'est pas plus invraisemblable! Il convient — est-il besoin de le notifier ? — de prendre cela *cum grano salis* et de ne retenir de ces considérants que les ondes de la radio ont mis à la disposition du prédicateur un instrument de diffusion dont nos pères, et nous-mêmes il n'y a pas si longtemps, aurions été incapables de rêver.

S'il y a lieu de s'en féliciter, ce n'est que pour prendre aussitôt conscience des graves obligations qui s'ensuivent.

Le P. Sertillanges, dont les préoccupations apostoliques affleurent à travers son ouvrage de l'*Orateur chrétien,* me confiait un jour qu'il n'avait jamais élevé la voix du haut d'une chaire sans avoir eu une intention et une parole à l'adresse de l'incroyant hypothétique qui aurait pu se trouver parmi son auditoire.

Dans la prédication qui rappelle aux exigences de sa charge l'apôtre de la radio, il est impossible d'oublier que l'auditeur en quête de ce qui lui manque, et qu'il ne s'exprime peut-être pas, est à l'écoute, et qu'il est légion.

Bien entendu, des confidences isolées ne nous permettent plus d'en douter. Une expérience bien involontaire qui a déchiré un jour un coin de rideau qui nous cache cette foule souvent inconsciente, *quam dinumerare nemo poterat,* est trop significative pour n'être pas rapportée ici. J'avais cité, sans indiquer la provenance, un beau texte paru au cours de la semaine écoulée dans une feuille bien connue pour son anticléricalisme. Il m'est revenu de bonne source que la rédaction du journal avait été assaillie par une pluie de lettres et d'appels téléphoniques dont le thème le plus général était : « Moi, je n'écoute pas les curés, mais un voisin m'a dit... » Comme s'il n'avait pas été nécessaire de suivre l'émission inavouable pour découvrir le rapport avec l'article cité!

Ils sont là, ces incroyants plus chers que les autres, comme autant de Nicodème anxieux et secrètement honteux d'eux-mêmes, et il n'est pas question de les dénoncer ni même de les prendre ouvertement à partie : il suffit bien de leur donner le témoignage de la foi qui rend libre.

Où sont-ils ceux qui ne balbutient pas ?

Le plus ardu est de parler la langue universelle qui est entendue des gens simples et des plus exigeants. Mais où sont-ils ceux qui ne balbutient pas quand il s'agit de Dieu et de la vie surnaturelle ? C'est la vérité, bien plus que les hommes, qui est exi-

geante. Le problème serait plutôt de savoir comment parler de ces choses trop simples au premier venu qui se fait de la condition chrétienne les idées les plus absurdes.

Il faut bien, dussé-je le contrister, nommer celui qui n'a pas tant philosophé sur l'art de parler du Bon Dieu à la messe radiodiffusée, mais sans lequel ces propos, en supposant qu'ils aient été possibles, resteraient deux fois en l'air. Je suis d'autant plus certain de ne pas céder à un sentiment d'amitié qui n'a rien à faire en l'occurrence que l'expression est d'un autre, en écrivant ici que le P. Avril a créé un style de prédication radiodiffusée dont il est impossible de ne pas tenir compte. On entend bien qu'il ne s'agit pas d'un modèle qu'on devrait imiter et répéter, mais de traits qui sont désormais acquis. Au fond, tout peut se dire : il n'y a plus de sujets sublimes et inaccessibles. Du moins devant le mystère ineffable nous sommes tous des enfants, et c'est ce langage-là qui seul convient. A un certain niveau, on n'a plus besoin de la technique, des auteurs et des cadres tout faits. Le secours de l'anecdote et des morceaux de bravoure devient lui-même dérisoire. Il suffit de dire, avec la langue de tout le monde, les choses comme on les sait, comme on les sent.

Une parole utile : je la sens au mal qu'elle me fait.

Qu'on n'imagine surtout pas que cette voie est celle de la facilité. La prédication — qu'elle soit ou non radiodiffusée — vaut ce qu'elle a coûté et là-dessus le plus fruste des auditeurs ne saurait se méprendre. Je ne parle pas seulement d'une culture religieuse réelle. « Il faut savoir aujourd'hui très peu de chose pour bien prêcher. » On voudra bien prendre cette parole de La Bruyère dans un sens ironique. Mais la moitié du chemin — non la plus épineuse — est seulement faite lorsque la science de Dieu (son nom propre est : théologie) a été emmagasinée et assimilée. « Lorsque le Seigneur tire de moi, par hasard, une parole utile aux âmes, disait le curé de Torcy, je la sens au mal qu'elle me fait. »

Inutile de feindre la douleur, quitte à se duper soi-même au moment où l'on pousse le cri, selon une prédication dont nous avons entendu les derniers ténors, et qui est aujourd'hui révolue, ou peu s'en faut. Il y eut un public friand pour cette forme d'éloquence dont il nous est impossible de regretter la disparition. Je crains, quand ils déplorent la crise de l'éloquence sacrée, que d'aucuns aient gardé la nostalgie de cette parole qui créait je ne sais quel lourd climat où les orages éclataient, pour laisser entrevoir, dans un ciel devenu brusquement serein, les étoiles sur lesquelles on pouvait compter. Car ces sermons de grande envolée, comme les bons romans, sinon comme la vie, finissaient toujours bien.

Que restait-il de cette tension intérieure, quand la magie n'opérait plus ? Le pauvre auditeur qui avait pu se croire « enlevé à soi-même, ce qui est la fin de l'éloquence et surtout de l'éloquence de la chaire »[2] se retrouvait gros Jean comme devant. Il faut bien reconnaître qu'un tel programme, dont on pressent les écueils, a trouvé des prolongements jusqu'à la naissance de la radiodiffusion.

Pour en avoir gardé un souvenir assez net, nous ne partageons guère à cet égard les regrets et les espoirs de M. Jean Guitton constatant que la race de Jaurès, Sangnier et Briand est éteinte aussi bien dans la chaire qu'à la tribune du Parlement : « La radio mécanise la parole en la fixant, en la transmettant comme si c'était une marchandise. La télévision va mécaniser les gestes et le visage. [Oui quand elle est ratée.] Les grands Carêmes sont révolus. Et même dans le domaine de l'éloquence sacrée, les gens préfèrent au sermon de jadis, trop solennel, ce que les Grecs appelaient l'homélie et qui est l'art de causer devant les hommes. Mais on ne me fera pas croire que le temps de la vraie Parole soit fini. La communication du cœur de l'homme à une multitude, cette pâture que donne d'elle-même une grande pensée, non, cela ne peut pas cesser. Si nous sommes en apparence défiants vis-à-vis de « l'éloquence », c'est que notre époque n'a pas encore trouvé son orateur. Qu'il reparaisse à l'Assemblée ou à la Cathédrale, et l'on verra ce que c'est que la Parole. » C'est à peu près le langage d'un monarchiste qui appellerait de ses vœux l'avènement d'un nouveau Louis XIV. Dieu nous en préserve.

La prédication radiodiffusée n'est qu'un épisode de la prédication en général. Comme celle-ci, elle a reçu l'empreinte du temps qui est l'œuvre de quelques grands bouleversements bien connus de la société et de mille impondérables. Dans quelle mesure a-t-elle influencé elle-même l'évolution de la parole en pastorale chrétienne ? C'est impossible à déterminer, mais on m'assurait récemment, dans un séminaire d'où la messe avait été radiodiffusée, que le fait n'était pas douteux.

Quoi qu'il en soit, l'éloquence à qui l'on a tordu le cou — ou qui est morte de ses propres excès — n'aurait pas résisté à l'épreuve soutenue de la radiodiffusion qui ne mécanise pas nécessairement la parole et ne la traite pas comme une marchandise. Devant son poste récepteur, bien défendu par le décor familier de son intérieur, parmi les objets qu'on dit vulgaires parce qu'ils sont ordonnés à la vie quotidienne telle qu'elle est, l'auditeur distingue avec un sûr instinct l'orateur survolté du témoin qui parle de ce dont il vit, celui qui s'arrache les mots du ventre de l'autre qui les retire de la poche de son pardessus. On ne le convainc pas plus sans y mettre le prix par des pro-

2. C'est la définition proposée à un jeune prédicateur par l'abbé Bautain, *Le chrétien de nos jours* (Lettres spirituelles), Hachette, 1862, t. II, p. 48.

clés artificiels qu'on ne déroute un graphologue en contrefaisant son écriture.

Si déplaisant qu'il soit de prendre un point de comparaison au théâtre, rien n'éclaire mieux la petite chose toute simple et capitale qu'il faut comprendre. Dès la première — ou la seconde! — réplique, on sait si le personnage est là, présent, ou si l'acteur lui est extérieur.

Il faudrait aller plus loin et demander aux « Regards neufs sur la télévision » de M. Étienne Lalou des mots si justes, pour le théâtre au petit écran, qu'on en trouverait difficilement de plus heureux pour définir les conditions de la prédication radiodiffusée. Cet auteur, qui n'est pas un théoricien et qui sait ce dont il parle pour le réussir lui-même assez bien dans le reportage scénique, préconise « un certain ton d'intimité, de naturel, de vérité auquel la souplesse de la réalisation prend part autant que la simplicité des dialogues, mais dont l'élément prépondérant est l'accent ». Nous lisons encore que pour jouer juste il ne suffit pas de ne pas jouer faux, « il est nécessaire de jouer *en dessous*, de *jouer intérieur*, de ne jamais chercher à passer une rampe que les conditions du spectacle ont supprimée ».

La transposition de cette règle d'or à la prédication radiodiffusée — voire à celle qui ne l'est point puisque les églises sonorisées dispensent d'enfler la voix — est si obvie que chacun l'a déjà fait spontanément. Nous sommes aux antipodes de l'éloquence sucrée, dont on pleure la mort en attendant la résurrection, comme si le monde moderne n'avait pas assez de moyens pour leurrer le peuple!

Il ne reste plus qu'à dissocier les deux expériences pour laisser à la parole de Dieu sa souveraine liberté qui transcende l'art lui-même. Le grand comédien qui lit impeccablement l'homélie numéro 20 de saint Jean Chrysostome sur l'amour conjugal nous instruit, nous émeut, mais ne communique tout de même pas l'essentiel. Un prêtre n'en dirait d'ailleurs pas davantage, et probablement beaucoup moins. En définitive, saint Jean Chrysostome était le seul à pouvoir dire comme il faut le texte qu'on a gravé dans le beau disque auquel je fais allusion, fût-il réchauffé par la meilleure musique.

Un entretien avec quelqu'un.

Nous touchons au caractère personnel qui est aussi le plus mystérieux de cette affaire. Il n'est facile, du moins, de répondre, pour finir, à une question que nous rencontrons souvent. L'on imagine, en effet, qu'il faut à la radio un grand effort pour parler à des gens qui ne sont pas sous nos yeux. Nous serions dans un cas plus déplorable encore que le conférencier qui devrait pourtant vre en harangue dans une salle plongée dans l'obscurité.

Un signe qu'il n'en est rien, c'est la différence radicale qu'il y a de parler en direct ou d'enregistrer dans un studio une parole qui sera débitée plus tard. Aucune partie de nos messes radiodiffusées n'est retransmise en différé. Quoique rien ne pourrait déceler ce truchement, il semble qu'il y aurait un subterfuge. Néanmoins, en d'autres circonstances, il nous a été donné de parler souvent pour l'enregistrement sans arriver à nous départir d'un sentiment de fiction qui est absent le dimanche matin. Tous ceux qui ont la même expérience rendraient sans doute le même témoignage.

Un autre symptôme vient de ce que l'auditoire réel immédiat n'est d'aucun secours. Il serait même gênant du fait qu'on n'arrive pas toujours à avoir le cœur de le sacrifier, de sorte qu'en élevant le ton à son intention on perd le bénéfice de la confidence réservée à l'auditeur invisible.

Aux premiers temps de la radiophonie on parlait parfois de « téléphonie sans fil ». C'est cela : un entretien avec quelqu'un qui est vivant, que l'on connaît, que l'on aime, voilà ce qu'est cette prédication. On ne parle pas à cent mille personnes, ou à dix fois cent mille personnes, mais cent mille ou un million de fois à une personne. Un journal qui menait une enquête sur la prédication recueillait ce grief partagé par beaucoup : « Trop de prédicateurs ne s'adressent à personne. » La radio nous a permis de ne plus parler à un groupe, c'est-à-dire à personne, mais personnellement à chacun.

★

J'en ai peut-être trop dit. Mais j'ai l'impression de n'avoir encore rien livré en m'efforçant de dire les choses comme elles se passent. En vérité, on fait comme on peut et le dernier mot de tout cela pourrait bien être dans ce que Chesterton écrivait des premiers compagnons de François d'Assise : « Les Frères ne cessaient de parcourir grands chemins et sentiers de traverse, s'efforçant de *rendre l'aventure spirituelle inévitable pour tout homme* que rencontrait l'un d'eux. » Si nous pouvions seulement donner le sentiment à ceux et à celles qui veulent bien nous prêter l'oreille, le temps de douze ou treize minutes, qu'il y a un autre pays, qu'il est là, qu'il est fait pour eux, la patrie de leur âme, il me semble que nous aurions fait notre part. Le reste appartient à la grâce.

M.-H. Lelong, o. p.

LES LIVRES

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

Dom CHARLES MASSABKI : *Le Christ, rencontre de deux amours.* Éd. de La Source, Paris, 1958; 1.572 pp.; 2.850 fr.

A côté des ouvrages du P. Lebreton, du P. Héris, et de Mgr Journet, celui-ci prendra place comme une des meilleures « sommes » de doctrine que nous puissions proposer à tout fidèle désireux d'approfondir sa foi. Il s'agit bien ici d'une somme. C'est certainement l'une des originalités, et non la moindre force, de ce livre de n'avoir omis aucun des mystères de notre foi; et, on doit le souligner, avec autant d'honnêteté vis-à-vis de l'information traditionnelle que de scrupule à l'égard des difficultés réelles. Ce livre ne triche pas; qu'il s'agisse par exemple du problème du mal, du réalisme de la connaissance de foi, de l'usage de l'analogie en théologie, comme des sacrements de pénitence ou de mariage, ou des problèmes du purgatoire et de l'enfer. Certes, on ne trouvera pas ici la richesse de documentation des quatres tomes de l'Initiation théologique, il s'agit moins de proposer un guide ou un programme d'étude que de montrer l'admirable cohérence contemplative de notre foi et la valeur de nourriture spirituelle de la réflexion théologique. Peut-être une certaine hiérarchie pourrait être plus marquée dans les auteurs cités, de Whittaker à François Mauriac. Il reste que cet appel très vaste à des témoignages si différents, même quand il s'agit d'auteurs apparemment secondaires en théologie, ajoute à la richesse et à la proximité de ce livre. Enfin il s'avère, comme le *Mystère de Dieu* du P. Héris l'avait déjà montré, qu'aucune option n'est plus apte à respecter chaque aspect du dogme chrétien et en même temps à en maintenir plus fortement l'unité qu'une réflexion partant de l'amour, c'est-à-dire ici, de la force d'attirance et de don de la vie de Dieu. Pour chaque mystère, le P. Massabki a soin de montrer qu'il ne peut trouver son sens plénier qu'en fonction de cet amour. Peut-être n'y a-t-il pas à chercher ailleurs la tâche de la théologie quand elle se veut « spirituelle ». Le livre de Dom Massabki nous donne l'un des plus beaux témoignages qui nous aient été offerts.

B. B.

LOUIS COGNET : *De la Dévotion moderne à la Spiritualité française.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 128 pp.; 350 fr.

Ce volume est assurément un de ceux qui font le plus d'honneur à la collection où il est paru. Il prouve ce qu'on savait déjà, mais qu'on est toujours tenté d'oublier : que si les spécialistes ne sont pas toujours de bons vulgarisateurs, il n'y a que les maîtres en revanche qui savent vulgariser sans avilir. Pour quelqu'un qui ne sait pratiquement rien de cette période de transition si importante dans l'histoire de la spiritualité, ce livre constitue l'initiation la plus aisée qui soit. Mais il ne s'y trouve pas une affirmation de fait, pas un jugement qui ne manifeste pour ceux qui sont quelque peu initiés un contact de première main avec les textes et les problèmes. Des sujets aussi

rebattus que l'école carmélitaine ou que l'école française du XVII[e] siècle trouvent ici un éclairage si renouvelé qu'on a l'impression de les voir traités pour la première fois. Ajoutons que la modération dans les jugements (par exemple pour tout ce qui touche au quiétisme, d'ordinaire traité si superficiellement) et surtout l'équité constante des appréciations font de cet ouvrage le guide le plus sûr pour éviter toutes les interprétations partisanes, tous les plaidoyers *pro domo* qui encombrent encore l'histoire de la spiritualité. Ce bref aperçu, déjà si riche, fait attendre impatiemment le grand livre que M. Cognet nous promet sur l'ensemble de l'histoire de la spiritualité des temps modernes.

Louis Bouyer.

Bernard BRO : *Apprendre à prier.* Supplément à « Jeunes Équipes Enseignantes »; 3[e] édition revue et augmentée. Éd. Équipes Enseignantes, Paris, 1959; 80 pp.; 300 fr.

On doit au P. Bro une courte brochure utile qui mérite une très large audience. En quelques brefs et denses chapitres il aborde de manière simple et toujours profonde les grands problèmes de la prière chrétienne. Sa réflexion, qui est nourrie de la meilleure théologie, tient compte aussi toujours des difficultés que rencontre l'âme fidèle dans son commerce avec Dieu. L'auteur connaît bien l'embarras qui nous saisit chaque fois que nous voulons nous tenir à l'écoute de l'invisible. Les solutions ? Elles ne consistent jamais en techniques. L'auteur se contente de laisser parler la Parole de Dieu. C'est bien l'impression qu'on retire de la lecture de ces quelque quatre-vingts pages : aucun problème qui ne naisse de l'expérience, aucune solution qui ne vienne de l'Évangile mieux compris, approfondi. Ce court traité se voulait une initiation à la prière; en fait, s'il réussit pleinement à l'être, c'est en nous donnant en même temps une forte théologie évangélique de la prière.

Disons enfin que le maniement de ce petit livre est facile, voire attrayant. Les références bibliques sont classées en tableaux qui permettent de retrouver facilement les grandes prières de l'Ancien Testament, les principaux textes du Nouveau; les Psaumes sont répartis selon les principaux mystères du Christ et de la vie de l'Église dans sa liturgie; on y trouve un vrai plan de lectures bibliques.

Rédigée pour les jeunes chrétiens des « Équipes Enseignantes », cette introduction à la prière pourra être très utilement lue, méditée et pratiquée par un plus large public de laïcs ou de clercs.

Guy Lafon.

Pedro LAIN ENTRALGO : *La espera y la esperanza.* Revista de Occidente, Madrid, 1958; 612 pp.

Ce traité de l'espoir humain et de l'espérance chrétienne est l'œuvre d'un anthropologue connu jusqu'ici par ses travaux d'histoire et de philosophie médicale. L'occasion en fut la méditation de l'œuvre d'Heidegger. Le sujet a été abordé et traité sur la base d'une méditation historique qui suit les étapes de la constitution de la théorie chrétienne de l'espérance à partir de saint Paul et des réflexions de saint Augustin sur le temps humain jusqu'à la doctrine classique formulée par saint Thomas et sur laquelle s'appuie saint Jean de la Croix. En face de cette doctrine, les tentatives multiples des penseurs modernes que l'auteur range sous quelques rubriques : les traditionnalistes, les réformateurs, les humanistes, les déçus. Chez les penseurs contemporains, et l'auteur s'attache surtout comme il est naturel aux Espagnols, nous assistons à une crise profonde de l'espérance. C'est pour

la surmonter qu'une dernière partie propose une anthropologie de l'espérance qui tienne compte de toutes les dimensions de l'homme et de sa vocation véritable. Cet ouvrage important sera, espérons-le, prochainement accessible au lecteur français.

I.-H. D.

Bernard WELTE : *L'Esprit, vie des chrétiens.* Traduit de l'allemand par Roger Tandonnet. Préface de J.-M. Le Blond. Ed. de l'Orante, Paris, 1959; 112 pp.

André COMBES : *Le Saint-Esprit dans notre vie spirituelle.* Ed. du Cèdre, Paris, 1958; 80 pp.; 270 fr.

Deux petits livres qui marquent très bien la part décisive qui revient à l'Esprit dans la vie chrétienne. Ils sont à classer parmi les rares publications sur le Saint-Esprit qui ne soient pas décevantes.

Que ce soit à partir d'une méditation évangélique (et plus facile) ou d'une méditation plus théologique (et aussi plus profonde), l'un et l'autre centrent très justement leur réflexion sur « l'Esprit donateur ». Don du Père et du Fils, l'Esprit est celui qui nous fait vivre de la vie trinitaire et par là donne à la vie spirituelle l'achèvement sans lequel elle n'est qu'un humanisme plus ou moins impur.

G.B.

Saint John CLIMACUS : *The Ladder of divine ascent.* Translated by archimandrite Lazarus Moore with an introduction by M. Heppell, Faber and Faber, Londres, 1959; 270 pp.; 25 sh.

L'Échelle du Paradis, ou comme préfère dire le traducteur, avec de bons manuscrits, l'Échelle de la divine ascension, est l'un des classiques les plus universellement répandus de la spiritualité monastique. De son auteur, ermite dans le massif du Sinaï, nous ne savons guère que le nom, les attaches avec le monastère de Raïthou dont l'abbé reçoit la dédicace de l'ouvrage, et enfin que Jean, dit de l'Échelle en raison de son livre, vécut au tournant des VI^e^-VII^e^ siècles. En trente brefs discours, selon le nombre des années de la vie cachée de Jésus, il condense, sous forme didactique, l'enseignement commun des Pères du désert sur la lutte contre les passions et le renoncement au monde. Les quatre derniers discours (27-30) sont plus caractéristiques de la spiritualité directement contemplative des sinaïtes et posent les bases de cette doctrine de la paix intérieure (*hésychia*) qui connaîtra plus tard de tels développements. L'introduction dresse la liste des traductions; celle d'Arnaud d'Andilly figure en bonne place, mais on souhaiterait voir l'Échelle mise à nouveau à la disposition du lecteur français. Il est vrai que l'on attend toujours une édition critique, particulièrement ardue, à laquelle travaille depuis longtemps le Rev. Derwas Chitty qui a aidé le traducteur anglais de ses conseils et de son expérience. C'est dire que cette traduction, qui tire également profit des travaux russes du siècle dernier, représente une contribution de valeur à une meilleure connaissance de ce texte fondamental.

I.-H. D.

Hans Urs VON BALTHASAR : *La Prière contemplative.* Coll. « Présence chrétienne ». Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 336 pp.

C'est plus qu'une simple méditation sur la prière que nous apporte la traduction du nouveau livre de H. Von Balthasar, il s'agit ici d'un traité de l'existence chrétienne, définie par la vie de foi. L'originalité de cet essai est d'avoir repris les problèmes de la prière à la lumière de la structure de la foi, et d'en faire apparaître ainsi la valeur contemplative comme une *nécessité* intrinsèque. Ce que la théologie analyse en mettant en évidence, d'une part,

l'identité de la lumière et de l'objet de foi et, d'autre part, l'irréductibilité de la foi à toute connaissance ordinaire, est ici mis en œuvre pour décrire la vie contemplative. Par vocation, tout chrétien est appelé à cette vie. On ne doit ni réduire la foi à une possession rationnelle, satisfaite par la seule perception de la cohérence entre les réalités proposées à l'esprit, ni la réduire par ailleurs à une conversion existentielle sans contenu. Elle est une diction de la vérité, une Pentecôte actuelle, vivante exégèse de Dieu lui-même, qui appelle de la part du chrétien une écoute patiente, « contemplative » de cette parole divine. Telle est l'intuition qui préside à l'examen des dimensions contemplatives de la vie chrétienne et qui donne à ce livre sa qualité spirituelle, mettant bien en évidence les exigences et renoncements que suppose la vie chrétienne au niveau de l'exercice réel de l'esprit.

B. B.

YVES DE MONTCHEUIL, s.j. : *Le Royaume et ses exigences*. Éd. de l'Épi, Paris, 1957; 128 pp.; 500 fr.

En octobre 1943, le P. de Montcheuil prêchait à des Sévriennes une retraite centrée sur le Royaume de Dieu. Il y étudiait les divers aspects du Royaume, sa valeur absolue, les biens qu'il procure, les obstacles que lui oppose le péché, ce qu'il exige de nous, les dispositions nécessaires pour y entrer, ses rapports avec la pauvreté et l'ordre temporel.

A ces pages, laissées sous leur forme de canevas, on a ajouté une conférence donnée en 1944 à des agrégatifs : « Humanisme et christianisme ». L'humanisme ne nous coupe pas de Dieu, il doit au contraire nous conduire à lui. Si la foi renverse les perspectives humaines, ce n'est pas pour les détruire mais pour leur donner leur sens réel et plein.

Enseignement clair et rigoureux, sérieux et fort, solidement appuyé sur l'Écriture.

M.-L. T.

J. HORNEF : *Kommt der Diakon der frühen Kirche wieder?* Herder, Vienne, 1959; 196 pp.; DM 6,80.

Une fois de plus, la persécution, avec la dispersion ou l'exil qu'elle utilise comme moyens, a été une occasion providentielle d'élargissement des idées et d'ouverture d'un nouveau chapitre dans l'apostolat. Arraché par l'administration nazie à une petite ville catholique, et envoyé, parce que catholique, en région de diaspora, un jeune magistrat, J. Hornef, a fait alors l'expérience à laquelle nous devons l'apôtre décidé et tenace d'une rénovation du diaconat parmi les laïcs. Il distingue deux formes de ce diaconat : celui d'hommes dont ce serait la fonction essentielle, le P. K. Rahner dirait d'eux qu'ils cessent dès lors d'être des laïcs pour devenir des clercs; celui d'hommes qui seraient éventuellement mariés, auraient un métier et assureraient, en plus, des fonctions diaconales : catéchèse et prédication, conducteurs de la prière et meneurs liturgiques, offices de charité, aide immédiate au prêtre, en toutes sortes de situations pastorales et surtout en mission, tenue d'offices liturgiques en deçà de la célébration de l'eucharistie, etc. Hornef envisage tous les problèmes concrets, répond à toutes les objections et questions : question de formation, rapport avec les Ordres mineurs, moyens d'existence, relations avec les curés, diaconat laïc et recrutement sacerdotal, etc. Il le fait avec l'optimisme d'un homme pour lequel cette nouvelle forme de diaconat paraît résoudre plus de problèmes qu'elle n'en poserait. Peut-être voit-il volontiers ce diaconat comme la solution ou le renouveau merveilleux d'un grand nombre de problèmes pasto-

raux. Seule l'expérience pourrait révéler les vraies questions, sous leur vrai jour. Au cours de ces chapitres, d'ailleurs, Hornef est en perpétuel dialogue avec ceux qui ont écrit sur la question : le P. Epagneul, l'abbé Winninger, Schamoni... Ainsi la question reçoit-elle petit à petit cette élaboration que Pie XII lui-même souhaitait, dans son discours de 1957 au Congrès de l'apostolat des laïcs. Très heureusement, Hornef donne un chapitre documentaire sur l'exercice de la fonction diaconale chez les protestants allemands. Sa structure sacramentelle et dogmatique n'est évidemment pas la même que celle du diaconat catholique, mais l'expérience est intéressante pour toutes sortes de problèmes concrets de formation, insertion dans le ministère pastoral, etc.

Y. CONGAR.

JOSEPH GÉRAUD, p.s.s. : *Itinéraire médico-psychologique de la vocation.* Éd. Xavier Mappus, Le Puy-Paris, 1959; 96 pp.

« On voudrait simplement suggérer à ceux ou à celles qui ont charge des vocations sacerdotales ou religieuses une échelle de valeur et une série de questions à poser en présence de celui ou de celle qui croit avoir entendu l'appel de Dieu. » C'est dans ces termes que l'auteur définit son objectif, et tous ceux qui s'intéressent à ce difficile problème lui sauront gré de la sagesse de ses suggestions : le psychisme et les techniques de son exploration sont situés à leur juste valeur (entre le refus de les considérer et l'engouement pour un « pan-psychologisme ») et les réalités de la foi (la grâce, le péché originel, l'action du démon, etc...) sont fermement rappelées. Cette échelle de valeur est incontestable et nous pensons qu'elle est incontestée, non seulement par les théologiens, mais aussi par les psychiatres.

On regrettera seulement que cet ouvrage soit un peu court (38 pages de texte et 46 de notes), ce qui nous prive d'informations plus vastes, de développements théologiques et psychologiques qui nous eussent été fort utiles (pour n'en prendre qu'un exemple parmi bien d'autres, les 4 pages consacrées à la vie surnaturelle ne traitent que des éléments contemplatifs du sacrement de pénitence), et d'applications concrètes au discernement des vocations.

Souhaitons que l'auteur nous donne ce « traité scientifique approfondi » dont il parle dans sa préface.

A. PLÉ.

JACQUES LOEW : *Si vous saviez le don de Dieu.* Coll. « Homélies et catéchèses ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 80 pp.

Ces courts chapitres reproduisent une série de conférences données à la télévision pendant le carême de 1958. Ils traitent très simplement des grands problèmes qui se posent à tous : le risque qui nous menace de vivre sans religion, la découverte de Dieu, la vie de foi, l'amour de Dieu pour nous, la venue du Christ, l'Église.

Ce qui frappe le plus dans ces pages c'est le contraste entre le ton direct, le style familier, les exemples nombreux, et la profondeur de la doctrine qui n'affaiblit aucune exigence, qui n'élude aucun problème, qui nous place au cœur même de notre destinée.

Il faut faire lire ce livre à ceux qui cherchent, à ceux qui ne voient dans le catholicisme que formalisme et ennui; il leur montrera quelle vie débordante est offerte à tous.

M.-L T.

MADELEINE COUSIN : *Par-delà les apparences.* Éd. du Cerf, Paris, 1959; 750 fr.

Le récit d'une expérience religieuse est toujours intéressant quand celle-ci est vraie et profonde, c'est bien

l'impression que nous éprouvons à la lecture de ce livre. Il nous semble que le titre « Par-delà les apparences » indique au mieux combien cette vie n'eut qu'un but, la recherche de la vérité malgré les hésitations et les faux pas. Cette recherche longue et douloureuse ne pouvait pas ne pas aboutir à la possession de Dieu dans la paix et la joie. Un beau livre qui éclairera et réchauffera bien des cœurs hésitants ou inquiets et qui aidera ceux qui possèdent la foi à mieux approfondir leur appartenance au Seigneur.

P. F.

LE CURÉ D'ARS

Le Curé d'Ars. Préface de Son Éminence le cardinal GERLIER. Texte de Mgr FOURREY. Illustrations de Jean SERVEL et René PERRIN. Éd. du Chalet, Lyon, 1958; 138 pp.

Les sermons du pauvre Curé d'Ars. Introduction de Mgr TROCHU. Le Club du Livre chrétien, Paris, 1958; 254 pp. sous couverture toile.

Les lettres du saint Curé d'Ars présentées et annotées par Mgr Francis TROCHU, suivies de sa vie par Maxence VAN DER MEERSCH. Le Club du Livre chrétien, Paris, 1958; 164 pp. sous couverture toile.

Saint CURÉ D'ARS : *Catéchismes:* Textes choisis et présentés par J. ALZIN. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.

JOSEPH JOLINON : *Le Curé d'Ars par un paysan de son temps.* Coll. « Verts pâturages ». Éd. de Fleurus, Paris, 1959; 168 pp.; 690 fr.

R. GILBERT : *La très simple histoire du Curé d'Ars.* Préface de J. FOLLIET. Éd. E. Vitte, Lyon-Paris, 1959; 96 pp.; 300 fr.

ANDRÉE DUVOULDY : *Jean-Marie Vianney, le saint Curé d'Ars.* Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1959; 92 pp.

JEAN FOLLAIN : *Saint Jean-Marie Vianney, le saint Curé d'Ars.* Coll. « Hommes de Dieu ». Plon, Paris, 1959; 128 pp.

ROBERT SERROU : *Ars paroisse du monde et son curé, J.-M. Vianney.* Préface de Mgr FOURREY. Coll. « Sélection Mame ». Éd. Mame, Tours, 1959; 192 pp.

JEAN DE LA VARENDE : *Le Curé d'Ars et sa passion.* Éd. Bloud et Gay, Paris, 1959; 240 pp. sous couverture toile, 70 illustrations.

JEAN DE FABREGUES : *L'apôtre du siècle désespéré, Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars.* Bibliothèque Amiot-Dumont, Paris, 1957; 212 pp. sous couverture toile.

Mgr Francis TROCHU : *Le Curé d'Ars, saint Jean-Marie-Baptiste Vianney.* 13e édition. Éd. Vitte, Lyon-Paris; 706 pp.; 21 illustrations.

Mgr Francis TROCHU : *Les amitiés du Curé d'Ars.* Apostolat de la Presse, Paris, 1959; 344 pp.; 53 illustrations hors texte.

Parmi les très nombreuses publications sorties en cette année du centenaire, on devra faire place à part, à côté des ouvrages de Mgr Trochu et des textes édités par l'abbé Nodet, à l'album du centenaire, dû à Mgr Fourrey. Cette biographie apporte sur certains moments de la vie du Curé d'Ars l'intérêt de quelques documents inédits, tirés des archives de l'évêché de Belley, entre autres : la correspondance du Curé d'Ars sur ses rapports avec l'abbé Raymond, son auxiliaire pendant neuf ans, et l'acte officiel de nomination de cet auxiliaire. On retiendra, par ailleurs, les chapitres si justes et vivants sur les qualités de sa nature, son humour, et les paradoxes

de sa vie, comme le rappel des tentations de désespoir et l'analyse de sa prédication. Une série d'excellentes photographies nous redonne un peu de l'atmosphère réelle d'Ars et du cadre de vie de son Curé.

Mgr Trochu vient à nouveau de nous aider à mieux découvrir la vérité sur cette vie en nous permettant un contact plus direct avec la prédication et la correspondance du Curé d'Ars. Sermons et lettres sont annotés avec précision, et édités avec tout le soin habituel du Club du Livre chrétien. Évidemment, il faudra absolument ne pas se limiter à ces sermons pour avoir une idée exacte de la parole du Curé d'Ars. Ils ne représentent qu'une période très restreinte — et la moins significative — de sa vie. Rien ne remplacera sur ce point la lecture de l'abbé Monnin et de l'abbé Nodet, où nous trouvons, avec ces catéchismes et ses logia, un écho infiniment plus exact de sa vie contemplative et de sa prière (à ce sujet, voir l'article du P. Roguet, dans *La Vie Spirituelle*, mai 1959). Le volume des lettres nous livre, saisies sur le vif, de nombreuses réactions et interventions du Curé d'Ars. Et en toutes ces occasions si diverses, on ne peut pas ne pas être frappé par une note dominante, l'extrême délicatesse de sa charité, une incroyable attention aux autres, à la bonté des autres. Si l'hagiographie n'avait guère gagné avec la vie de sainte Thérèse de Lisieux, écrite par Maxence Van der Meersch, on aimera au contraire lire la brève biographie du même auteur qui achève ce volume de correspondance.

L'introduction de J. Alzin signale très bien les limites de toute édition des sermons du Curé d'Ars. Celle-ci rendra service depuis que leur publication par les éditions Vitte ou Beauchesne est épuisée. Présentée avec détail et attention, elle résume soigneusement les passages non cités in extenso. On regrettera cependant l'absence d'une table analytique. On restera surpris dans l'édition des Catéchismes par la répartition en trois chapitres et par leurs titres : — Les mauvais chrétiens et les bons; — Le péché et ses remèdes; — La croix et les croix. Pourquoi cette trilogie qui au fond ne semble pas plus respecter le donné théologique réel que la vraie pensée du Curé d'Ars ? Les recueils de l'abbé Monnin et de l'abbé Nodet avaient une autre répartition, plus proche de la vérité. Heureusement ici les sous-titres rétablissent un peu cette vérité. On pourrait souhaiter pour une réédition que l'origine des textes soit signalée et qu'un index facilite la consultation de ces pages si fortes et qu'on ne se lasse pas de relire. Puissent les éditions de ces « catéchismes » du Curé d'Ars être multipliées, tant ils représentent l'un des plus grands textes spirituels qui nous aient été donnés.

Des biographies, volontairement simples : les souvenirs d'un contemporain transcrits par son petit-fils Joseph Jolinon, non sans quelques facilités et sans se laisser aller à souligner surtout le merveilleux, l'ouvrage de R. Gilbert, savoureux et vivant, et celui d'A. Duvouldy, écrit plus spécialement pour les enfants, aideront, à leur façon, à faire connaître et aimer les fioretti du Curé d'Ars. On retiendra parmi ces biographies deux d'entre elles qui tranchent par leur justesse et leur information : celle de Jean Follain (dans la collection « Hommes de Dieu » où chaque vie de saint est confiée à un « homme de lettres »), et celle de Robert Serrou (avec les importantes précisions de Mgr Fourrey, dans la préface, sur les premiers biographes du Curé d'Ars) qui, sous une allure plus facile, propose une exacte et vivante histoire du Curé d'Ars.

Des ouvrages plus importants. On se souviendra des réflexions du Curé d'Ars lui-même lorsqu'il regardait son propre portrait, que ce soit statuette ou image : « Toujours ce carnaval! Voyez comme je suis malheu-

reux! On me pend, on me vend. Pauvre Curé d'Ars! »

De l'ouvrage de J. de La Varende, on retiendra qu'il apporte la contribution « d'un laïc » pensant donner « un peu plus pour le public que l'approbation d'un prêtre qui reste forcément juge et partie »... encore qu'il reconnaisse souvent devoir presque tout à Mgr Trochu. Certes, un clerc n'aurait pas les qualités de ce style, en face duquel le Curé d'Ars eût peut-être été parfois quelque peu dérouté, en entendant parler de ses « apophyses », de son « oraison bilatérale », de son « étisie musculaire », ou d'un « voyage de promition ». On ne s'étonnera pas que l'auteur ait souligné une prétendue opposition du saint Curé au régime napoléonien : « Quand le saint refusa la Légion d'honneur, êtes-vous sûr qu'il n'eût pas accepté la croix de Saint-Louis ? » (Sans doute l'eût-il, tout de même, vendue au meilleur prix possible pour ses pauvres...) Passe les confidences sur le clergé normand, mais cet irascible, léger ou vif, au long du livre à l'égard du clergé, qu'il s'agisse d'humanisme, de manteau, de chevelure, d'élocution ou de chasteté, comme ces singulières allusions à l'art religieux actuel, sont-ils nécessaires pour rendre vivante la sainteté du Curé d'Ars ? Ce n'est pas encore tant ce ton, ou les quelques à-peu-près (le jansénisme, jugé sur la seule attitude à l'égard de la communion fréquente; la vision « corporelle ou spirituelle » de Dieu; l'abandon des apôtres, ce qu'il y aurait eu de plus cruel dans la passion du Christ) qui manifestent les insuffisances de ce livre, qu'une fois de plus, l'insistance sur un pouvoir personnel, une sorte de magnétisme « catalyseur de dévotion ». On fait bien apparaître tout le renoncement et l'ascèse dont est payé ce pouvoir spirituel, mais que cela semble insuffisant et sans proportion avec la véritable sainteté qui nous est ici proposée par l'Église! Que penserait le Curé d'Ars d'une vie où, pas une fois, n'est évoqué l'amour du Christ, le partage du salut, de la rédemption par un attachement à la Personne du Sauveur ? Que penserait le prédicateur de tant de catéchismes sur l'amour de Dieu en voyant que les seuls traits retenus de sa prédication sont des allusions aux péchés capitaux, une description du démon, et l'avertissement, cité partout (et d'ailleurs si juste), contre la danse ? Que l'auteur ait écrit ce livre en quinze jours, comme il l'a dit lui-même, nous fait regretter qu'il n'ait pu davantage méditer les paroles du saint Curé. Il reste le témoignage d'affection fervente du biographe pour son modèle, puisse-t-il être communicatif...

Plus profondément, J. de Fabrègues est tenté par la « mystérieuse tragédie d'un prêtre ». Kierkegaard et Bernanos, appelés à l'aide dans la préface, nous laissent bien entendre la transcendance de toute sainteté. L'auteur essaiera de la traduire au mieux par le récit des épisodes désormais classiques de cette vie (J. de Fabrègues reconnaît lui aussi devoir « l'essentiel » à Mgr Trochu), agrémenté de descriptions et suppositions psychologiques. Que ces suppositions soient pieuses n'empêche pas que nous nous demandons pourquoi n'avoir pas d'abord et davantage essayé d'admettre le mystère de cette sainteté à partir de *ce que le Curé d'Ars lui-même nous a dit* sur Dieu, la vie trinitaire, l'Esprit Saint, le Christ sauveur, le sacerdoce, etc... Sous le motif généreux de nous montrer la valeur actuelle de la sainteté du Curé d'Ars, l'auteur n'arrive-t-il pas à infléchir cette biographie vers la défense d'une thèse : « Il faut bien le dire : désespérer des hommes, désespérer du monde est la seule route de l'inépuisable espérance » (en conclusion p. 205). Ce qui est pour le moins, en soi, discutable, et encore plus dans le cas du Curé d'Ars. Et la vie du Curé d'Ars se prête trop aux allusions pathétiques ou aux prété-

ritions faciles pour qu'on ne soit pas d'autant plus attentif à ce que chacun s'efface quand il l'aborde. Et pourquoi, encore ici, le laïc profite-t-il de cette vie de prêtre — étrange besoin à chaque fois où c'est possible — pour faire la leçon à son curé ?

Deux noms dominent toute l'histoire du Curé d'Ars : l'abbé Monnin, Mgr Trochu. Il n'est que de lire tout nouvel ouvrage sur Ars pour découvrir combien explicitement — ou implicitement et souvent jusque dans la lettre même — chacun est tributaire des deux historiens. Après les textes mêmes du Curé d'Ars, on aura en cette année de centenaire toujours intérêt à se reporter, pour ce qui est de la stricte histoire, à leurs ouvrages. En même temps que la réédition de la biographie, Mgr Trochu nous propose un livre de grande qualité avec *Les amitiés du Curé dArs*. Encore plus que la correspondance, assez restreinte et d'un ton souvent un peu officiel, les relations du Curé d'Ars avec son entourage sont révélatrices de sa sainteté. Peu de lecteurs peuvent mieux faire saisir sur le vif combien la charité à l'égard du plus proche est vraie mesure de la sainteté. Chaque chapitre en apporte une nouvelle preuve : nous le surprenons vivre avec ses compagnons de classe, garder une douce fidélité à sa bienfaitrice des Noës, diriger avec intelligence et délicatesse sa paroissienne, Mlle d'Ars; et ce sont tous les rapports avec les trois évêques de Belley, avec ses confesseurs, avec ses paroissiens, avec ses vrais amis : le Frère Athanase, Catherine Lassagne, sans omettre les « cas » où l'héroïsme de cette charité se manifestera pleinement, comme avec son auxiliaire, l'abbé Raymond, ou bien au contraire ces rencontres exceptionnelles de délicatesse et d'amitié, entre autres celle du P. Lacordaire, admirablement racontée par Mgr Trochu. On regrettera peut-être de n'en lire pas plus sur l'abbé Balley, son premier maître et compagnon de sainteté.

Morceaux choisis vivants d'une charité extraordinaire dans l'ordinaire, saisie au courant du quotidien, ce livre est sûrement l'un des plus révélateurs de cette sainteté et demeurera l'une des plus importantes contributions à l'histoire du Curé d'Ars, à partir de quoi il sera possible de méditer sérieusement sur cette sainteté dans la mesure où l'on ne peut s'en faire idée hors de cette charité pour le prochain, seule image assez exacte et réelle de son amour de Dieu.

B. Bro.

HAGIOGRAPHIE

Pierre KOVALEVSKY : *Saint Serge et la spiritualité russe*. Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 192 pp.

Ce très intéressant volume sera pour beaucoup une vraie révélation. Autour de la figure centrale de saint Serge de Radonièje, c'est en effet toute la spiritualité russe, si généralement ignorée de l'Occident, que M. Pierre Kovalevsky nous découvre. Et c'est surtout le témoignage si varié d'un des grands saints russes qui est mis dans tout son relief. A une heure où la volonté éclairée du Saint-Père oriente l'Église latine vers une nouvelle prise de conscience du problème œcuménique en général, et plus particulièrement en ce qui concerne l'Orient, que Jean XXIII connaît si bien, ce livre devrait être lu par tous les prêtres, les religieux, les militants d'Action catholique. Il leur fera découvrir la sainte Russie comme une terre par excellence de la vie

monastique, mais où celle-ci a toujours gardé, ou repris, une saveur directement évangélique, si bien que le moine peut y être le guide et l'inspirateur des laïcs, comme on l'a bien vu dans la longue tradition des « startsy », de ces maîtres spirituels dont l'influence ne peut se comparer qu'à celle chez nous du Curé d'Ars.

Très agréablement écrit, ce volume, ajoutons-le, est admirablement illustré par une série de miniatures d'un manuscrit de Moscou de la vie du saint, jamais reproduites jusqu'à ce jour.

Louis Bouyer.

Georges HOURDIN : *Un intellectuel sans vanité... Saint Thomas More.* Éd. Gabalda, Paris, 1958; 141 pp.

Les clercs qui ont souvent contribué à sanctifier les saints de leur vivant les ont encore plus fréquemment maltraités lorsqu'ils leur dressaient des monuments hagiographiques. Les auteurs laïcs ont l'avantage de ne pas vouloir tout dire, tout prouver, tout expliquer et ils traitent les saints familièrement comme des compagnons à qui il faut demander l'essentiel en vue d'instruire des gens pressés qui ne peuvent se perdre dans les excès de l'érudition et de l'hyperbole.

Georges Hourdin devait depuis longtemps entretenir de bonnes relations avec Thomas More. Il nous dit tout ce qu'il a retiré de ce long commerce amical. Sans céder aux tentations du paradoxe et de « l'humour vertu cardinale » (deux écueils fréquents lorsqu'il s'agit de parler de More), il n'a pas craint d'imaginer pour dégager des textes et du contexte, un visage de saint laïc accessible aux chrétiens d'aujourd'hui. Avec raison Georges Hourdin pense que More n'est pas monté sur les autels pour la seule raison qu'il était monté sur un échafaud. Il nous explique ce que peut être la sainteté d'un étudiant, d'un mari, d'un veuf, d'un époux en secondes noces, d'un père, d'un juriste, d'un fonctionnaire, d'un détenu... Une très belle prière de l'auteur à More termine ce livre et achève de lui donner son exceptionnelle qualité spirituelle.

S. Bonnet.

Marcel JOUHANDEAU : *Saint Philippe Néri.* Coll. « Hommes de Dieu ». Librairie Plon, Paris, 1957; 182 pp.

« Au cours d'un dîner chez les Quellenec, pourquoi ai-je rapporté deux traits de la vie de saint Philippe Néri? Quelques jours plus tard, je recevais de la maison Plon un contrat qui me fit, pour ainsi dire, malgré moi hagiographe.

« La sainteté me semble une sorte d'hymne qui monte du fond le plus profond de notre nature et s'adresse au Créateur, en même temps qu'elle enveloppe du même amour toutes les créatures.

« On est ivre, à propos des plus petites choses, sans perdre de vue les plus hautes, parce qu'on sait que rien n'est étranger à Dieu.

« Pas le moindre soupçon de panthéisme dans cette vue de l'Univers, essentielle au christianisme, qui a fondé comme une sorte de concert de présences.

« Êtres singuliers, au même titre que Dieu et à son exemple, les hommes, libres qu'ils sont de se séparer de lui tragiquement, préfèrent parfois vivre en communion avec lui leur éternité. »

Ce passage extrait des *Carnets de l'Écrivain* nous révèle le secret de la connivence qui lie Jouhandeau à saint Philippe Néri.

Est-il un saint plus désarmant et cependant plus difficile à connaître? Les uns enchantés de ses facéties entrent dans le jeu d'un saint Philippe sautillant et n'emportent de lui que des souvenirs plaisants. D'autres ne veulent voir dans cet

étrange caractère que des manifestations d'un psychisme quelque peu névrosé.

Mais Jouhandeau voit juste lorsqu'il commente :

« Pas le moindre panthéisme dans le christianisme mais un concert de présences. » Ce que l'Église traduirait : *Mirabilis Deus in sanctis suis*, Dieu est étonnant dans ses saints car il reflète son visage dans leurs propres irrégularités. C'est là le secret de la grâce, présence de Dieu qui, loin de dissoudre la personne, l'irradie et se réfracte dans tous les angles vifs de son être. Dieu est étonnant dans saint Philippe car le cœur de Dieu se révèle dans ses tendresses, ses facéties et ses larmes.

Jouhandeau, dans ce petit livre, a su percevoir la vérité profonde de saint Philippe. Ce respect de la vérité des êtres, le P. Couturier aimait à le lui dire : « C'est la seule chose à laquelle nous tenions de toute notre âme ». Or, il est bien certain que l'hagiographie n'a pas toujours été fidèle à cette règle. Les saints ont été tirés à hue et à dia pour faire avancer le char de pesantes doctrines. Leur gloire n'y a rien gagné et notre espérance non plus.

Jouhandeau nous raconte la vie de saint Philippe avec une simplicité exemplaire. Nous aimons tout au long de ces pages partager un instant l'existence de cet homme merveilleusement réussi, nous aimons surtout nous l'entendre raconter par Jouhandeau. Peut-être parce qu'il a le sens du péché, il peut nous faire pressentir les dimensions infinies de la grâce.

A.-M. COCAGNAC.

Saint JEAN BOSCO : *Textes pédagogiques*. Traduits et présentés par Francis DESRAMAUT. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 189 pp.

Dans l'utile collection « Les écrits des saints », F. Desramault nous donne, après des repères chronologiques et bibliographiques, des extraits de l'autobiographie que saint Jean Bosco composa à la demande de Pie IX. Ce texte, capital pour la connaissance du saint, est suivi de quatre autres de ses œuvres intégralement reproduites ici : *Vie de Michel Magon, Traité sur la méthode préventive, De la charité en éducation, Consignes aux directeurs*. Un index analytique facilitera l'utilisation de cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent aux salésiens et à la pédagogie.

S. B.

J. HÉDUIT : *Catherine de Francheville. Sa vie (1620-1689)*. Son œuvre : *la Retraite de Vannes*. Préface du R. P. G. THÉRY, Vannes, 1958; 316 pp.; 850 fr.

Bien connue est l'action prodigieuse de Dom Michel Le Nobletz et du P. Julien Maunoir, promoteurs au XVII^e siècle des missions bretonnes. La vie de Catherine de Francheville ajoute encore à cette épopée. Disons tout net que nous avons désormais, concernant cette vie, un ouvrage de premier ordre. Ainsi en jugeront tous ceux qu'édifie — mieux qu'aucun livre de piété — le récit circonstancié des faits. Ce récit est fondé — disons-le sans beaucoup exagérer — sur toutes les archives bretonnes. Le biographe, J. Héduit, fut à bonne école, ayant travaillé dix ans sous la conduite de cet historien heureux, de ce dénicheur apparemment candide qu'était le regretté P. Théry. Les présentes pages feront le bonheur des érudits, surtout de ceux auxquels le passé breton est cher. Mais pour tous en ressort le visage de Catherine de Francheville, humble personne, mais grande dame, contemplative, mais fort entendue en affaires, amie tendre et délicate, mais apôtre passionnée et tenace. Elle sera à jamais glorifiée pour avoir fondé — à l'exemple de la retraite

des hommes établie par M. de Kerlivio et le P. Huby — la retraite des femmes. Vie romantique que la sienne (elle part pour Rennes en vue de fiançailles et rencontre aux portes de la ville le cortège funèbre de son fiancé), vie tourmentée par les médiocres rivalités du clergé autour d'une œuvre naissante, vie brûlée de l'amour des âmes (lisez la description saintement pittoresque d'une retraite à Saint-Salomon), vie qui se survit dans le drame de la communauté qu'elle a fondée, ensevelie par la Révolution en attendant de renaître. Dans ce livre qui vaut par la surabondance et la précision des faits, nous rougissons de corriger un détail (p. 155) : ce sont deux ouvrages tirés des écrits de M. de Bernières que possédait Catherine : l'*Intérieur chrétien*, publié en 1659 par N. Charpy de Sainte-Croix et le *Chrestien intérieur* paru, non en 1661, mais en 1660. Avec le présent ouvrage, tout est dit de Catherine de Francheville. Sans doute tout n'est-il pas dit de l'influence mystique du groupe breton qui fut, pensons-nous, notable sur la seconde partie du XVII[e] siècle. Faisons le pèlerinage de Vannes.

J.-A. Robilliard.

Georges Guitton : *Le Père de la Chaize, confesseur de Louis XIV*. Préface d'André Latreille. Éd. Beauchesne, Paris, 1959; 278 et 285 pp.

Le R. P. Georges Guitton, dont l'œuvre comprend déjà de nombreuses biographies, nous donne dans ces deux volumes un portrait très serein et très louangeur de « l'énigmatique » P. la Chaize. Grâce aux archives de la Compagnie, l'auteur apporte de nouveaux documents sur un confesseur qui fut loin d'être « la chaize de commodité » dénoncée par la Montespan délaissée et par les pamphlétaires antijésuites. Le P. la Chaize mérite d'être connu autrement que par les problèmes d'une alcôve royale et le renom d'un cimetière parisien. Son action le mêle au jansénisme, au droit de régale, au gallicanisme, à la révocation de l'Édit de Nantes, aux missions du Siam et de la Chine, aux affaires des veuves Scarron et Guyon, au quesnellisme enfin. Ajoutons que le livre du P. Guitton qui embrasse tous ces domaines est aussi bien fait pour la bibliothèque de l'historien de métier que pour la lecture d'édification en cellule ou en réfectoire.

S. Bonnet.

LITURGIE

Irénée-Henri Dalmais : *Initiation à la liturgie*. « Cahiers de La Pierre-qui-Vire », 11, Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 230 pp.; 840 fr.

Depuis quelques années, il paraît tant d'études sur les aspects les plus divers de la liturgie que les arbres risquent peut-être de cacher la forêt; il est temps de prendre un peu de recul, un peu de hauteur surtout, pour essayer d'obtenir une vue d'ensemble. C'est à quoi nous invite le P. Dalmais, dans une « Initiation » qui se situe à la fois au plan de la théologie et au plan de l'histoire.

Dans une première partie, le théologien met en lumière les véritables dimensions de la liturgie chrétienne : elle est un fait humain, où se traduisent et s'épanouissent harmonieusement les aspirations les plus profondes d'un être qui n'atteint le spirituel que par le sensible et le transcendant que par le symbole; elle est un acte de l'Église, et même l'acte par excellence dans lequel l'Église s'exprime et en même temps se constitue; cette dimension ecclé-

siale, peut-on ajouter, rend compte du caractère communautaire de la liturgie, mais aussi le dépasse, ce qui explique qu'un chrétien perdu dans le désert puisse néanmoins célébrer une véritable liturgie d'Église; enfin elle est, sous des formes multiples, la célébration de l'unique mystère pascal, mystère du salut de l'homme et de la présence du Christ parmi les siens. Ces chapitres, dont certains avaient déjà paru en articles dans *La Maison-Dieu*, constituent sans doute la meilleure théologie de la liturgie que l'on puisse proposer aujourd'hui au public français.

Dans la seconde partie, l'historien ne se borne pas à décrire l'évolution des rites chrétiens, mais cherche surtout à dégager les causes qui sont entrées en jeu. Et quand on voit comment ces rites, dès leur apparition et tout au long de leur développement, ont été marqués par les différentes époques et les différentes cultures, on a quelques raisons de penser que leur histoire n'est pas encore terminée. Signalons spécialement les deux chapitres où l'auteur nous fait survoler « le développement de la liturgie occidentale » et « les diverses familles liturgiques »; de cette croisière aérienne on revient émerveillé, tant des nouvelles perspectives découvertes que de la maîtrise du pilote.

Cette « Initiation » au titre trop modeste — à moins qu'on ne rende au terme sa signification mystérique — s'adresse à tous ceux qui, ayant déjà pratiqué et étudié la liturgie, sentent le besoin de réfléchir, de comprendre, d'approfondir; elle leur permettra de mettre de l'ordre dans leurs connaissances et leurs idées; elle leur montrera où sont, en théologie comme en histoire, les vrais problèmes, que cachent trop souvent des pseudo-problèmes; surtout elle leur donnera le moyen de puiser en profondeur aux sources authentiques de la vie spirituelle.

PH. ROUILLARD.

Dom PIERRE SALMON : *Les « Tituli psalmorum » des manuscrits latins*. Coll. « Études liturgiques », 3. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 192 pp.; 1.650 fr.

L'Église fait dans sa liturgie une très large place aux psaumes, et pourtant tous ceux qui célèbrent l'office divin savent par expérience qu'il est souvent difficile de donner une signification chrétienne à ces chants et à ces prières de l'Ancien Testament. Les clercs et les moines de l'antiquité et du moyen âge ont connu eux aussi cette difficulté, et pour y remédier ils ont inscrit, en tête des psaumes, des titres qui, en suggérant une interprétation chrétienne orientaient leur prière. Dans les Bibles et les Psautiers latins, ces titres se répartissent en six séries, dont la composition s'étage entre le III^e^ et le VIII^e^ siècle. Le Rme Père Abbé de Saint-Jérôme était mieux outillé que personne pour en donner une édition critique, avec une introduction dans laquelle il ne se borne pas à décrire l'origine et le développement de ces textes, mais esquisse aussi l'histoire de l'exégèse du Psautier dans l'Église ancienne.

Inspirés des Pères, en particulier d'Origène, de Tertullien, de saint Jérôme et de Cassiodore, ces titres ne s'arrêtent pas à l'exégèse littérale ni ne se hasardent dans des explications allégoriques : tous, ils rapportent les psaumes au Christ et à son œuvre de salut, accomplie dans les mystères de sa vie terrestre, poursuivie ensuite dans l'Église par la prédication des apôtres, la passion des martyrs, l'abnégation des saints. Ils invitent à reconnaître, dans ces chants et ces prières, la « voix » du Père et de l'Esprit-Saint, celle du Christ, celle de l'Église ou des apôtres. Dans l'ensemble, l'interprétation qu'ils proposent, avec d'ailleurs une liberté dont témoignent les divergences entre les différentes séries, est bien l'interprétation que suggère la liturgie elle-

même par l'emploi qu'elle fait des psaumes.

Ces titres anciens aideront aujourd'hui encore à une meilleure célébration de l'office divin. S'ils ont cessé d'être copiés au XIV^e^ siècle, ils en ont inspiré d'autres, tels ceux qu'on trouvait dans les Bréviaires gallicans des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, ou ceux qui figurent toujours dans les Psautiers cisterciens. Le nouvel office de la Semaine Sainte a renoué avec cette tradition, ce qui permet d'espérer qu'elle sera reprise également dans les futures éditions du Bréviaire.

PH. ROUILLARD.

A.-G. MARTIMORT et FR. PICARD : *Liturgie et musique*. Coll. « Lex orandi », 28. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 232 pp.; 750 fr.

On trouvera dans ce volume la traduction française de l'Instruction de la Congrégation des Rites, en date du 3 septembre 1958, « Sur la musique sacrée et la sainte liturgie », accompagnée d'un abondant commentaire, dû à M. le chanoine Martimort pour la partie liturgique, au R. P. Picard pour la partie musicale. Le but de cette Instruction est de compléter, au plan pratique, les encycliques *Mediator Dei* et *Musicae sacrae*, par une série de prescriptions visant surtout la participation des fidèles à la messe chantée et à la messe lue, l'emploi du chant et de la musique dans la liturgie, enfin la formation musicale du clergé et du peuple. Encore de nouvelles rubriques ? C'est plutôt un esprit nouveau que Rome veut introduire dans les pays et les communautés où il n'a pas pénétré, qu'elle veut confirmer et développer dans les autres. D'un bout à l'autre, cette Instruction est un encouragement, pressant et souple à la fois, à une célébration vraiment communautaire de la liturgie, c'est-à-dire une célébration dans laquelle chacun tienne, avec toute la compétence et toute la conscience possibles, le rôle que lui assignent son rang hiérarchique et sa fonction cultuelle; c'est en même temps, pour tous les acteurs de cette célébration, un appel à une vie chrétienne réelle, condition et fruit d'une participation authentique. Bien significatif à cet égard est l'article 97, prescrivant que compositeurs et organistes, chanteurs et musiciens, « doivent avant tout, *parce qu'ils participent à la liturgie directement ou indirectement*, l'emporter sur les autres fidèles par l'exemple de leur vie chrétienne ». Les qualités techniques ne viennent qu'ensuite.

Les gloses du directeur du C.P.L. et du directeur de *Musique et Liturgie*, riches de l'expérience acquise en vingt ans par le mouvement liturgique français, permettent une utilisation plus fructueuse encore de l'Instruction; elles en expliquent la genèse, en dégagent l'esprit, en précisent la portée, en signalent quelques difficultés d'application. Enfin un Index rend plus aisée la consultation de ce document, indispensable à tous ceux qui, à un titre quelconque, ont à diriger la prière commune du peuple de Dieu.

PH. ROUILLARD.

BERNARD PIAULT : *La prière de l'Église. Le Bréviaire romain*. Éd. Spes, Paris, 1958; 298 pp.; 1.200 fr.

« Puisque le sacré ne tombe pas sous les sens, il tombe dans l'oubli » : cette formule (pp. 24-25) résume bien les causes qui éloignent l'homme moderne de la prière, dans un monde où la connaissance expérimentale et le rationalisme laissent de moins en moins de jeu à l'intuition, et où le progrès de la technique donne à l'homme l'illusion qu'il sera bientôt le maître de tous les secrets et de toutes les richesses de l'univers. Aux fidèles et aux clercs plus ou moins influencés par cet humanisme matérialiste, M. le chanoine Piault rappelle opportunément la théologie et la psychologie de la prière. Encore doit-on noter qu'en dépit du titre cet exposé concerne la prière privée plutôt que la prière liturgique. Pour initier réelle-

ment à cette dernière, il aurait fallu montrer avec quelque détail qu'elle est la prière du Christ lui-même, présent et agissant dans son Église, et qu'elle obéit aux lois générales de l'économie divine, dans laquelle elle s'insère; il aurait fallu montrer pourquoi et comment cette prière est biblique, communautaire, cosmique...

La deuxième partie de l'ouvrage veut être une histoire du Bréviaire romain, ou plus exactement — le « Bréviaire romain » n'apparaissant qu'au XIII[e] siècle — une histoire de l'office divin en Occident. Il est sans doute trop tôt pour écrire une telle histoire, dont beaucoup d'étapes sont encore fort mal connues et dont le déroulement ne suit pas une progression linéaire; du moins le résumé qui est donné ici pourra, malgré des généralisations hâtives et des erreurs de détail (cf. pp. 174-177 la description de l'office d'après la Règle de saint Benoît), donner une idée des principaux facteurs qui ont contribué à la formation du bréviaire actuel.

PH. R.

Dom GASPARD LEFEBVRE, o.s.b. : *L'Esprit de Dieu dans la sainte Liturgie*. Coll. « Je sais — Je crois ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 126 pp.; 350 fr.

B. OLIVIER, o.p. : *La Messe vivante*. La Pensée catholique, Bruxelles, 1958; 72 pp.; 216 fr. (En vente, en France, Office général du livre.)

Voici deux ouvrages qui traitent de la liturgie en suivant des méthodes totalement différentes. Dom Lefebvre, qui a usé sa vie au service de la cause liturgique, nous livre une longue expérience monastique. Il montre comment l'Église, animée par l'Esprit de Dieu, assure la vie spirituelle de toute la chrétienté en la faisant participer à son culte officiel, et, par ce culte, à la vie du Christ ressuscité. Comme toutes les activités de l'Église, la liturgie est donc une des formes de l'œuvre de l'Esprit au milieu de nous. L'auteur la suit tout au long de l'année et explique comment les différentes phases du drame de la Rédemption sont actualisées pour que tous les chrétiens puissent s'y associer toujours plus intimement, pour qu'ils se sanctifient et qu'ils rendent gloire à Dieu.

Écrit dans une langue très simple et accessible, ce petit livre sera précieux pour introduire tous les chrétiens au cœur des mystères de Dieu.

L'étude du P. Olivier sur la messe procède d'une démarche inverse. Il regarde les cérémonies qui se déroulent sous nos yeux, il écoute les paroles prononcées; il en cherche la signification; et, pas à pas, les signes, révélant leur dimension profonde, font comprendre le mystère de la messe : le renouvellement de la Cène et de la croix. Cette manière d'agir rejoint les directives pratiques de l'épiscopat, tant de France que de Belgique; elle est d'une excellente pédagogie.

M.-L. T.

Dom PIUS PARSCH : *La grâce à la lumière de l'année liturgique. Sermons*. Traduit par l'abbé R. VIRRION. Coll. « La prédication nouvelle ». Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 386 pp.; 990 fr.

Il est difficile de prêcher sur la grâce, et plus d'un curé a pu être tenté d'y renoncer. Pourtant la liturgie n'a pas de thème ni de but plus importants, après la louange divine, que la participation de l'homme à la vie de Dieu communiquée par le Christ. Le renouveau liturgique doit donc amener les chrétiens à une redécouverte de la grâce. Pour y aider ses paroissiens de Klosterneubourg, Dom Pius Parsch a pendant une année entière consacré ses sermons du dimanche à « faire ressortir ce que le temps liturgique et le texte de la messe disent de la grâce ». Il a utilisé surtout les Épîtres et les Évangiles, plus rarement les collectes, qui pourtant impliquent et souvent expriment toute une théologie et une psychologie de la grâce.

Ces sermons, auxquels l'auteur a ajouté dix instructions sur le Corps mystique, pourront inspirer la prédication et la méditation. Avec les transpositions et les corrections nécessaires. Car ces homélies données à un auditoire autrichien en 1942-1943 paraissent déjà lointaines au lecteur français de 1959, qui par ailleurs sursaute çà et là devant des affirmations surprenantes : « La grâce constitue tout le christianisme; c'est elle qui l'élève incomparablement au-dessus de l'Ancien Testament et de toute autre religion » (p. 7); « L'Ancien Testament restait sur le plan naturel » (p. 70).

PH. R.

José JANINI : *S. Siricio y las cuatro temporas*. Una investigación sobre la fuentes de la espiritualidad seglar y del Sacramentario Leoniano. Leccion inaugural del curso 1958-1959. Seminario Metropolitano de Valencia, Valencia, 1958; 130 pp.

Cette plaquette, luxueusement éditée, propose une thèse qui, si elle se trouvait reçue, renouvellerait sur bien des points importants les positions généralement tenues sur l'histoire de la liturgie romaine et de la spiritualité. L'auteur estime, en effet, qu'un nombre suffisant d'indices, tirés de la position doctrinale de saint Sirice et du style de ses lettres, permet de lui attribuer l'organisation des Quatre-Temps et la composition d'une messe dont les éléments, cités par saint Léon dans son premier sermon sur le jeûne de Pentecôte, se retrouvent dispersés dans le Léonien. Ayant naguère étudié de très près la doctrine de saint Jérôme sur le jeûne dans la polémique contre Jovinien, J. Janini voit en outre dans la décision de Sirice et dans son œuvre liturgique une pointe de réaction contre l'ascétisme d'importation orientale et de manifestation à ses yeux excessive dont Jérôme s'était fait l'instigateur. L'institution des Quatre-Temps répondrait à la volonté de donner les normes d'une ascèse vraiment ecclésiale et non monastique. Cette thèse est présentée avec des arguments non négligeables et avec un luxe de comparaisons textuelles impressionnant. Mais peut-être l'auteur en diminue-t-il la portée en voulant faire de Sirice le principal organisateur de la liturgie romaine et l'auteur de ses formulaires les plus importants : formules d'ordination, de la bénédiction des vierges et de celle des épouses, bref l'un des principaux responsables de cet ensemble eucologique recueilli dans le manuscrit de Vérone, appelé couramment sacramentaire léonien. Rejetant d'un mot, comme insuffisamment prouvée, l'attribution à saint Damase de l'organisation première d'une liturgie romaine d'expression latine, il la reporte, en l'amplifiant au-delà de toute mesure, sur son discret successeur. On discutera sans doute cette attribution, mais on ne pourra être trop reconnaissant à J. Janini de l'abondance de textes par lesquels il s'efforce de l'étayer, de l'ampleur et de la précision de son information. Cette plaquette constitue un précieux instrument de travail pour les études liturgiques et peut-être, comme le dit le sous-titre, pour l'étude des sources de la spiritualité séculière.

I.-H. DALMAIS.

Don GABRIELE M. BRASO : *Liturgia e spiritualita*. Ed. Liturgiche, Rome, 1958; 311 pp.; 1.200 lires.

Ce livre, traduction italienne de l'espagnol, est l'œuvre d'un moine bénédictin de Montserrat désireux de promouvoir parmi les prêtres, les séminaristes et aussi parmi les fidèles un renouveau de leur piété en en faisant une piété liturgique. Pour cela, après nous avoir dit ce qu'est la spiritualité en général, et celle de l'Église en particulier, après avoir donné un aperçu succinct de l'histoire de la piété liturgique au cours des siècles jusqu'à — et y compris — son renouveau actuel, l'auteur nous

donne les grandes normes d'une spiritualité liturgique. Les bases doctrinales d'abord, puis, et c'est ici le cœur du sujet, les caractéristiques profondes de cette piété : tels sont les chapitres principaux de ce livre. Puis, quelques aspects de la spiritualité liturgique et de la vie chrétienne, de la liturgie et de l'action pastorale terminent ce livre.

Le programme est beau, mené, il faut le dire, avec clarté et sûreté. Et pourtant, ce livre ne nous donne pas toute satisfaction : ce qu'il dit est juste, mais c'est trop scolaire, trop scolastique aussi, et nous attendions mieux du titre : *Liturgie et spiritualité,* espérant avoir un livre de mystagogie, s'appuyant et étoffant toutes ses affirmations sur les écrits des Pères ou sur les grands liturgistes et mystagogues actuels. Sa sécheresse est décevante et nous pensons à certains chapitres, qui sont bien arides alors qu'ils auraient pu déborder de vie. Disons pour terminer que nous souhaitons de tous nos vœux un livre qui soit un guide de « spiritualité liturgique », c'est-à-dire qui nous donne une « mystique des mystères ».

P. F.

Irmgard M. DE VRIES : *The Epistles, Gospels and Tones of the Byzantine Liturgical year.* Ed. Vita et Pax, Anvers; 42 pp.; 2/6.

Publiées d'abord en 1953 dans la revue *Eastern Churches Quaterly* des Bénédictins de Ramsgate, ces pages rendront service à tous ceux qui ont à prendre contact avec la liturgie byzantine. On y trouve, en effet, une bonne notice sur l'organisation de l'année liturgique et la liste de toutes les péricopes des évangiles et de l'apôtre lues au cours de la liturgie eucharistique. Une table de concordance des calendriers julien et grégorien complète cette utile brochure.

I.-H. D.

Martyrologe romain. Traduction française par Dom Albert M. Schmitt. Nouvelle édition mise à jour et augmentée d'un lexique géographique. Ed. Casterman, Paris-Tournai, 1959; 609 pp.; 2.250 fr.

Solidement reliée, présentée de façon claire et pratique, cette nouvelle édition de la traduction du Martyrologe publiée en 1925 par Dom Baudot sera bien accueillie des communautés et des séminaires. Une rapide introduction rappelle l'histoire du Martyrologe et les règles à observer pour sa lecture; ces règles ont été corrigées d'après les nouvelles rubriques, encore que subsistent çà et là (pp. 28, 29, 36, 37) des traces de vigiles ou d'octaves abolies. Dans la traduction des noms de saints, l'auteur a parfois hésité entre la forme usitée en France et un simple décalque du nom latin; il aurait mieux valu s'en tenir toujours à la première solution : bien des Orléanais, par exemple, ne reconnaîtront pas saint Flou et saint Mesmin dans l'évêque Floscule (p. 75) et le confesseur Maximin (p. 458). La table des noms de saints est suivie, dans cette nouvelle édition, d'un lexique géographique où tous les noms de lieux cités dans le Martyrologe sont identifiés d'après les repères modernes; ici encore, quelques inexactitudes : la patrie de saint François de Paule n'est pas Paolo mais Paola (p. 600); la passion de saint Sigismond ne se situe pas à Colonne mais à Coulmelle (pp. 172 et 587), un grand nombres d'évêchés sont qualifiés seulement de villes, etc. Erreurs aisément pardonnables dans un livre où, malgré quelques réformes timides, l'histoire est si malmenée. On souhaiterait qu'une refonte complète et courageuse du Martyrologe rende nécessaire, dans quelques années, une nouvelle édition de cette traduction. Mais il est évident qu'une telle refonte suppose une réforme parallèle du Missel et du Bréviaire.

Ph. R.

A. RAES : *Le mariage dans les Églises d'Orient*. Éd. de Chevetogne, Belgique, 1959; 200 pp.; 108 fr. belges.

Après une belle et utile introduction de Dom O. Rousseau, ce livre contient la traduction des prières de la liturgie du mariage, dans le rite copte, le rite byzantin, le rite arménien, le rite syrien, le rite maronite et le rite chaldéen. Chaque chapitre est précédé d'une très brève introduction.

Mais avoir donné la liste de ses parties, c'est encore n'avoir rien dit de ce livre. Évoquera-t-on une partition de musique en donnant seulement la liste des « mouvements » qui la composent ? ou d'un poème en donnant son nombre de strophes ? Ces prières sont étincelantes de beauté, et de beauté sacrée. On ne les résume pas. On ne les lit pas seulement non plus...

Nous avons là, il va sans dire, les éléments de la plus authentique spiritualité du mariage, fondée sur la Bible et la plus ancienne tradition de l'Église. L'union du Christ et de l'Église est au cœur de cette spiritualité, comme elle est au cœur de cette liturgie. Le florilège de prières au Christ-Époux, et à l'Église-Épouse, que cet ensemble de liturgie contient, sera une révélation pour beaucoup, et un profond sujet d'admiration et de méditation. Voici par exemple un chant rituel syrien :

« Quand l'Époux céleste épousa l'Église fidèle, il appela Simon et il appela Jean, et la leur confia, il fit de Simon l'intendant fidèle et de Jean le héraut; il les appela et il leur ordonna de garder avec vigilance celle qu'il avait achetée de son sang précieux. Il n'y eut jamais d'épouse comme celle qu'épousa le Premier-né. Il se l'acquit avant toutes choses, et dans sa mort lui fit le festin de noces. Il monta sur le bois et elle était près de lui; il ouvrit son côté et elle fut lavée par son sang; elle éleva la croix et dit : saint, saint, saint est le Fils en tout semblable au Père.

Époux de vérité à qui se sont fiancées les âmes vierges et pures, faites que vos serviteurs qui se fiancent l'un à l'autre et qui vous placent au milieu de leur union... soient dignes que s'exhale d'eux le parfum doux et agréable des œuvres de vertu; qu'entre eux existent l'amour vrai, la paix, la tranquillité... »

Ne pouvant pourtant tout citer, sortons seulement de son écrin liturgique cette bénédiction des anneaux au rite syrien, dont voici un extrait :

« Que le Seigneur Jésus-Christ, Époux de justice et de vérité, qui s'est fiancé à l'Église des Nations et qui par son sang lui a établi une dot, et lui a forgé un anneau avec les clous de la crucifixion; (...)

« Que maintenant, Seigneur, cet anneau qui est remis à notre fils N., et à notre fille N., soit comme l'anneau mystique avec lequel a été épousée la Fille des Nations qui reçut le Corps et le Sang pour le pardon des fautes et la rémission des péchés... »

En face de notre rituel, « si décharné, si peu évocateur » (p. 17), quelle profusion de splendeurs dans ces liturgies d'Orient! On en jugera un peu mieux si nous indiquons les différentes cérémonies que comporte la célébration du mariage dans la plupart des rites : bénédiction des vêtements nuptiaux avant le mariage, rite de l'échange des mains droites, ou de la jonction des mains, onction des fiancés, imposition des Saintes Écritures et de la Croix (placée au milieu, entre les époux), bénédiction des couronnes et couronnement, bénédiction des anneaux, bénédiction et communication de la coupe de vin, etc. Sans compter des cérémonies secondaires que l'on trouve seulement en certains rituels, comme par exemple la remise de certains bijoux (allusion à Ap 19, 8; Is 61, 2 et 10) au rite arménien, ou de la chaîne autour des reins, au rite maronite.

Toutes ces cérémonies et ces prières rendent constamment présents et font revivre les événements de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, à cet égard, on peut craindre que beaucoup de ménages (de qui on peut souhaiter que ce livre soit lu) ne voient pas toutes les allusions bibliques. Celles-ci fusent presque à chaque ligne, à chaque cérémonie. Les textes qui reviennent le plus souvent sont évidemment » Jn 2, 1-11 (Cana), Mt 19, 3-6 (indissolubilité du mariage), Gn 1, 26-28; 2, 21-24 (les deux récits de la création de l'homme), Is 61, 10 à 62, 7 (la restauration messianique), Ep 5, 21 à 6, 5 (le mystère du mariage, 1 P 3, 5-7 (l'exhortation aux épouses), Jn 1, 1-17 (l'antitype de Genèse 1), Ap 21 (la Jérusalem céleste). Les mariages les plus invoqués sont, dans l'ombre de l'union du Christ et de l'Église, l'union d'Adam et d'Ève, d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rebecca, de Jacob et de Rachel, de Joseph et d'Aseneth, de Juda et de Thamar, puis de Zacharie et d'Elisabeth, de Joachim et d'Anne... Le Sinaï, où s'est conclue la première alliance, est évoqué au rite chaldéen, comme la chambre nuptiale dressée par les soins de Moïse pour le Christ et l'Église.

Un tel livre rend le lecteur exigeant. Il aimerait souvent que les explications et les introductions soient moins sommaires. Beaucoup de rites sont laissés sans explications, là où sans doute une eût été possible. Il aimerait aussi que les traductions soient toujours justes et se sent mal à l'aise de lire que « Révérend Père » traduit « Père saint », dans le texte. Pourquoi ce changement? Pourquoi enfin n'avoir pas fait allusion au « rite éthiopien » qui sans doute apporterait quelque variante au rite copte?» Il reste que ce sont là les exigences d'un lecteur conquis.

On souhaiterait que le même travail fût fait pour les antiques rituels occidentaux qui, sans doute, apporteraient des richesses analogues, comme le suggèrent certaines allusions (p. 73). On se réjouira, en tous cas, de savoir que ce volume est le premier d'une série présentant les rituels orientaux des autres sacrements.

Une coquille p. 167 : « Le Dieu fort *que* contempla Moïse. »

A.-M. H.

DIVERS

HENRY CORBIN : *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabi*. Coll. « Homo Sapiens ». Flammarion, Paris, 1958; 284 pp.; 1.350 fr.

La figure et l'enseignement d'Ibn 'Arabi sont de ceux qui s'imposent à toute étude de mystique comparée. Bien des interprétations diverses en ont été déjà proposées. H. Corbin renouvelle cette étude par l'emploi de la méthode phénoménologique et par les perspectives résolument gnostiques dans lesquelles il situe la vision du monde d'Ibn 'Arabi et plus précisément la place faite par cet auteur aux intelligences angéliques comme médiateurs pour l'homme d'un accès aux mondes spirituels. La courbe de la vie d'Ibn 'Arabi qui le conduit de l'Extrême-Occident andalou à l'Orient iranien, sa triple rencontre, réelle ou onirique avec Averroès, type de la connaissance qui se veut purement rationnelle, apparaissent à H. Corbin comme chargées de symboles. Les deux essais qui constituent le corps de l'ouvrage tentent de cerner les caractéristiques de cette expérience. Le premier, à partir d'un texte de Proclus, porte sur la connaissance par sympathie; le second, beaucoup plus étendu et qui seul correspond directement au titre général du volume, s'intitule : imagination

créatrice et prière créatrice. Si la création est conçue comme une théophanie, c'est que l'homme dispose d'un instrument pour sa compréhension par le moyen d'idées-images. A ce plan il y a dualité expérimentée qui interdit, estime H. Corbin, d'employer au sujet d'Ibn 'Arabi l'expression de panthéisme. Et cependant il faut bien reconnaître que cette pensée subtile, si proche de celle des spirituels hindous, ne semble pas pouvoir sauvegarder le créationnisme strict de l'Islam ni la transcendance d'un Dieu personnel. Mais c'est précisément ce qui fait l'intérêt et la valeur de ce bel ouvrage. Œuvre de l'un des meilleurs connaisseurs de l'ésotérisme islamique et de la pensée iranienne, il constitue une remarquable introduction à tout ésotérisme et à toute gnose.

I.-H. Dalmais.

Maurice QUEGUINER, m.e.p. : *Introduction à l'hindouisme*. Exposé critique. Éd. de l'Orante, Paris, 1958; 310 pp.

Contrairement au bouddhisme, l'hindouisme se fait rarement missionnaire. Cela ne lui enlève pas toute puissance de rayonnement, et c'est une donnée incontestable de l'heure, qu'il existe un retentissement mondial des traditions religieuses hindoues. C'est dans le sens d'une réponse chrétienne à ce rayonnement qu'il faut comprendre l'exposé critique de l'auteur.

Le plan choisi ne manque pas d'efficacité. Une première partie décrit et classe les faits principaux : rites et conduites morales, voies et moyens de salut, sectes et mouvements de réforme. La seconde partie aborde de manière plus approfondie un aspect majeur de la pensée religieuse hindoue : la « théologie mystique » du Vedanta. Il faut féliciter l'auteur de la distinction qu'il fait entre le Vedanta, tel qu'on l'a fréquemment vulgarisé, tant en Inde qu'en Occident, — doctrine abusivement simplifiée, dont les contradictions criantes sont ici réfutées sans ménagements inutiles, — et le Vedanta plus authentique, qu'ont su reconnaître les meilleurs exégètes de Çankara. De ce dernier Vedanta, l'auteur reconnaît l'accord, en certains traits majeurs, avec la philosophie et la théologie mystique chrétiennes.

La plus belle qualité de cet ouvrage est la sympathie sincère et éclairée qu'il montre à l'égard de son objet, disons mieux, la grande charité qui permet à l'intelligence d'approcher et de pénétrer l'âme religieuse hindoue avec le respect qu'elle mérite, et lui évite, à de rares exceptions près, de condamner faute d'avoir vraiment compris. La transcription du sanscrit est incohérente et parfois erronée. Un certain nombre de termes sanscrits sont définis à la fin du volume, qui s'achève par une bibliographie trop rudimentaire. La couverture est d'une laideur repoussante.

H. Cornélis.

Camille DREVET : *Gandhi et les femmes de l'Inde*. Préface de Louis Massignon. Coll. « Pensée gandhienne ». Denoël; 250 pp.; 750 fr.

Ce livre intéresse nos lecteurs à plus d'un titre. Il peut leur faire connaître d'une façon particulièrement concrète, ce très grand spirituel que fut Gandhi (auquel Mme Drevet a consacré naguère cet ouvrage capital : *Pour connaître la pensée de Gandhi*, Bordas, édit.). On voit ici le Mahatma guidant des femmes extraordinairement diverses, avec le sens le plus perspicace du caractère de chacune, un discernement exemplaire de leurs vocations, de la mesure qu'elles peuvent et doivent remplir, tantôt modeste, tantôt héroïque, toujours manifestée avec autant de réalisme dans le sublime des inspirations et des visées que dans le terre à terre des accomplissements quotidiens, avec la simplicité du génie et de la sain-

teté. Il est peu de pages de ce livre qui ne rapporte quelque parole ou quelque acte, stimulant pour des cœurs chrétiens. Par exemple : « Si vous voulez convertir votre opposant, faites-lui prendre conscience de ce qu'il a de meilleur, de plus noble. Tournez autour de lui pour trouver son bon côté et n'allez pas étaler devant lui ses erreurs. » Est-il besoin de souligner que cet ouvrage est important pour quiconque se soucie de la promotion spirituelle de la femme, que Gandhi appelait « la meilleure moitié de l'humanité » et à qui il déclarait : « C'est sur vos genoux que repose l'avenir du monde. » M. Massignon note dans la préface : « On pourrait constituer une véritable « somme doctrinale » sur la Femme selon Gandhi avec les maximes saisissantes dont son œuvre littéraire est constellée. » L'essentiel s'en trouve ici, avec bien des paroles et des traits inédits que l'auteur a recueillis en Inde, le tout présenté de la manière la plus vivante.

P.-R. Régamey, o.p.

Louis ROUGIER : *La religion astrale des Pythagoriciens.* Coll. « Mythes et Religions ». P.U.F., Paris, 1959; 112 pp.

Ce petit livre, dédié à J. Carcopino, s'inscrit dans le renouveau actuel des études pythagoriciennes. Il diffuse dans un public plus large la thèse, disputée entre spécialistes, qui fait de Pythagore et du pythagorisme les agents principaux de la révolution dans la conception du cosmos qui déploiera ses conséquences dans la religion des Grecs à partir de l'*Epinomis*. Sur la foi de Stobée et du pseudo-Plutarque, l'auteur croit pouvoir attribuer à Pythagore en personne la découverte qui aurait déclenché tout le mouvement de la piété astrale, à savoir que le mouvement des astres conçus jusqu'alors comme « errants » pouvait s'expliquer par une combinaison de mouvements circulaires réguliers, et qu'ils étaient donc « divins ». Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette opinion; remarquons cependant que dans le pythagorisme ancien le rôle des *akousmatikoi* ritualistes semble bien primer celui des *mathèmatikoi* spéculatifs et géomètres. Le fait capital, au point de vue religieux, — fait que l'auteur a d'ailleurs eu le bon esprit de placer en tête de son exposé, — c'est le conflit entre science et religion au V^e^ siècle, conflit dont la religion astrale représente un essai de solution.

Ces cent douze pages agréablement écrites, sur un sujet qui intéresse vivement les fondements de la culture religieuse de l'Occident, si elles ne peuvent prétendre clôturer le procès dont elles parcourent le dossier, méritent, certes, de figurer dans la bibliothèque de l' « honnête homme ».

H. Cornélis.

Pastorale de l'adolescence. Congrès national de l'Union des Œuvres catholiques, Angers, 1958. Éd. de Fleurus, Paris, 1959; 370 pp.; 960 fr.

Un fait d'abord nous alerte sur l'urgence du problème « adolescence » : « Dans peu de temps la France possédera près de trois millions d'adolescents, pour la première fois de son histoire. » Précisions : en 1962, elle comptera plus de 800.000 garçons et filles de quatorze ans au seuil de cette adolescence (contre 473.000 seulement en 1958).

Un problème : Où trouver des éducateurs assez *nombreux* pour cette vague qui va déferler ? Ils se cherchent, et bien souvent ceux qui se présentent pour les conduire ne sont que des charlatans ou de faux amis. Où trouver et comment former les éducateurs *compétents* pour ces adolescents d'aujourd'hui, si marqués par le « style » de la vie moderne ? Ils devront connaître leur psychologie, connaître aussi leurs milieux sociaux,

car il n'y a pas de type « ne varietur » d'adolescent. Les carrefours insistent heureusement sur cet aspect trop souvent minimisé; ils présentent l'adolescent du monde ouvrier, du monde rural, du monde indépendant face, chacun, à son avenir propre.

On comprend la *perplexité des pasteurs* et éducateurs devant ces données brutales du problème. Il faut repenser la pastorale de cet âge sur des bases nouvelles : l'inefficacité de certaines formes traditionnelles de pastorale est trop criante ! Après le boom de la communion solennelle, cette « parade de fin d'études religieuses », peut-on seulement les atteindre ? A-t-on suffisamment envisagé ce grave problème, alors qu'on voit, en régimes communistes, la « sollicitude » de l'État entourer les quatorze-quinze ans en fixant à cette âge là « consécration marxiste » ?

Difficultés, certes; mais qui appellent des *renouvellements audacieux*. Et, après tout, pourquoi cette présence des adolescents dans l'Église n'aurait-elle pas valeur d'appel providentiel ? Avec leurs exigences qui sont loin d'être toutes blâmables, ne sont-ils pas un ferment de renouveau ? Tout comme dans la famille, les adolescents « invitent » leurs aînés à ne pas se scléroser.

Le « terrain » adolescent, d'ailleurs, n'est pas si ingrat qu'on veut bien le dire. Il y a moins chez eux inaptitude foncière à recevoir le message du salut que manque d'appétit, par suite de la manière dont il leur est présenté. La jeunesse (celle du technique en particulier) est moins une jeunesse matérialisée qu'une jeunesse « inévangélisée », qui fait partie de ces « pauvres » attendant d'être vraiment atteints par le message. L'adolescent est un être qui se cherche : qu'est-ce à dire, sinon que son visage n'est pas encore fixé irrémédiablement, qu'il est « ouvert » et habité de possibilités divergentes ?

Le rapport de l'abbé Brien souligne un dernier point important de ce compte rendu : celui des voies d'accès pour une *catéchèse des adolescents*. Il faudra, quel que soit le genre adopté (qui peut varier beaucoup suivant les milieux auxquels on s'adresse : écoles chrétiennes, écoles ou collèges techniques d'État, etc.) une catéchèse ferme mais réaliste. Ensuite, il ne s'agit pas de les « couver », de les préserver, mais de les armer pour affronter leur vie : « le temps du protectionnisme est fini » ! Surtout, c'est là le point capital, nous aurons à les confronter au Christ, pour provoquer une décision, comme le faisait lui-même Jésus : « Et toi, qui dis-tu que je suis ? » Les confronter au Christ qui réclame d'eux « une tâche irremplaçable »; et ce point de vue a de quoi les enthousiasmer.

Pasteurs et éducateurs chrétiens voudront tous lire ce précieux compte rendu du Congrès de l'Union des Œuvres.

P. A.

Louis RÉAU : *Iconographie de l'art chrétien*. Tome III : *Iconographie des Saints*. P.U.F., Paris, 1959; 1.530 pp. en 3 volumes.

Il nous est déjà arrivé, pour qualifier l'ouvrage de M. Louis Réau, de lui appliquer l'épithète de formidable !

Combien nous paraît-elle encore plus justifiée aujourd'hui où nous avons à rendre compte de la dernière partie de ce travail : celle qui concerne cette fois l'Iconographie des Saints, c'est-à-dire à peu près un millier de saints de tous les pays et de toutes les époques pour lesquels M. Réau examine successivement l'histoire, la légende, les attributs, les patronages, la bibliographie et enfin la liste des représentations plastiques ou graphiques de chaque saint. On reste confondu devant l'étendue d'un tel travail et les recherches qu'il suppose.

Étant donné ce que nous savons des tendances rationalistes de l'auteur, et, d'autre part, de la nature du sujet, on ne s'étonnera pas de voir M. Réau faire, à la légende, une part qui, en certains cas, peut paraître excessive. Mais, pour pousser plus loin la discrimination, il faudrait une compétence hagiographique qui nous fait défaut.

Notons cependant, ne fût-ce que pour montrer à M. Réau que nous l'avons attentivement lu, un cas, où ce qui pourrait être de la légende, est complètement omis : il s'agit de sainte Clotilde à propos de laquelle la conversion de Clovis n'est même pas mentionnée.

D'autre part, au sujet du Curé d'Ars, l'auteur semble ignorer les témoignages contemporains sur l'insuffisance de ses études qui ont failli l'arrêter au seuil de la prêtrise et, fait plus précis, sa position de réfractaire par rapport au service militaire qui le força à se cacher deux ans (conscription napoléonienne).

En ce qui concerne sainte Theudosie d'Amiens, au culte de laquelle M. Réau appliquerait volontiers l'épithète de « supercherie hagiographique » qui lui a servi à caractériser le culte de la sainte Philomène du Curé d'Ars, notons que les deux cas ne sont pas identiques. Pour sainte Theudosie nous avons, en ce qui concerne l'inscription des catacombes où l'on relève son nom, le témoignage de la plus haute compétence en cette matière, celui de J.-B. de Rossi.

Signalons l'omission, dans la liste des saintes Catherines, du nom de Catherine Labouré, Française dont la vision de la rue du Bac a été authentifiée par Rome et qui fut canonisée en juillet 1947 par S. S. Pie XII (voir *Le Silence de Catherine Labouré,* par M.-Th. Louis-Lefebvre, Desclée de Brouwer).

Pour égayer d'une note pittoresque un exposé assez ardu, un petit fait qui réjouira M. Réau lui-même. Je ne crois pas que beaucoup de jeunes mères aient agi comme une de mes amies qui, voulant choisir des prénoms au fils qu'elle venait de mettre au monde, se fit apporter sur son lit de clinique les trois quarts de l'Iconographie des Saints. Elle put y trouver Chlodoald, qu'elle avait d'ailleurs déjà choisi. Mais, elle apprenait que c'est la forme germanique de notre Claude français (le nom de Chlodoald ne figurant pas dans les calendriers imprimés, avait fait froncer les sourcils à l'employé de l'état civil qui, tout de même, passa outre). Comme elle désirait un deuxième prénom, elle découvrit un Pierre qui n'est pas l'apôtre, mais Pierre Claver, le grand missionnaire de l'Afrique Noire.

Venons-en maintenant aux quelques critiques d'ordre technique que nous avons déjà eu l'occasion de formuler à l'auteur au sujet des planches magnifiques de l'illustration. Notons, par exemple, que dans la légende de chacune de ces planches, il n'est question que du saint représenté sans qu'il soit fait mention de l'auteur ou de la localisation, et qu'il faut aller chercher ces deux renseignements à la table des planches.

D'autre part, dans le texte, aucune référence aux planches et, dans la table des planches, aucune référence au texte.

Quand donc sera réalisé le désir que j'exprime souvent, de voir un organisme compétent formuler au sujet des livres illustrés des règles dont l'observation ne demande à l'auteur que tout juste une ou deux heures pour indiquer des références lors de la correction des dernières épreuves, tandis que c'est plusieurs heures qu'il faut à chaque lecteur pour reconstituer la relation texte-images ?

LOUISE LEFRANÇOIS-PILLION.

ROGER GRAND : *L'Art roman en Bretagne*. Publié avec le concours du C.N.R.S. Ed. Picard, Paris, 1959; X-494 pp.; 24 planches hors texte.

L'ouvrage de Roger Grand sur l'Art roman en Bretagne n'est pas un ouvrage d'érudition ordinaire; ce magnifique volume, abondamment illustré, dont on tourne les pages comme on tournerait celles d'un album, joint au relevé le plus précis de tous les monuments de l'art roman, depuis la Tour d'Hastings de la cathédrale fameuse de Tréguier jusqu'à tel minuscule ermitage comme celui de Saint-Hermeland dans l'île d'Indret, voire à tel chapiteau sculpté, à telle croix de cimetière, est le produit d'une profonde expérience humaine. L'auteur ne s'est pas contenté d'explorer méthodiquement la région ; il nous fait bénéficier d'une longue fréquentation de ce pays qu'il aime et dont rien ne lui échappe; s'il en connaît à fond l'histoire, il n'en a pas dédaigné les coutumes, les traditions dont on sait la richesse, le folklore. Tout cela compose un ensemble extrêmement attachant, d'une lecture d'autant plus captivante que l'auteur use des termes techniques sans en abuser comme le font trop d'ouvrages d'archéologie qui en deviennent illisibles pour le lecteur non initié.

Aussi bien, en dehors des problèmes archéologiques eux-mêmes, d'ailleurs particulièrement intéressants dans une région où cet art roman n'avait pas encore fait l'objet d'une étude méthodique, trouvera-t-on nombre de pages ouvertes sur des questions passionnantes, que Roger Grand traite avec sa connaissance profonde de l'histoire sociale : le milieu humain, si typique, de la Bretagne, y revit, tel qu'il fut modelé par la mer, par les migrations, par les anciens clans. Sur l'origine des paroisses et le rôle des monastères, l'auteur nous livre des réflexions très pénétrantes. Et l'on s'attardera, en un moment où l'attention du public commence à être attirée par les richesses de l'art celtique, sur les pages dans lesquelles l'auteur traite des survivances celtiques dans l'art roman : il a réuni sur le sujet une documentation de premier ordre; chapiteaux, bases de colonnes, cuves baptismales — et l'on n'a pas dédaigné d'y joindre la photographie d'un gilet breton à décor de rouelles — montrent tous ces motifs familiers à l'artisan gaulois, spirales, entrelacs, dents de scie, crossettes, etc., et c'est avec raison qu'il conclut à une « impressionnante persistance » de ces motifs qui restent à la base du décor roman dans tout l'Occident, mais qu'il est naturel de retrouver en plus grande abondance dans une région plus fidèle que beaucoup d'autres aux traditions de son passé.

R. P.

URBAN T. HOLMES, Jr. et Sister M. AMELIA KLENKE, o.p. : *Chrétien Troyes, and the Grail*. The University of North Carolina Press, 1959; 230 pp.; £ 5.

Le thème du Graal et sa première grande expression littéraire, le poème inachevé de Chrétien de Troyes, ont été l'objet d'innombrables interprétations dont plusieurs soulignent les incidences théologico-spirituelles et liturgiques du récit. Les auteurs du présent volume ont recensé les plus importantes dans un précieux appendice. Mais ils espèrent apporter des lumières nouvelles par une attention plus précise portée à l'environnement dans lequel Chrétien a composé son œuvre. Troyes, grand centre marchand champenois, est aussi au XII[e] siècle, un foyer intellectuel juif. D'autre part, l'influence de saint Bernard s'y fait largement sentir. Le *Conto del Graal* ne serait-il pas né d'une suggestion du comte Philippe de Flandres estimant le temps venu, alors que s'engage la troisième croisade, d'ouvrir la synagogue au mystère de la charité du Christ ? Or, plusieurs prédi-

cateurs comparent l'attente vaine du messie à venir dans laquelle se consume Israël, à l'attente d'un retour du roi Arthur des légendes bretonnes. Suger a fait entrer dans l'iconographie la représentation classique de l'Église portant la coupe et de la Synagogue aveugle avec la lance brisée. Tout un symbolisme largement vulgarisé dans les milieux prémontrés et cisterciens est mis en œuvre par Chrétien, vraisemblablement clerc et peut-être d'origine juive, qui aurait ainsi ouvert la voie dans laquelle s'engagera bientôt le cistercien inconnu qui compose la *Queste del Saint Graal*, exposé symbolique de la mystique bernardine. Les auteurs du présent recueil n'ont pas voulu construire une thèse, mais, par une série de touches en formes d'essais sur des points précis, accumuler les indices qui pourront guider une lecture fructueuse du poème, hymne à la grâce du don de charité qui peut seul sauver les hommes et gagner Israël au Christ.

I.-H. Dalmais.

Code de morale politique. Union internationale d'Études sociales. Spes, Paris, 1957; 220 pp.; 780 fr.

Après le Code social (1927, révisé en 1948) et le Code familial (1951), l'Union de Malines présente un *Code de morale politique*. Sans faire œuvre proprement théologique, l'Union se propose de tracer, à la lumière des enseignements de l'Église, les voies d'une saine action politique adaptée à la situation du monde contemporain. Elle entend fournir les principes de moralité de l'action politique, sans s'avancer dans le domaine de la technique politique. A chacun, juriste, administrateur, homme d'État ou simple électeur, de référer la variété des problèmes particuliers qu'il rencontre à ces lignes générales premières fondées sur le droit naturel, dont l'Église est gardienne, et auxquelles nul ne saurait jamais trop revenir pour guider son action. Un index idéologique rend aisée la consultation du code.

B. D.

LES DISQUES RELIGIEUX

Marie Noël, 30 cm. *Studio S.M.* 33-63.

On dit que les disques de poèmes se vendent mal. C'est peut-être que trop fréquemment les poèmes sont lus d'une façon médiocre et que l'amateur aime autant se les lire à sa façon ? Avec ce disque, l'éditeur peut être tranquille : quiconque l'aura entendu voudra l'avoir à soi et le faire entendre à ses amis. Marie Noël est sans doute le plus grand poète français d'inspiration chrétienne actuellement vivant. Limitée certes aux thèmes de la vie intérieure, mais dans un registre beaucoup plus étendu qu'on le dit trop aisément pour n'avoir retenu d'elle que quelques courtes pièces prises dans *Le Rosaire des Joies* ou *Les chansons et les heures*. Sans doute est-ce en réaction contre cette image conventionnelle que le P. Roguet, réalisateur de ce disque, n'en a conservé que *L'Annonciation* et le *Noël des vieilles filles*, et qu'il a donné la large place à des œuvres d'inspiration plus ample, voire même tragique. Il a bien fait. C'est une découverte ! *Assomption* : chant de gloire, la gloire inconnue qui est sur les pauvres ignorant de leur grandeur, en attendant son épanouissement éternel; magnifique contrepoint où les jeux de la terre et du ciel alternent dans une interprétation à plusieurs voix d'une justesse parfaite. *Le Souci*

lancinant qui poursuit la mère aux abois sans lui laisser atteindre le sommeil désiré; l'*Office pour un enfant mort*, psaume désespéré et violent, qui ne s'apaise que sur la vision du Christ en croix. Un quatuor, où la voix émouvante de Séverine joue la partie principale, sert admirablement cette « poésie de chambre ».

HOMMES DE GALILÉE, par Guy Thébaud, s.j., 45 tours. *Studio S. M.* 45-37.

Duval, Cocagnac, M.-Cl. Pichaud : une piste qui a fait fortune. Il est tentant de s'y engager. Avec une guitare et quelques airs, la curiosité aidant, pourquoi ne réussirait-on pas aussi ? Hélas ! ce nouveau chansonnier n'a pour lui ni l'émotion contagieuse du P. Duval, ni le sens biblique du P. Cocagnac, ni le cristal de M.-Cl. Pichaud. Ses rêves ne manquent pas de quelque charme et sa voix est mieux assurée que celle de ses émules. *Sur la colline* (du Calvaire) dit d'une façon incisive que tout crucifié l'est avec le Christ; mais le message spirituel qui se dégage du reste est assez mince, surtout sur les lèvres d'un prêtre.

LE PÈRE BERNARD, « Ménestrel du bon Dieu », 25 cm. *Fontana* 665-223 MR.

Enfin un franciscain! Dans le genre troubadour, on l'attendait; la note franciscaine manquait au concert. La voilà, telle qu'on pouvait la souhaiter. Ce n'est pas que l'originalité musicale s'impose en chacune de ces dix chansons : on saluera au passage Brassens, Trenet, Duval... Mais la franchise et la santé canadiennes, la virilité de cette voix bien timbrée, la joie du Poverello, sa communion avec la nature et les pauvres de Dieu emportent l'adhésion et la sympathie. Et là, rien d'alambiqué : la foi chrétienne s'exprime dans la simplicité d'Assise et le style direct de la jeunesse. Ne craignez pas de mettre le P. Bernard dans votre discothèque : il en sortira souvent. (N. B. : Huit de ces chansons existent aussi, chez le même éditeur, en deux 45 tours.)

SAINT JACQUES, coll. « Les saints patrons », 45 tours. *Festival* FSP 45 3019.

Non. Il n'est pas admissible de déformer à ce point (et gratuitement) les paroles du Seigneur et d'en inventer au besoin (en style direct), fût-ce en s'imaginant qu'ainsi les enfants comprendront mieux. Qu'il s'agisse du Mineur ou du Majeur, le procédé est le même, et il est mauvais. Et quand on pense au parti qu'on aurait pu tirer de Compostelle en étant plus sobre sur ce qu'on ignore, on se dit que ce disque (bien dit par Fernand Ledoux) est à ranger dans la collection des belles occasions manquées.

SAINTE ANNE (26 juillet), id., id. FSP 45 3033.

Comme on ne sait rien sur la grand-mère de Jésus, Mme André-Delastre a exploité (en avertissant) honnêtement de son caractère) la seule source d'informations : le *Protévangile de Jacques*. Elle en a tiré un récit agréable à entendre et des leçons dont profiteront les petites Anne. L'histoire aurait gagné à être illustrée de quelques éléments dramatiques. Elle la complète par les récits qui ont amené la Bretagne à prendre sainte Anne pour patronne. Le tout brodé sur un fond de cantique breton d'un charme prenant. (Attention ! pour être touchante, l'intervention de la grand-mère qui fléchit la sévérité de Jésus n'en est pas moins fausse : c'est Jésus qui est notre avocat et notre salut, pas sainte Anne !)

FRANZ SCHUBERT : MUSIQUE SPIRITUELLE, 45 tours. *Decca* 458 517.

Enregistrés par la Chorale de la cathédrale de Strasbourg, le *Totus in corde langueo* et le *Sanctus-Benedictus* de la messe en si mineur sont un bon échantillonnage de musique romantique « spirituelle » (plus que « religieuse »), avec ce que cela comporte de grâce sentimentale et « sensible ». Le motet et le *Benedictus* sont des lieder, qu'interprète joliment la voix aérienne d'Annick Simon.

CÉSAR GEOFFRAY : PSAUMES-CHORALS, 25 cm. *Studio S.M.* 33-57.

Les chorales paroissiales seront intéressées par ces Psaumes (97, 2, 8, 53, 122, 130, 146-147), dont le texte est celui de la Bible de Jérusalem. « Chorals » ? oui, parce qu'ils sont chantés par des chœurs; mais leur style est fort loin du choral classique; la ligne mélodique est une psalmodie mesurée, remarquable de fermeté et d'ampleur, l'harmonie franchement moderne est un tantinet trop riche. Avouerons-nous qu'à notre goût une certaine monotonie se dégage de cet ensemble, si parfaite que soit l'interprétation de la Psallette et des Chorales « A cœur joie » ? Un C. Geoffray de temps en temps, ce sera très bien.

SAINT VINCENT DE PAUL ET LES FILLES DE LA CHARITÉ, 25 cm. 270 E 830. VISAGE DE MONSIEUR VINCENT, 25 cm. 270 E 807, textes dits par Pierre Fresnay. *Encyclopédie sonore* (Hachette).

Quand un saint a écrit, et surtout dans le style personnel et percutant de saint Vincent de Paul, il n'est de meilleure voie pour le retrouver dans sa vérité vivante que de le lire, si ce n'est de l'écouter, surtout quand on a la bonne fortune de l'entendre interprété par celui qui fut l'inoubliable interprète de *Monsieur Vincent*. Ces deux disques contiennent : le premier des causeries à ses « Filles », où il leur dit comment il faut aimer Dieu, soigner les malades, aimer et servir les pauvres et les enfants...; le second des causeries aux prêtres de la Mission, et encore à ses Filles, trois billets à Louise de Marillac et une sévère algarade à un évêque. Tous les groupes de « Conférences de saint Vincent de Paul » et de « Dames de charité » devraient posséder ces disques pour entendre quelques mots de leur Père au début de leurs réunions et se souvenir ainsi de quel esprit ils relèvent. Quel verbe incisif ! quelle force dans l'affirmation et la remontrance, mais baignée de tendresse ! et cette bonhomie paysanne et gasconne qui adoucit le trait mordant, et ces conseils familiers qui descendent aux plus humbles détails, et ces grands coups d'aile inspirés par un brûlant amour ! Pierre Fresnay ne laisse échapper aucune nuance; dans tous les registres, son accent est d'une étonnante justesse. Un beau cadeau à faire aux Sœurs à grande cornette de votre hôpital ou de votre dispensaire, et à toutes celles qui sont consacrées aux « œuvres de charité ». — Deux fascicules de 16 et 27 pages accompagnent ces disques d'un fort instructif commentaire.

ARTHUR HONEGGER VOUS PARLE, 30 cm. *Festival* FLD 50.

Peu de temps avant sa mort, Honegger nous a laissé sur son œuvre ce message. Il a choisi lui-même quelques pages où la musique religieuse occupe la place royale qu'il lui a donnée toute sa vie. La finale du *Roi David*, le *Psaume 130*, le premier mouvement de sa *Symphonie liturgique*, un chœur de l'oratorio *Nicolas de Flue*, le lamento de *La Danse des Morts* (son œuvre préférée), la finale de *Jeanne au bûcher*. Écoutons-le nous dire sa condamnation de « la haine qui détruit et ne

laisse rien que décombres et ruines », sa « supplication vers une force plus haute vers laquelle on tend les bras, à laquelle on veut offrir ce qui reste de pur, de noble dans le fond de l'âme », son rêve « de ce que pourrait être la vie dans une fraternité et un amour réciproque » : ces mots, qui expriment son idéal de chrétien, le meilleur de sa musique (« qui s'apparente à la magie ») a voulu les traduire. Il nous dit encore, lui protestant, sa joie d'avoir collaboré avec le plus grand poète catholique, Paul Claudel. Émouvant testament de cet « honnête » ouvrier de la musique, qui a appelé avec tant de force la miséricorde divine.

ARTHUR HONEGGER : LE ROI DAVID, 2 disques 30 cm. *Club français du disque*, 46.

En écrivant en soixante-trois jours (1921) la partition de ce qui fut d'abord un drame biblique représenté en Suisse (texte de René Morax), le profond croyant et connaisseur de la Bible que fut Honegger a travaillé dans l'enthousiasme. Ce tour de force à réaliser le séduisit : exprimer la geste épique du fondateur de la dynastie d'Israël avec ses épisodes violents et quasi barbares, et en même temps la spiritualité messianique assumée et magnifiée par le christianisme. De tous les contemporains, Honegger était sans doute le seul capable, par sa culture biblique et la forme propre de son génie musical, de réussir cette entreprise. Nous en avons reçu la plus puissante et la plus authentique œuvre biblique qu'ait produite la musique de notre temps. Pour qu'elle pût être exécutée indépendamment d'une représentation scénique, il l'a transformée en oratorio (en « Psaume symphonique », dit-il) en remaniant l'orchestration et en confiant à un récitant le soin de lier les épisodes du drame. La somptueuse variété de la Bible éclate dans cette œuvre tout en contraste : fraîcheur pastorale du jeune berger (qu'une voix de garçon eût mieux rendue), lamentations tragiques de Guilboa, âpreté des prophètes, fanfares de victoires, incantations barbares de la Pythonisse, supplications pénitentes, exaltation de la danse devant l'arche, cantiques de confiance à l'Éternel, Alleluia triomphal dans la perspective du Messie qui vient... La musique nègre, le chant juif, Strawinsky, Bach... et Michel-Ange, et Dante, et Claudel sont de la fête. Les familiers de la Bible y reconnaissent le climat de l'histoire du salut; aux autres, Honegger ouvre une porte pour y pénétrer. Cet enregistrement, réalisé en présence du compositeur par la Chorale de l'Université de Paris et l'orchestre des Cento soli, sous la direction de Jean Guitton, est d'un relief extraordinaire.

PRIONS AVEC LE ROI DAVID, 45 tours. *Decca* 455.663.

Connaissez-vous l'album qu'a édité Desclée de Brouwer sous ce titre ? Un choix de psaumes traduits pour les enfants par G. Vauthier. C'est un des plus beaux cadeaux que vous puissiez faire à vos « sept-neuf ans » : à part un emploi un peu abusif de l'expression « le bon Dieu », le sens des psaumes est fort bien adapté à la mentalité enfantine et les illustrations en pleine page (de J. et S. Bolland) sont « adorables ». On a confié à Jeanne Boitel, de la Comédie française, le soin de dire ces psaumes. N'est-ce pas une erreur ? Plus de simplicité, moins de pathétique, un ton moins faussement « enfant » auraient sans doute été obtenus d'une maman bien exercée. Tel quel, à la prière du soir, un de ces psaumes (un seul à la fois, attention !) pourra créer un climat favorable.

H.-CH. CHÉRY, o.p.

LIVRES REÇUS

AIRY (Claude) : *Haydn*. Coll. « Nos amis les musiciens ». E.I.S.E., Lyon, 1959; 98 pp.

ANDRÉ (M.-J.) : *Équilibre. Fidélité à la nature et à la grâce*. Éd. Alsatia, Paris, 1959; 176 pp.

AUGUSTIN (Saint) : *La Cité de Dieu*, l. I-X. « Bibliothèque augustinienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 876 et 680 pp.

BECK (Hans-Georg) : *Kirche und theologische literatur in Byzantinischen Reich*. Verlag C. H. Beck, Munchen, 1959; 836 pp.

BERG (Marina DE) : *Trois ans à la Trappe*. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1959; 222 pp.; 690 fr.

BERTSCHE (Léopold, s.o.cist.) : *Épouse du Christ*. Brèves exhortations pour les religieuses. Tome II. Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 148 pp.; 540 fr.

Bibliographia Franciscana. Tome X. Principaliora complectens opera annis 1951-1953 edita. « Collectanea Franciscana ». Istituto Storico dei Fr. Minori Cappuccini, Rome, 1959; 1.022 pp.

BISSONNIER (Henri) : *Au catéchisme, que faire pour ceux qui ne peuvent pas suivre ?* Documents et travaux publiés sous le patronage du « Centre National de l'Enseignement religieux ». Éd. de Fleurus, Paris, 1959; 72 pp.

BOPPE (Roger) : *L'homme et la guerre*. Le docteur Louis Appia et les débuts de la Croix Rouge. Éd. Muhlethaler, Genève, 1959; 240 pp.

BOUCHAUD (Joseph, c.s.sp.) : *Monseigneur Pierre Bonneau, évêque de Douala*. Éd. de l'Effort Camerounais, Yaoundé, 1959; brochure de 64 pp.; 180 fr. (en vente chez l'auteur, 393, rue des Pyrénées, Paris).

BOURGY (P.) : *La Résurrection du Christ et des chrétiens*. Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 80 pp.; 375 fr.

BRUNOT (Amédée, s.c.j.) : *Saint Paul et son message*. Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 160 pp.; 350 fr.

CARRÉ (A.-M., o.p.) : *Le vrai visage du prêtre*. Conférences de Notre-Dame de Paris, année 1959. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 176 pp.; 600 fr.

CHALENDAR (Xavier DE) : *Paraboles*. Coll. « À la trace du Christ ». Les Presses d'Ile-de-France, Paris, 1959; 98 pp.

CHESTERTON (G. K.) : *Der Heilige Franziskus von Assisi*. « Herder Bücherei », Band 47. Verlag Herder, Friburg im Brisgau, 1959; 144 pp.

CRANZ (F. Edward) : *An essay on the development of Luther's thought on justice, law and society*. « Harvard Theological Studies », XIX, Harvard University Press, Cambridge, 1959; 198 pp.

CRESPY (Georges) : *Jésus-Christ*. Coll. « Cahiers théologiques pour la jeunesse ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1959; 48 pp.

CURÉ D'ARS (Saint) : *Sermons*. Textes choisis et présentés par J. ALZIN. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1959; 192 pp.

DALMAIS (Irénée-Henri) : *Les liturgies d'Orient*. Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 128 pp.; 350 fr.

De la connaissance de Dieu. Ouvrage collectif. « Recherches de philosophie », II-IV. Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 416 pp.; 2.700 fr.

DELARUE (Jacques) : *Sainteté de Monsieur Vincent*. Coll. « L'eau vive ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 226 pp.; 540 fr.

DORESSE (Jean) : *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*. Tome II : *L'évangile selon Thomas* ou *Les paroles secrètes de Jésus*. Librairie Plon, Paris, 1959; 246 pp., 5 illustrations hors texte; 900 fr.

DUVOULDY (Andrée) : *Jean-Marie Vianney, le saint Curé d'Ars.* Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1959; 92 pp.

Écrits spirituels et paroles de l'abbé Huvelin. Recueillis par M.-Th. LOUIS-LEFEBVRE. Préface de S. Exc. Mgr BLANCHET. Coll. « Documents inédits ». Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 200 pp.; 780 fr.

ÉLISÉE DE LA NATIVITÉ (R. P., o.c.d.) : *Le scapulaire du Carmel.* Éd. du Carmel, Tarascon, 1959; 118 pp.

ENGELMANN (Henri) : *Pèlerinages.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 128 pp.; 350 fr.

ESTIBALEZ (L. M., s.j.) : *Mi ser y me destino.* Coll. « Espiritualidad ignaciana ». El Mensajero del Corazon de Jesus, Bilbao, 1958; 312 pp.

FOERSTER (F. W.) : *Die jüdische Frage.* « Herder Bücherei », Band 55. Verlag Herder, Fribourg im Brisgau, 1959; 144 pp.

FOLLAIN (Jean) : *Saint Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars.* Coll. « Hommes de Dieu ». Librairie Plon, Paris, 1959; 128 pp.

Former des apôtres. Deuxième Congrès mondial pour l'apostolat des laïcs. Vol. III. Comité permanent des Congrès internationaux pour l'apostolat des laïcs, Rome, 1959; 244 pp.; les 3 vol. : 2.500 fr.

GASNIER (Michel, o.p.) : *Ma Confirmation.* Retraite préparatoire. Coll. « Le prédicateur des enfants ». Éd. Salvator, Mulhouse, 1959; 164 pp.; 550 fr.

GIROU (Jean) : *Saint Dominique, révolutionnaire de Dieu.* Coll. « Les grands spirituels ». Éd. Albin Michel, Paris, 1959; 228 pp.; 1.075 fr.

GUELLUY (Robert) : *L'esprit communautaire surnaturel.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 52 pp.; 240 fr.

HENRY (A.-M., o.p.) : *Esquisse d'une théologie de la mission.* Coll. « Foi vivante ». Série « Parole et Mission ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 250 pp.; 840 fr.

HERBERT (Huguette et Jean) : *Dans l'Inde, l'accueil des dieux.* Coll. « Expériences spirituelles ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1959; 190 pp.

HERVIEUX (Jacques) : *Ce que l'Évangile ne dit pas.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 160 pp.; 350 fr.

HUBER (Georges) : *Le Cardinal reçoit toujours.* Éd. Le Centurion, Paris, 1959; 170 pp.; 960 fr.

HUDON (Germain) : *La perfection chrétienne d'après les sermons de saint Léon.* Coll. « Lex Orandi ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 276 pp.; 990 fr.

IGNACE (Saint) . *Journal spirituel.* Coll. « Christus ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 148 pp.

IGNACE (Saint) : *Lettres.* Coll. « Christus ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 528 pp.

Il monachesimo orientale. Compte rendu de la rencontre de Rome (9-12 avril 1958). « Orientale Christiana Analecta », 153. Pontificio Istituto Orientale, Rome, 1959; 364 pp.

KOCHER (Francis) : *La rééducation des dyslexiques.* Préface de André REY. P.U.F., Paris, 1959; 152 pp.; 480 fr.

KNOX (Mgr Ronald) : *Le Credo.* Éd. Spes, Paris, 1959; 208 pp.; 570 fr.

LÉONARD (A.) : *Dialogue des chrétiens et des non-chrétiens.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 80 pp.; 375 fr.

LOMBARDI (Padre) : *Esercitazioni per un mondo migliore.* Éd. Mondo migliore, Rome, 1959; 840 pp.; 2.800 lires.

LOUBIER (Adolphe) : *Spiritualité eucharistique à l'école du bienheureux Pierre-Julien Eymard.* Centre Eucharistique, Montréal, 1958; 96 pp.

Marie-Madeleine. Textes de Bérulle, Bossuet, Coeffeteau présentés et rassemblés par Dom SCHMITT. Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 144 pp.; 540 fr.

MARTIN DESCALZO (J. L.) : *La frontière de Dieu.* Traduit de l'espagnol par Jean VIET. Éd. Albin Michel, Paris, 1959; 272 pp.

QUELQUES LECTURES DE VACANCES

Spiritualité :

B.-M. CHEVIGNARD

LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE L'ÉVANGILE

510 fr.

J. DELARUE

SAINTETÉ DE MONSIEUR VINCENT

540 fr.

P.-A. LIÉGÉ

JEUNE HOMME, LÈVE-TOI!

870 fr.

Problèmes d'Eglise :

M. DELBREL

VILLE MARXISTE, TERRE DE MISSION

480 fr.

P. WINNINGER

CONSTRUIRE DES ÉGLISES

510 fr.

J. LOEW

JOURNAL D'UNE MISSION OUVRIÈRE

960 fr.

et n'oubliez pas surto

la Bible de Jérusalem ou,

Hagiographie :

M. CARROUGES

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

780 fr.

J. STEINMANN

SAINT JÉROME

900 fr.

M.-H. VICAIRE

HISTOIRE DE SAINT DOMINIQUE

2 volumes : 2940 fr.

Le cinéma :

A. BAZIN

QU'EST-CE QUE LE CINÉMA ?

Tome I : *Ontologie et langage*..... **780 fr.**
Tome II : *Le cinéma et les autres arts*... **750 fr.**

P.-G. HOVALD

LE NÉO-RÉALISME ITALIEN ET SES CRÉATEURS

960 fr.

IMAGES DE LA SCIENCE-FICTION

630 fr.

mporter avec vous
ins, le Nouveau Testament

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et Cie
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et Co
Piazza Grazioli no 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et Cie
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1959. — Impr., no 1968